

2/6

G. Thomson Jacob

L'HOMME
SAUVAGE,

PAR M. MERCIER.

Sponte suâ sine lege fidem rectumque colebat.
OVID. Metam. lib. I.



A NEUCHATEL,
De l'Imprimerie de la Société Typographique.



M. DCC. LXXXIV.

Ce roman eſt un des premiers ouvrages de l'auteur. Comme il appartient à la collection de ſes œuvres, nous l'avons réimprimé. Il eſt neuf par les additions qu'on y trouvera. On a joint à cette fiction philoſophique *les Amours de Cherale*, petit poëme en ſix chants, qui fut compoſé à la même époque, c'eſt-à-dire, dans la jeuneſſe de l'auteur.

C'eſt ſous ces mêmes format & caracteres qu'il fera imprimer la ſuite de ſes œuvres. On peut les acquérir ſucceſſivement, ſans craindre qu'il y ait aucune différence dans l'exécution; & l'on recevra à certaines époques les titres généraux.



L'HOMME *SAUVAGE.*

INTRODUCTION.

Le chevalier Baltimore fut envoyé en Amérique en 1672 par la cour d'Angleterre. Il joignoit la ſageſſe & la modération à l'eſprit de gouvernement, & une prudence conſommée à tout le feu de la valeur. On le vit toujours auſſi fidele aux leçons de l'expérience qu'aux inſpirations de ſon propre génie. Il ne donna rien au haſard, dans une place où il pouvoit tout oſer.

Ce fut avec la joie la plus vive qu'il reçut le poſte honorable que lui confioit ſa patrie.

Avide, dès l'enfance, des relations du Nouveau-Monde, il avoit mis dans tous les tems ſon étude & ſon plaiſir à rechercher les traits primitifs de la nature humaine, ſi défigurée par toutes nos inſtitutions. Il vouloit connoître l'homme tel qu'il eſt ſous l'empire de la nature, & ſavoir s'il eſt né bon, ou s'il porte originairement dans le cœur ce germe de cruauté qui ſe développe quelquefois d'une maniere ſi terrible pour l'intérêt de ſes moindres paſſions.

Le chevalier avoit conſulté avec ſoin les livres des voyageurs; il avoit ſuivi les raiſonnemens des philoſophes; il avoit tout entendu, pour ſe former une juſte idée du caractere de ces peuples nouveaux; & par ce moyen il avoit cru pouvoir démêler ce qui appartient à la nature, d'avec ce qui eſt le fruit de l'éducation & de l'uſage.

Mais après avoir beaucoup lu, que trouva-t-il? Des récits qui ſe contrediſoient, des jugemens oppoſés & quelques faits particuliers donnés pour des coutumes générales. Il

vit que l'habit de missionnaire ou de commerçant avoit dicté leurs opinions diverses, & que l'amour du merveilleux avoit été le foible des voyageurs les plus intrépides.

On vantoit le bon-sens naturel des Indiens; & comment le concilier avec l'extravagance de leur culte ? On exaltoit leur courage; mais à chaque pas la plus misérable superstition sembloit le démentir.

Le chevalier parvint peu à peu à dédaigner les sources où il cherchoit à puiser ces connoissances difficiles; il ne courut plus avec empressement au-devant du premier voyageur qui débarquoit; il ne crut que ses propres réflexions & son cœur : mais son cœur devint pour lui un interprete infidele.

En se mettant à la place d'un homme qui vit sous les loix simples de la nature, en suivant ses mouvemens & la progression de ses idées, en analysant ses sensations, en composant les loix ou les opinions qu'il peut se forger, il ne fit, comme bien d'autres, qu'embrasser ce qui plaisoit à son imagination.

Il avoit écouté la voix de son cœur qui étoit généreux, & son cœur lui avoit assuré que l'homme est né bon : ainsi il avoit jeté le caractere de tous les hommes dans un même moule ; & après leur avoir prêté toutes les idées de sa raison exercée, il s'étoit applaudi de l'heureux plan de son admirable systême.

Un voyage qu'il fit en Amérique lui donna cependant lieu de le soumettre à un nouvel examen. Ce fut là qu'il fit la connoissance de Williams, Indien, qui avoit vécu long-tems dans un état absolument sauvage. Williams étoit auparavant connu sous le nom de Zidzem. Zidzem, par une suite de son étonnante destinée, avoit été conduit à Londres, ramené en Amérique, & après plusieurs aventures singulieres, s'étoit établi dans le comté de Kilkenny au midi de l'Irlande, ou il vivoit en sage, d'un bien acquis par une honnête industrie.

Ce fut une rencontre bien précieuse au chevalier Baltimore qui, allant visiter ses terres en Irlande, retrouva cet Indien & se l'at-

tacha par les avances de la plus tendre amitié.

Elle ne tarda pas à devenir mutuelle : alors le chevalier se flatta de pouvoir apprendre avec certitude quels étoient les mouvemens naturels & les passions primitives du cœur de l'homme, jusqu'ici l'énigme la plus inexplicable qui soit dans la nature.

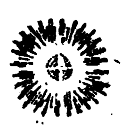
Williams possédoit une conception vive & facile. Ses voyages l'avoient formé dans plusieurs connoissances, & son goût pour la lecture avoit enrichi son esprit de mille traits instructifs. Les bons écrivains, tant anciens que modernes, ne lui étoient pas inconnus. Lorsque leur amitié fut parfaitement cimentée, le chevalier exigea de son ami qu'il mît par écrit tout ce qu'il avoit éprouvé depuis sa plus tendre enfance jusqu'au moment où il s'étoit trouvé parmi des peuples policés. Il voulut encore qu'il décrivît & ses premiers penchans, & ses premiers desirs, & le fil de ses idées ; qu'il rapportât dans le plus grand détail ce qui l'avoit affecté le plus vivement, & de quelle maniere sur-tout il l'avoit été.

Son ami se refusa plus d'une fois à cette demande, parce qu'il sentoit toutes les difficultés de l'exécution. Comment en effet se rappeller des sensations primitives, effacées & détruites par tant d'autres ? Comment retrouver la chaîne de ses propres idées & le nœud invisible qui a servi à les joindre ? La mémoire ne suffit pas pour cette grande opération.

Cependant, après avoir réfléchi très-longtems, être descendu en lui-même, être revenu sur ses premieres années, il se rappella un certain nombre de faits, dont rien n'avoit pu effacer l'impression ; & cédant aux ardentes prieres de l'amitié & de la philosophie, il envoya l'histoire suivante au chevalier Baltimore. Celui-ci, dans le premier transport de sa joie, en fit part à un de ses amis, aussi curieux que lui sur cette intéressante matiere. Cet ami a commis une petite infidélité en faveur d'un de mes parens, & je publie l'histoire pour expier sa faute.

Que celui qui voudroit proscrire ce tableau de la nature humaine, réfléchisse avant tout

& craigne de ſe tromper. Qui oſera affirmer que la nature ſeule eſt une mauvaiſe légiſlatrice ? Qui oſera condamner les actions & les penſées d'un ſauvage, lorſque, retenu dans une ignorance invincible, il ſuit ce que l'inſtinct & le ſentiment lui preſcrivent ? Sera-ce l'homme civiliſé, l'habitant des villes, chez qui tous ces traits primitifs ſont altérés ? Ah ! reſpectons plutôt cet inſtinct ſacré, donné par l'Auteur de tous les êtres, & ſouvenons-nous que plus l'homme cherche à l'obſcurcir, à l'étouffer, plus il s'éloigne de la félicité.



CHAPITRE Ier.

(Williams parle à son ami jusqu'à la fin de l'ouvrage.)

QU'EXIGEZ-VOUS de moi, cher chevalier, lorsque vous voulez que je vous décrive le véritable état de mon ame dans ces tems où la nature seule m'inspiroit, où heureux dans la solitude des montagnes de Xarico, je vivois avec la tendre Zaka, criminelle & innocente à la fois ? Vous oubliez que vous allez rouvrir des plaies qui saignent encore ; vous oubliez que pour vous obéir il me faut éprouver la plus vive des douleurs. Mes larmes arrosent le papier .... Ah, Zaka, malheureuse Zaka ! la religion condamne les pleurs que m'arrache ton souvenir : je le sais aujourd'hui ; mais la nature, mais mon cœur ne peuvent les retenir.

Ferai-je un fidele portrait de moi-même ? Me peindrai-je avec un cœur dépravé ? moi

qui dès le premier instant où j'ai senti mon existence, ai chéri la vertu, avant même que ma bouche eût appris à prononcer son nom.

Cependant l'infortuné Zidzem a été déclaré publiquement coupable, lui qui se flattoit d'être innocent ! Que ce souvenir m'est cruel ! On est donc coupable sans le savoir. Eh, pouvois-je deviner les loix établies pour la tranquillité où la félicité d'un grand peuple, tandis que j'étois seul dans un désert ?

Voici mon histoire : elle justifiera peut-être, mais elle servira très-peu à éclaircir vos doutes. Vous voulez approfondir de grandes questions, dont la solution passe, je crois, notre portée. La raison de l'homme, abandonnée à elle-même, peut-elle s'élever à la connoissance d'un Créateur ? Peut-elle éclairer par degrés notre foible entendement ? Est-il possible enfin à l'homme de connoître le véritable rapport de ses devoirs ? Oh ! ne desirez-vous rien de trop, cher chevalier ? Vous-même jugez-vous.

Tous les hommes auroient-ils agi comme moi, s'ils se fussent trouvés dans ma situation ?

& d'après ce que l'un a fait, peut-on décider de ce que l'autre auroit pu faire ? Sans doute nous avons besoin d'une main céleste qui nous conduise dans une route aussi incertaine ; mais est-il impossible à l'homme de réfléchir sur lui-même, d'écouter la voix secrete de son cœur, & de remonter ainsi aux principes de cette loi sublime & invariable, qui dirige tous les êtres ? Aura-t-il absolument besoin d'un secours étranger pour sentir l'existence d'un premier Etre ? La vertu est-elle incompatible avec l'ignorance ? Le cœur n'a-t-il pas ses lumieres, & plus pures que celles de l'esprit ? Hélas ! avant que l'Eternel eût daigné faire descendre sur la terre ces vérités lumineuses & consolantes, la raison n'avoit-elle pas su les entrevoir ? Ne portons-nous pas le germe d'un sentiment actif, qui ne demande que la moindre étincelle pour croître & se développer ?

Je vous envoie mon histoire, parce que vous êtes mon ami, & que j'aime à vous avoir pour témoin de toutes mes pensées.

Mais dérobez-les, je vous prie, aux yeux de ces hommes qui veulent exercer un deſpotiſme ſur les eſprits, & qui font un crime de ne point adorer leurs prétendus oracles. Nourris dans les diſputes de l'école, accoutumés à recevoir les idées anciennes, ils prononcent hardiment ſur l'homme qu'ils ne connoiſſent pas, & lancent enſuite leur foudre ſur le fantôme qu'ils ont imaginé. Evitez ces docteurs vains, leur orgueil & leur intolérance. Ils voudront vous perſuader que Zidzem, qui va vous crayonner la ſenſibilité de ſon cœur, eſt un libertin, un inſenſé, peut-être un impie qui, ſous un air de ſimplicité, cache le coupable deſſein de renverſer leur ſyſtême. Ils ſe vengeroient à juſte titre : le bon Zidzem a quelquefois été curieux de s'enfoncer dans le dédale obſcur de leur philoſophie ſcholaſtique, & il s'y eſt égaré avec eux ; mais du moins il a ri, en ſortant de leur pompeuſe école, tel qu'un homme ſage, en s'éveillant, ſe moque du ſonge ridicule qui a fatigué ſes ſens.

Pourquoi auſſi n'a - t - il pas adopté leurs chimeres ? Pourquoi n'a-t-il pas reconnu cette perverſité originelle qui, ſelon eux, eſt notre partage ? Pourquoi a-t-il cru qu'on pouvoit lire la grandeur & la magnificence du Créateur dans la voûte du firmament comme dans un livre ? Pourquoi a-t-il penſé que le Juge incorruptible, qu'on ne trompe point, réſide en nous - mêmes ? Pourquoi a-t-il découvert que toutes les fables dont la terre eſt remplie ne ſont que des emblêmes d'une idée primitive & qui appartient à tout homme qui, au lieu de diſputer, ne veut que ſentir ? Faut-il des argumens pour adorer ? Faut - il compulſer des livres pour apprendre à être juſte & bon ? N'eſt - on généreux, compatiſſant, qu'à la ſuite de longues études ? L'innocence ne ſuffit-elle pas, & n'appartient-elle point au premier mouvement de l'ame ? Je ne ſuis ni philoſophe, ni ſavant ; je n'ai point, comme eux, l'ambition d'élever un ſyſtême ſur un échafaudage de mots. Je ne veux être ici que l'hiſtorien de mes ſenſations, & des idées qu'elles m'ont fait naître.

CHAPITRE II.

Je ſuis né parmi les Chébutois, peuple du ſud de l'Amérique, peuple long-tems illuſtre & vainqueur. Pardonnez ſi je me fais gloire de ma patrie, & ſi je laiſſe entrevoir quelqu'orgueil au nom de ma nation.

Avant que l'avarice & la cruauté, ſous les vêtemens d'une religion ſainte, euſſent trouvé le chemin de l'Amérique, pour effrayer un nouveau monde de l'aſſemblage horrible de tous les crimes, les Chébutois étoient un peuple auſſi renommé dans l'Amérique, que les François le ſont aujourd'hui au milieu de l'Europe. Ils ont donné des habitans, des rois & des loix au Pérou.

Lorſque j'ai commencé à lire les auteurs Européens, j'ai cherché avidement ce qu'ils avoient dit du bon incas Cabot, qui avoit régné ſur tant de millions d'hommes, & qui, malgré l'étendue de ſon empire, avoit ſu les

rendre tous heureux ; ce qu'ils avoient pensé du sage Zulma, du victorieux Ozimo qui triomphoit pour pardonner, & de vingt autres monarques distingués par des vertus héroïques & particulieres. Quels furent mon étonnement & ma douleur, de feuilleter vainement une prétendue histoire universelle, & de ne pas trouver leurs noms, pas même celui de ma patrie ! Mais à la place de ces noms sacrés, je lus l'énumération de toutes les folies d'un certain Jaques, les attentats multipliés d'un Henri qui faisoit couper la tête à ses femmes l'une après l'autre, pour en épouser une nouvelle en sûreté de conscience, & combien de maîtresses avoit entretenu un roi voluptueux, nommé Charles.

Quoi, dis-je en soupirant, la vertu, la sagesse, la valeur de Cabot, de Zulma, d'Ozimo, sont restées inconnues, & la sottise, les crimes de ces indignes souverains sont éternisés ! La pensée que, dans quelques siecles, ces livres périroient sans doute avec la mémoire de leurs héros, fut la seule chose qui servit à me consoler.

Lors donc que les Eſpagnols, guidés par la ſoif de l'or & du ſang, la foi & la rage dans le cœur, la flamme & la croix à la main, aborderent les malheureuſes contrées de l'Amérique, les Chébutois n'inſpirerent pas plus de pitié que les autres peuples. Ces Européens altérés d'or attaquerent des nations qui ne les avoient point offenſés, attenterent à leurs biens, à leur liberté, à leur vie, & prêcherent enſuite une religion qu'ils avoient rendue auſſi déteſtable qu'eux. Les tourmens étoient les interpretes de ces barbares, un bûcher enflammé leur réponſe, & la cupidité l'origine de leur zele affreux. Ils annonçoient un Dieu pere de tous les humains, & ils maſſacroient des créatures humaines qui ne pouvoient ſûrement reconnoître en eux des hommes. Je ne m'étendrai point ſur cette plaie cruelle faite à la religion & à l'humanité ; d'ailleurs ces horreurs ſont aſſez connues, & les Européens doivent à jamais rougir de ne pouvoir les effacer de leur hiſtoire.

Un petit nombre de Chébutois se sauverent dans les montagnes de Xarico, pour se dérober à un esclavage plus cruel pour eux que la mort. Une autre partie poussa jusqu'aux frontieres du Pérou; là, l'imagination encore troublée des vastes scenes de carnage, il croyoient toujours rencontrer leurs farouches assassins. Les tristes restes de plusieurs nations Américaines s'unirent & formerent un nouveau peuple. Elles fonderent leur habitation au milieu de petites plaines situées entre des rochers & défendues par des bois inaccessibles. Elles s'estimoient heureuses après avoir tout perdu; elles étoient libres.

Le gouvernement fut confié à un capitaine nommé Xalisem : son pouvoir se bornoit à protéger la nation. Il dut cette place à sa valeur héroïque, & non aux droits de la naissance. Les loix furent aussi simples que l'esprit de ces peuples, & elles en étoient plus respectées : elles tendoient à unir & non à diviser les cœurs, à concentrer l'intérêt particulier dans l'intérêt général; elles n'attribuoient

tribuoient pas quelques privileges à quelques individus pour ſoumettre le gros de la nation ; elles ne faiſoient pas quelques heureux aux dépens de la multitude.

Unis par le malheur, les citoyens plus égaux s'aimerent davantage. Cependant il y avoit parmi eux preſqu'autant de cultes différens que de chefs de famille ; mais ils ne ſe tourmenterent pas pour des cérémonies ; parce qu'ils étoient religieux, & non vains & intéreſſés. Nul d'entr'eux, affectant un droit ſur la penſée, n'apprenoit à haïr ſon voiſin à cauſe de ſa ſecte. La ſûreté de l'état, telle étoit la loi univerſellement reconnue : alors les infracteurs étoient ſévérement punis, fuſſent-ils deſcendans d'Ozimo, fuſſent-ils les enfans du ſoleil.

J'ai remarqué avec étonnement que dans pluſieurs gouvernemens la juſtice détournoit ſon glaive devant quelques hommes puiſſans : ce qui les autoriſoit à trahir les intérêts de la patrie, ou à porter leurs mains avides ſur les revenus de l'état. Un pareil crime étoit

inconnu chez les Chébutois : jamais on n'entendit parler de guerres civiles ni religieuses, & je n'ai pu me familiariser avec l'histoire des Européens, quand j'ai vu qu'on n'avoit jamais disputé si l'on devoit adorer Dieu, mais qu'on avoit versé des torrens de sang pour savoir comment il faut l'adorer. Ainsi, c'est plutôt l'extérieur du culte que le culte même, qui a servi de prétexte à l'embrasement des états ; ou plutôt l'homme a défendu la cause de son opinion, & non celle de la Divinité. Mais a-t-elle besoin qu'on défende son culte à main armée ? Dieu ne refuse point les rayons de son soleil à l'impie adorateur des idoles : laissons à sa suprême grandeur le soin de venger ses offenses.

Les Chébutois (car ce peuple composé de vingt peuples divers, avoit retenu le nom qui imprimoit le plus de respect) devoient être nécessairement les irréconciliables ennemis des cruels Espagnols : la vengeance étoit leur premier devoir, j'ai presque dit leur vertu. Si un Espagnol tomboit

entre leurs mains, ils lui faisoient souffrir les mêmes tourmens qu'ils avoient endurés : c'est ainsi qu'ils satisfaisoient à la mémoire de leurs braves ancêtres, lâchement égorgés.

Les Européens accusent encore aujourd'hui les Chébutois d'avoir été la nation la plus sanguinaire. Non, mon ami, elle fut la plus juste. Autrefois simple & tranquille dans ses mœurs, contente des présens de la nature, elle vivoit sans soupçonner la vengeance & la fureur; mais à la vue de monstres nourris au carnage, à l'aspect de leurs tyrans ensanglantés, les Chébutois imiterent leur cruauté, & bientôt les surpasserent. Ils se familiariserent avec les arts horribles qui portent la destruction. On ne les traita plus de stupides dès qu'on les vit redoutables; toutes les passions violentes échauffoient leur courage.

On vit la liberté refleurir sur des rochers, après des fleuves de sang; mais on ne la crut pas trop chérement achetée. Les Chébutois braverent leurs ennemis jusques sous le

cacique Azeb, mon pere. Il étoit brave, il avoit des vertus; mais, le dirai-je! il étoit plus philosophe que politique & guerrier. L'avarice, la superstition & la tyrannie conjurerent ensemble pour effacer de dessus la terre un peuple innocent & libre. Les Espagnols ne pouvoient souffrir une colonie d'Indiens voisins de leurs villes; mais comment franchir les hautes montagnes de Xarico? comment asservir des hommes qui frémissoient au seul nom d'esclavage? Ils espérerent obtenir de la ruse ce qu'ils n'osoient attendre de la valeur. L'inimitié entre les deux nations paroissoit affoiblie par le tems; quelques petites alliances étoient même formées par le relâchement de la discipline. Ils parurent plus modérés; ils nous porterent des paroles de paix. Le commerce s'introduisit entre les deux peuples: cette correspondance utile consacra leurs liaisons.

Déjà quelques missionnaires s'étoient glissés chez les Chébutois: leur extérieur composé, leur langage doux, leur zele désintéressé ou

qui paroiſſoit l'être, ne laiſſerent point ſoupçonner des eſpions ſecrets parmi un peuple qui ſavoit combattre, vaincre & punir, mais qui ignoroit les pieges de la trahiſon.

CHAPITRE III.

MON pere, trompé par la douceur apparente de leur caractere, reçut ces miſſionnaires avec bonté. Dans ſa jeuneſſe il avoit fréquenté quelques Européens; de ſorte qu'il poſſédoit pluſieurs connoiſſances étrangeres à ſes compatriotes. Amoureux des arts, il accueillit des hommes qui les cultivoient. Il avoit de la ſageſſe, de la grandeur d'ame, de l'humanité; mais il ne prévoyoit pas aſſez les dangers. Trop peu défiant pour la place qu'il occupoit, il permit aux miſſionnaires de prêcher librement leur religion; ne croyant pas qu'elle pût influer ſur la forme du gouvernement, & que des hommes iſolés & ſans armes puſſent jamais être dangereux à un peuple de guerriers. Cette religion étoit nouvelle, impoſante par ſes céré-

monies, annoncée par des hommes intelligens; elle attira la foule, fit des progrès étonnans & rapides, plut par des dehors éclatans; & telle fut la premiere ſemence des troubles qui amenerent la ruine de ce peuple aveuglé.

Vous ſavez que les Américains ne ſont pas tous de la même couleur : on y voit des femmes qui, en blancheur & en beauté, ne le cedent en rien aux plus belles Européennes. Ma mere Alguézire eut la gloire d'être la plus aimable d'entr'elles. Unie à Azeb par les liens les plus doux, elle étoit alors dans tout l'éclat de la plus floriſſante jeuneſſe. Moi & une fille nommée Zaka étions les ſeuls fruits de leurs amours.

Alguézire eut le malheur de plaire à l'un des miſſionnaires, qui avoit un libre accès dans la demeure de mon pere. Il s'inſinua près d'elle ſous le maſque de la probité; mais il ne tarda pas à trahir ſon coupable deſſein. Alguézir étoit une ſauvage, elle fut fidelle à ſon époux.

Le miſſionnaire, trompé dans ſes deſirs,

après plusieurs tentatives, eut recours à la force. Elle rendit ses efforts vains, & se plaignit à mon pere. Azeb, armé du glaive de la justice, mais sans haine & sans colere, crut pouvoir punir le perfide qui avoit attenté à l'honneur d'une femme que son rang & sa vertu auroient dû faire respecter; & selon la religion qu'il prêchoit, le séducteur audacieux n'en étoit que plus coupable. Les loix qui prononçoient la peine de mort contre la violence, furent exécutées.

Le châtiment de ce missionnaire eut des suites horribles : ses compagnons le blâmoient publiquement, mais en particulier lui donnoient le nom de martyr. Les Chébutois baptisés, excités à la révolte par leurs sourdes manœuvres, s'emporterent injurieusement contre mon pere ; ils crurent la religion outragée dans la personne du coupable justement puni. Animés à la vengeance par l'organe de leurs prêtres, ils firent une alliance secrete avec les Espagnols, & les conduisirent par des passages inconnus dans le centre des montagnes de Xarico.

Une guerre civile alloit embraſer l'état, & c'étoit la religion qui devoit aiguiſer le fer. Mon pere vit qu'il ſeroit trop foible contre la plus grande partie de ſes ſujets révoltés : il aima mieux céder pour épargner le ſang, & ce fut de cette maniere qu'il déſarma ſes ſujets, ſe flattant de les convaincre bientôt de leur profonde erreur.

Il accepta donc le traité que les Eſpagnols lui offrirent, parce qu'il avoit eſpéré que ſes ſujets ouvriroient les yeux & redeviendroient fideles à leur premier ſerment, gage de leur liberté, de leur bonheur. Malheureux Azeb ! plus malheureux citoyens ! Tous les yeux ſe fermerent ſur les dangers & ſur les déſaſtres qui préparoient la ruine de la patrie.

Tandis que les jeunes Chébutois, le front ceint de fleurs, célébroient au milieu des feſtins cette nouvelle alliance, ils furent trahis par leurs compatriotes ſuperſtitieux. Au ſignal qu'ils donnerent, les Eſpagnols commencerent le carnage. Surpris, enveloppé de toute part, ce peuple ne put ſe défendre, & le fer

dans la main de la férocité choifit à fon gré fes victimes.

Azeb qui avoit un fecret preffentiment de cette trahifon, s'échappa du carnage où fes fujets innocens étoient plongés. Au milieu de tant d'horreurs, il eut la joie de voir fon fils & fa fille fauvés par les foins d'un ferviteur fidele : mais parmi la foule des affaffins il perdit la belle Alguézire. O douleur ! il vit la main qui perça fon cœur, il entendit les derniers mots de fa bouche expirante, & fon bras fut impuiffant à la venger.

Quelques fujets raffemblés autour de fa perfonne protégerent fa vie & favoriferent fon évafion. Obligé de céder à leurs pleurs, il nous prit entre fes bras ; & après avoir marché long-tems, accompagné d'un feul domeftique, il fe cacha dans des antres fecrets à lui feul connus.

Du fond de cet afyle on diftinguoit la flamme des bûchers qui confumoient nos malheureux concitoyens, & l'écho nous reportoit fur ces rochers déferts leurs cris la-

CHAPITRE IV.

DANS un vallon ceint de hautes montagnes & presqu'inaccessible, nous demeurâmes cachés pendant quelques jours. N'osant sortir de dessous la voûte d'un rocher, Azeb choisit une nuit des plus sombres, & nous conduisit par des routes secretes vers un désert que lui seul connoissoit. On avoit mis sa tête à prix. Que de fatigues essuya ce bon pere veillant sur tous nos besoins pendant un voyage aussi pénible ! Que de fois il trembla pour nos misérables jours ! Non, ce n'étoit point le pouvoir qu'il regrettoit, c'étoit notre mere infortunée, dont l'image le suivoit sans cesse. Je l'ai vu plusieurs fois, en prononçant son nom, verser des larmes, nous approcher de son sein, nous en éloigner, comme s'il eût craint de nous faire partager ses douleurs.

Notre débile enfance eut besoin de toute son active tendresse pour ne pas succomber

en route ; mais il avoit tout prévu , & il ſut domter toutes les traverſes. Accompagné du ſeul Caboul , ſon fidele compagnon , il arriva dans l'aſyle impénétrable qu'il avoit choiſi pour y terminer ſes jours. Figurez-vous des rochers eſcarpés qui environnent une plaine aſſez agréable , comme ſi la nature eût voulu la dérober à tous les yeux : d'un côté les montagnes de Xarico , de l'autre des bois inacceſſibles ; c'eſt là que , dans une caverne ſpacieuſe , mon pere avoit dépoſé ſes tréſors à couvert des Eſpagnols & de leurs recherches avaricieuſes. Là , nous nous trouvâmes en ſûreté & comme dans une citadelle où la nature prenoit ſoin en même tems de nous nourrir & de nous protéger.

Je tiens tous ces détails de la bouche de mon pere , qui me les a confirmés dans pluſieurs récits. Je n'avois alors que trois ans , & Zaka en avoit deux. C'eſt un âge où par ſa foibleſſe l'homme paroît le plus infortuné des êtres , & où j'ai été le plus heureux parce que j'étois inſenſible aux malheurs qui m'environnoient.

Dans les premiers tems nous demeurions toujours dans une caverne obſcure, & je ne ſavois pas alors que c'étoit pour conſerver une vie pour laquelle j'avois une indifférence abſolue. Mes yeux s'accoutumerent aux ténebres & ne m'empêcherent plus de diſtinguer les objets. Aujourd'hui je jouis encore du privilege de voir diſtinctement dans l'ombre la plus épaiſſe.

Mon pere, Caboul, Zaka, & moi, tel fut le petit nombre des infortunés échappés à la fureur des Eſpagnols. Jamais mon pere ne ſe haſardoit à monter au ſommet des rochers, dans la crainte d'être découvert. Nos tyrans avoient étendu leurs habitations dans les plaines qui bordoient ces rochers : dans la ſuite nous nous promenions ſeulement ſur un petit côteau orné de gazon, où nous reſpirions le frais. Que d'inquiétudes nous cauſâmes à la tendre ſollicitude d'Azeb ! Il étoit obligé d'interrompre nos jeux innoçens ; il nous interdiſoit juſqu'aux cris de la joie ; nous ne pouvions ſoupçonner pourquoi il

refrénoit nos tranſports, pourquoi il nous empêchoit de ſortir de l'eſpace circonſcrit. Notre raiſon commençante accuſoit ſa ſévérité, qui n'étoit que le fruit de ſa vigilante tendreſſe.

Notre petite plaine étoit aſſez fertile pour nous procurer une nourriture ſuffiſante & convenable : la Providence a ſoin de l'homme en quelque lieu qu'il ſe trouve, pourvu que ſon travail interroge ſa libéralité. Cher chevalier, arrêtez-vous un inſtant; contemplez un ſpectacle qui intéreſſera votre cœur ſenſible; voyez un cacique qui s'aſſeyoit ſur un trône d'or & poſſédoit autant de tréſors qu'en peut deſirer l'ambition des monarques de l'Europe; voyez-le cultiver la terre de cette même main qui portoit le ſceptre. Il ne le regrette pas; il eſt à lui-même, & il ſe trouve payé de toutes ſes peines, lorſqu'un de ſes enfans lui ſourit. Les déſaſtres de ſa nation, voilà ce qui le touche encore : il a fait ſans peine le ſacrifice de l'autorité; mais il ne s'accoutume pas aux images effrayantes

de la patrie exterminée. Il m'a dit souvent qu'il se trouvoit plus heureux dans cette solitude, n'ayant à lutter que contre les besoins de la vie, que lorsqu'au milieu des hommages qui environnent la royauté, il avoit les inquiétudes du commandement & les soucis renaissans d'une prévoyance journaliere.

Pere tendre, il apprêtoit de ses mains l'aliment qui soutenoit notre vie défaillante; chef adoré, il possédoit un ami dans un de ses anciens serviteurs; & peut-être il rendoit graces au ciel de son infortune, puisqu'il avoit rencontré un cœur, lorsqu'il n'avoit plus de diadême.

Une herbe de bon goût, le fruit du cacoyer, des racines succulentes, quelquefois du gibier, voilà ce qui composoit les mets de notre table. Je ne détaillerai point ici les prodiges d'industrie que le soin de notre conservation sut dicter à mon pere. Caboul lui disputoit la gloire du travail, & mon pere le récompensoit de son zele en s'avouant

vaincu.

vaincu. Nous nous étions accoutumés à le regarder auſſi comme un pere ; & dans les premieres années de notre vie, nous ne mettions aucune différence entre lui & l'auteur de nos jours. A leur rencontre nous nous précipitions également entre leurs bras, & les careſſes de l'un & de l'autre nous ſembloient tout auſſi vives. Contens de notre ſort, nous ne formions aucun deſir, & nous croiſſions en âge, ſans nous appercevoir que nous avancions dans le chemin de la vie, & que des clartés fatales alloient bientôt rompre le charme & l'inſouciance du jeune âge.

Quant au ſyſtême de notre éducation, Azeb l'avoit dreſſé ſur le plan le plus ſûr pour notre félicité. Il avoit réſolu de nous abandonner aux leçons de la bonne & ſimple nature, perſuadé que tout ce qu'elle fait eſt bien fait, & que ce n'eſt qu'en la contrediſant que nous nous ſommes ouvert la ſource de tant de maux. Sa voix ſacrée lui paroiſſoit préférable à toute autre, parce qu'elle eſt plus ſûre & que l'ignorance vaut mieux que l'erreur.

Azeb avoit connu les loix, les coutumes & le culte de divers peuples. Il avoit réfléchi sur les contrariétés qui obscurcissent l'esprit de l'homme & lui font bâtir des loix chimériques à la place de ces loix simples qui n'égarent jamais un cœur droit & sincere. Il vouloit éloigner de nous ces opinions incertaines qui nous tourmentent, parce que nous sentons confusément que leur base nous échappe, & il crut avancer notre raison en nous dégageant de cette foule de mots, source de nos disputes & de nos haines.

D'ailleurs il pensoit que comme nos jours devoient s'écouler, dans ce lieu désert, au milieu de la paix & de l'innocence, nous n'aurions pas besoin de préceptes, qu'il suffisoit de nous faire pratiquer ce qui étoit bon & juste, & que l'avertissement pourroit jaillir du fond de nos cœurs, puisque Dieu avoit daigné gratifier la nature humaine d'un élan particulier vers la source de la vie & de l'existence. A toutes les facultés qu'il nous a prodiguées, n'auroit-il pas joint la fin sen-

ſible qui nous mene vers lui ? Si cela n'étoit pas, chaque être ſeroit donc iſolé ; la création ſeroit morte, & le lien qui nous unit au grand tout ſeroit rompu : où exiſteroit cette intime révélation, ſi du trône de ſa gloire Dieu ne l'avoit gravée dans le ſein du foible nourriſſon ? En croiſſant, en levant les regards vers la voûte du firmament, il faut qu'il la reconnoiſſe pour l'ouvrage de ſa main, ou il retombe dans la claſſe des brutes. Non, du côté de ce préſent Dieu n'a pas fait l'homme inférieur aux anges.

Le principal ſoin dont s'occupa Azeb, fut de nous enſeigner les mots uſités & néceſſaires pour les beſoins de la vie ; il ne nous expoſoit jamais que la ſignification des objets phyſiques ; il éloigna ſur-tout de notre eſprit l'idée de la mort, & il nous repréſentoit tous les objets de la nature comme animés & ſenſibles ; il nous faiſoit reſpecter un oiſeau, une mouche, une fourmi, & nos pieds étoient accoutumés à ſe détourner, de peur de l'écraſer. Il nous répétoit inceſſamment : Ne faites

point souffrir cet animal; il n'est pas à vous; car si vous marchez sur lui, Caboul & moi marcherons sur vous. Respectez tout ce qui a le mouvement; car vous n'êtes pas plus dans le monde que cette mouche qui vole.

Ainsi il abandonna nos cœurs à la sensibilité, & nous accoutuma à regarder tout ce qui nous environnoit comme doué d'un principe de vie; de sorte que nous étions parvenus au point de saluer les animaux comme nos freres, comme nos égaux. Jamais notre langue ne se trempa dans leur sang; ou quand la nécessité avoit obligé Azeb d'en mettre quelques-uns à mort, il les tuoit loin de nos regards, & ces animaux ne portoient plus sur notre table l'apparence d'un être qui avoit reçu un souffle de vie.

Nous avions douze ans, que l'idée de la destruction n'étoit point encore entrée dans notre imagination: nous jouissions des bienfaits de la nature sans trouble & sans remords, & la mort seroit venue nous frapper sans que nous la connussions; l'image même du dépé-

rissement étoit étrangere à nos réflexions.

Dès que nous pûmes le comprendre, Azeb nous parla des plaines voisines comme d'un lieu où habitoient des méchans qui ne respectoient pas la sensibilité de leur prochain, & qui, se faisant du mal les uns aux autres, en feroient à tous ceux qui les approcheroient. Il nous prit à tous deux un frisson intérieur; & envisageant qu'au-delà de ces rochers il existoit des méchans, nous regardâmes le lieu que nous habitions comme celui dont nous ne devions pas nous écarter, sous peine de souffrir.

Azeb eut grand soin de nous imposer de bonne heure des travaux proportionnés à la foiblesse de notre enfance : il nous entretint dans ces exercices salutaires qui développerent l'usage de nos membres & rendirent nos corps souples & agiles.

Chaque jour nous assistions au lever de l'aurore, & il ne nous étoit pas permis de passer dans le sommeil cette heure sacrée du jour. Nous contractâmes l'heureuse habitude

du travail ; il remplissoit les trois quarts de la journée : il nous devint nécessaire, & même agréable.

Cette vie tempérée & agissante nous tenoit gais & vigoureux. Une espece de chant mesuré accompagnoit nos exercices : la voix de Caboul & celle de mon pere nous répondoient à une grande distance, & notre poitrine se fortifioit en même tems que nos bras. Il m'en est resté une voix forte, que dans la suite j'ai été obligé d'adoucir en vivant parmi des hommes civilisés, lesquels, à mon sens, ont perdu tous les accents de la nature, & ne font plus que siffler ou murmurer.

La santé circuloit dans nos veines ; une vivacité bouillante régnoit dans tous nos mouvemens ; jamais l'odieux joug de la contrainte n'affaissa le ressort de notre ame ; libres, nous fûmes heureux. Si nous connûmes la douleur, peine inévitable & passagere, nous ne connûmes point le chagrin, l'inquiétude de l'avenir. Nos desirs se réduisoient à peu de chose ; ils étoient tous satisfaits, & nous

ne devinions pas qu'il exiſtoit des ſciences que l'on n'acquiert que par les larmes, les tourmens & la captivité des premieres années de la vie de l'homme.

CHAPITRE V.

CEPENDANT nous approchions de cet âge redoutable où les pénibles & agréables ſenſations du cœur humain ſe font ſentir dans toute leur vivacité, étonnent l'ame par leur nouveauté, & la raviſſent par leurs décevantes douceurs. O jours d'innocence, de trouble & de volupté ! Ma raiſon étoit enveloppée dans une heureuſe obſcurité ; je ne connoiſſois ni la nature, ni moi-même... Il m'eſt difficile aujourd'hui de remonter à mes premieres ſenſations, & de marquer toutes celles que ma mémoire m'apporte confuſément.

Vous verrez néanmoins mes deſirs naître les uns des autres ; mais ne jugez pas pour cela que tous les hommes ont la même maniere de

voir, de ſentir, de deſirer & de jouir. Des êtres qui paroiſſent ſemblables, different quelquefois tellement qu'on les croiroit oppoſés.

Mon ouvrage eſt trop difficile pour qu'il ne demeure pas imparfait. Les années ont effacé en partie les images qui étoient alors ſi vivement imprimées dans mon ame; & que de foibleſſes de l'eſprit humain ont paſſé ſans ſe laiſſer remarquer! Combien de fois ſur les mêmes objets ai-je changé de ſentiment! quel flux & quel reflux de jugemens contradictoires! Aidez-moi dans ce labyrinte où vous m'avez engagé, & ſuppléez aux idées intermédiaires.

Mes premieres ſenſations ont été les ſoupirs d'un cœur qui demande le bien-être. Je ſentois le beſoin d'être heureux, & j'attendois mes petites jouiſſances de la main qui avoit commencé à les répandre ſur moi. Je me rappelle parfaitement que j'aimois l'être qui me préſentoit ma nourriture; qu'il me tardoit de le revoir lorſqu'il étoit abſent, & que je ſouffrois lorſque j'étois ſéparé de lui. Il me ſou-

vient d'avoir beaucoup pleuré en voyant Caboul qui s'étoit bleſſé à la main. Je lus ſur ſon viſage pâle la douleur qu'il éprouvoit, & j'en reſſentis le contre-coup.

La joie d'Azeb me pénétroit de joie, & je diſtinguois d'abord quand quelque peine inviſible changeoit ſon viſage. Je crois que la ſenſibilité exiſte dans l'ame de l'enfant, & qu'il eſt déjà ſoumis à partager le plaiſir & la douleur de ceux qui l'environnent.

L'amour de la ſociété a encore été l'une de mes fortes ſenſations. Je n'aimois point à être ſeul ; j'étois bien-aiſe quand je rencontrois mon pere ou Caboul, quand ils me careſſoient, quand ils me ſoulevoient dans leurs grands bras. Je les ſollicitois à me parler, lorſque leurs travaux les occupoient tout entiers. J'avois beſoin de lire dans leurs yeux les ſentimens qui les animoient à mon égard ; & je me rappelle que je les devinois très-bien ; j'oſe même croire que l'enfant eſt plus phyſionomiſte que l'homme fait. Comme il eſt tout inſtinct, il ſent l'ame de celui qui l'ap-

proche : je ne me ſuis jamais trompé ſur la phyſionomie ſereine ou triſte de mes deux ſupérieurs.

J'étois encore plus charmé lorſque je jouois avec Zaka. Si nos petits jeux nous brouilloient, le beſoin d'être enſemble nous rapprochoit bientôt. Quand elle étoit fâchée & qu'elle s'éloignoit, c'étoit moi qui courois après elle, & je ne pouvois ſouffrir ſon éloignement plus d'une heure ou deux. Je voulois l'aſſujettir à mes divertiſſemens ; mais c'étoit elle qui m'aſſujettiſſoit aux ſiens.

Voilà les premiers mouvemens que je puis appeller en moi les mouvemens dominans & qui n'ont été gravés dans mon cœur par aucune main humaine. Je ne ſais ſi j'avois déjà le germe des autres penchans : je ne puis faire ici remarquer leur liaiſon, car je ne l'ai point ſentie moi-même. J'étois un être ſocial, puiſque je n'étois point indépendant des moindres ſignes qui ſe faiſoient autour de moi, que je les interprétois avec juſteſſe, & que j'y répondois avec facilité.

Je puis assurer avec sincérité que j'étois absolument exempt d'orgueil & de vanité, car on ne m'avoit jamais loué : on ne m'avoit point dit que je fusse beau ou laid, & je n'avois jamais songé aux attraits de ma petite figure. La jalousie m'étoit inconnue, car il n'y avoit jamais eu aucune préférence marquée entre Zaka & moi. La vérité m'oblige d'avouer encore que je n'avois pas plus d'amitié pour Azeb que pour Caboul : le degré de mon affection varioit selon le bien qu'ils me faisoient ; les liens du sang n'étoient en moi que les nœuds de la reconnoissance.

Je n'avois aucun regret de mes actions quelconques : l'aigre voix du reproche ne retentit jamais à mon oreille.

On n'avoit point peuplé mon imagination de fantômes : je ne redoutois rien, soit que l'ombre m'enveloppât, soit que le ciel s'embrasât d'éclairs. Je ne reconnoissois aucun être malfaisant dans la nature ; & quand j'étois averti par la douleur de mieux prendre garde à ma conservation, Azeb & Caboul ne joi-

gnoient point leurs cris à mes plaintes ; ils attendoient froidement que la douleur fût passée ; leur visage calme me disoit que ce n'étoit rien ; & comme je sentois qu'ils m'aimoient, j'ajoutois foi à leur physionomie.

L'idée d'une propriété particuliere & exclusive n'entra point dans mon entendement. Jamais rien ne me fut refusé ; quand je demandois quelque chose d'impossible, on ne me répondoit pas, & mon caprice cessoit de lui-même.

Tous mes desirs se bornoient à satisfaire mon appétit, & je ne sais quoi de secret me disoit que de ce côté la nature étoit inépuisable, & que je ne manquerois jamais de nourriture. Ayant vu le vallon que j'habitois produire presque sans relâche des fruits de plusieurs especes, j'ignorois jusqu'aux termes de besoin & de pauvreté.

Je considérois les vases d'or de mon pere d'un œil aussi indifférent que les rochers qui ceignoient notre habitation : seulement leur couleur & leur éclat me causoient un léger

contentement. Je ne haïssois personne, personne ne m'offensoit : l'espérance m'étoit étrangere, je ne prévoyois point l'avenir. Borné au présent, rien ne m'alarmoit, & la seule douleur me sembloit un mal. Le moment passé, je l'oubliois.

Ainsi j'avançois, sur une pente douce & fortunée, vers le printems de la vie, vers la saison où des passions, jusques là inconnues, s'éveillent comme une rapide tempête, entraînent nos cœurs comme un torrent impétueux, & où l'amour qui nous enivre nous met sous le joug de son empire.

Ma raison avoit commencé à jeter ses premiers rayons ; ils tomberent sur les objets qui m'environnoient : j'apperçus quelques-uns de leurs rapports ; je les comparai, je les jugeai, & de ces résultats naquirent des idées nouvelles. Je fis quantité de remarques qui m'étonnerent moi-même. Je bâtis de petits systêmes qui, tout extravagans qu'ils étoient, attestoient le libre exercice de ma pensée. J'approuvois & je blâmois. Je me souviens que

les plus ſucculentes, que j'arrachois du jardin, je les conſervois pour Zaka, & je donnois les moins bonnes à mon pere.

Que j'étois content lorſque Zaka ayant la tête baiſſée, ou appliquée à quelqu'ouvrage, je pouvois en ſilence dévorer ſes charmes ſans en être vu ! Si l'on me ſurprenoit alors, je rougiſſois comme ſi une honte ſecrete m'eût atteint.



CHAPITRE VI.

Il falloit que Zaka se fût apperçue du trouble qui me dévoroit, car elle étoit devenue aussi craintive que moi; elle hésitoit à me demander ce que j'avois, & j'hésitois à lui découvrir ce que je ressentois.

Je reconnus que son cœur n'étoit pas plus tranquille que le mien. Cette découverte m'inspira un grand contentement, sans savoir pourquoi. En la voyant inquiete, agitée, je tombai dans une espece de ravissement que je ne puis définir. Son maintien étoit plus réservé, elle n'osoit plus badiner avec moi; mais je la voyois chaque jour inventer mille prétextes pour rester à mes côtés. Elle fuyoit sans raison, & sans raison revenoit un instant après.

Mon cœur étoit trop surchargé pour ne pas s'ouvrir; mais je ne savois à qui dire mon secret, si c'étoit à Azeb ou à Caboul, afin

d'apprendre d'eux le moyen de me tranquillifer. Zaka m'étoit trop redoutable; ma voix expiroit en fa préfence, je ne favois de quels termes me fervir pour lui peindre la fituation de mon ame; & pourtant j'entrevoyois qu'elle feule pouvoit me comprendre.

Malgré ma ferme réfolution de calmer mes tourmens en lui en faifant l'aveu, de jour en jour je devenois plus timide; mon cœur voloit fur mes levres, & ne s'échappoit jamais.

Je me fuis demandé, dans un âge plus avancé, pourquoi l'amour, cette paffion fi légitime, s'effraie de lui-même, fe déguife, comme par honte, fous le nom d'amitié, & fe rend, fous ce mafque, douloureux & pénible.

Que de traits déchirent l'ame avant qu'elle ofe d'elle-même s'abandonner au plaifir d'aimer & d'être aimé! Quel eft donc ce frein importun qui nous arrête dans la carriere du bonheur? D'où naît cet effroi qui femble nous avertir que la félicité eft dangereufe? La plus

heureuſe des paſſions eſt environnée d'épines qui écartent notre main.

L'amour eſt ſans honte chez les animaux, parce que ce n'eſt en eux qu'un inſtinct aveugle ; mais chez l'homme, c'eſt une volupté profonde & durable. Il n'eſt point de volupté ſans la pudeur : c'eſt elle qui aſſaiſonne notre bonheur, qui le rend plus touchant & plus vif ; l'imagination nous apporte des plaiſirs qui n'appartiennent qu'à elle.

J'étois heureux par mon imagination ; je n'avois d'autres idées, d'autres mouvemens, que ceux que je recevois de mon amour. Je marchois de penſée en penſée, & toutes me plaiſoient. Si je voyois de loin Caboul ou mon pere, je les évitois : ils venoient me diſtraire de la ſeule idée qui me charmoit profondément.

Je reſpirois avec plus de liberté lorſque je me trouvois dans un lieu parfaitement ſolitaire. Je n'éprouvois quelque repos que ſur la cime des montagnes, ou dans le fond d'un bois ténébreux. Mes penſées, toutes con-

traires les unes aux autres, se succédoient avec la plus grande rapidité. Tantôt les tourmens que j'éndurois se changeoient en sentimens agréables ; tantôt une mélancolie sombre prenoit le dessus & obscurcissoit tout mon être. Un arbre touffu m'offroit-il son ombrage, je m'y arrêtois, & là, sur la premiere fleur que rencontroient mes regards, mon imagination dessinoit les traits de Zaka. Des larmes involontaires couloient de mes yeux ; & je ne savois à qui reprocher la douleur muette & délicieuse qui remplissoit mon ame. Je soupirois à la vue du crystal des fontaines, de l'herbe molle des prairies, de la nuée transparente qui voloit dans les airs : il me manquoit un bien que mon œil avide poursuivoit dans les objets mouvans de la nature. Je surabondois de vie, & je la répandois jusques sur les êtres inanimés.

Plus les lieux où je me trouvois étoient sombres, plus l'image de Zaka venoit avec tous ses rayons éclairer ces déserts. Ah ! quand mon imagination fatiguée voyoit fuir

son adorable fantôme, tout demeuroit autour de moi froid & immobile comme la pierre sur laquelle je m'asseyois.

Alors, si j'appercevois une colline élevée, j'y portois mes pas : il falloit un plus vaste horizon à mon cœur oppressé de soupirs. Dé là je considérois l'espace qui me séparoit de Zaka; je cherchois des yeux si sa vue ne pouvoit pas l'embrasser & me découvrir. Un instant après, l'ennui me saisissoit, & d'un pied précipité je revolois vers l'endroit où je savois la trouver. A mon retour, si elle se plaignoit de mon absence, ce seul mot de sa bouche faisoit tressaillir mon ame de joie, & ma douleur se calmoit. Auprès d'elle je me disois : Je suis bien ici, & je serois mal ailleurs; c'est ici que je sens le plaisir de l'ame.

CHAPITRE VII.

PORTANT toujours Zaka au fond de mon cœur, les pensées auxquelles je m'abandonnois en songeant à elle, me conduisirent un jour fort loin dans notre caverne. Je parvins jusqu'au rocher le plus éloigné, qui terminoit le ceintre dont notre plaine étoit fermée, & je le franchis. J'errois, guidé par la mélancolie; j'oubliois les précipices qui m'environnoient, & les hommes méchans dont Azeb m'avoit parlé. L'amour, qui occupoit mon ame, ne me laissoit pas le soin de réfléchir qu'ils avoient leur habitation non loin de ces lieux.

Je gravis jusqu'au sommet de la montagne, & bientôt, à mon grand étonnement, je découvris une plaine immense, moi qui n'avois jamais vu qu'un vallon resserré. Non : je suis incapable de rendre ce que je sentis à l'aspect de ce magnifique spectacle. Un rang de

rochers, entre lesquels étoient de plus petites plaines presque toutes de sable, avoit été comme un rideau qui m'avoit caché la nature. Je n'avois entendu que le rugissement de quelques animaux féroces; je n'avois habité qu'un désert. O joie, lorsque je vis pour la premiere fois des campagnes florissantes, des productions qui m'étoient inconnues, le radieux mêlange des couleurs! Les arbres étoient en fleurs; leur odeur délicieuse sembloit être le parfum que la terre envoyoit au ciel en signe de reconnoissance. Le soleil, dans toute sa majesté, doroit les plantes qu'il faisoit éclorre. Dans le lointain, les bras d'un fleuve majestueux coupoient en arcs argentés les prés humides. Que mon œil étoit charmé de poursuivre son cours! J'étois muet d'admiration: ces rochers, remparts sourcilleux qui entouroient ma triste demeure, transformés en une tour bleue, me donnoient un spectacle ravissant.

Pénétré de joie, avide de voir & de jouir, je considérois chaque objet; j'y revenois en-

core, & je ne me lassois point de le contempler. Je m'écriois par intervalle : Ah, si Zaka étoit ici ! Un doux mouvement remua mon cœur; je sentis que j'allois pleurer, je ne retins pas mes larmes; elles coulerent délicieusement. Etoit-ce l'amour, étoit-ce le charme de la nature, qui m'attendrissoit à ce point? Tous deux avoient rassemblé leurs sensations pour enchanter mon ame, & je crois que le moment où elles se réunissent est le complément de la félicité de l'homme.

Je descendis de la montagne à pas lents, tendant les bras vers le ciel : mes pieds nus se plongerent dans le tendre gazon. Je cherchois à rendre graces à l'auteur de ma joie; je le cherchois, je ne le connoissois pas encore; mais déjà j'admirois ses ouvrages & je le devinois par sentiment. J'étois heureux, & mon cœur créoit un long cantique d'actions de graces dans une langue qui n'avoit point de mots.

Enfin, sorti du charme profond où les beautés de la nature m'avoient retenu, j'eus

un moment d'inquiétude ; je ſongeai que je n'étois pas loin des hommes méchans, dont mon pere m'avoit parlé : mais je crus qu'ils ne pouvoient pas exiſter dans un auſſi beau climat. Tout me raſſuroit ; le calme, le ſilence, la fraîcheur de l'air, le concert des oiſeaux. Des animaux couverts d'une laine touffue bondiſſoient autour de moi ; mes mains les careſſerent avec transport. Je rencontrois de petits boſquets d'arbres chargés de fruits ; & qui plioient ſous le fardeau. Dans le plaiſir inexprimable qui me ſaiſiſſoit, je ſautois comme un enfant & frappois des deux mains, tournant vingt fois autour de l'objet qui m'avoit émerveillé.

Conduit à chaque pas par un nouveau plaiſir, j'avançai fort loin : j'apperçus une cabane ouverte ; j'y entrai. Elle étoit déſerte ; mais en voyant des vaſes & différens uſtenſiles à peu près ſemblables à ceux dont je m'étois ſervi dès mon enfance, j'eus l'idée d'un peuple nouveau. Je ne fus point tenté de les emporter, puiſqu'ils m'auroient été inu-

tiles ; mais je cueillis une fleur & un fruit pour Zaka, & je dirigeai mes pas vers mon désert. Ah ! si Zaka eût été là, j'aurois choisi cette cabane abandonnée, & je me serois contenté d'aller revoir quelquefois ceux qui avoient élevé mon enfance. Je sentois que j'étois assez fort pour me séparer d'eux, & pour demander à la terre ma nourriture & celle de Zaka. J'aurois été fier de cultiver la terre pour elle & de la laisser reposer, pourvu qu'elle eût regardé mes travaux en me souriant par intervalle.



CHAPITRE VIII.

ZAKA fut le premier objet que j'apperçus à mon retour. Sa vue me causa un extrême plaisir, parce que j'avois quelque chose de nouveau à lui annoncer; & c'étoit une volupté pour moi de la rendre attentive & de l'intéresser à ce que je lui disois. Mon absence l'avoit rendue inquiete; elle m'avoit cherché de tous côtés. Avec plus de vivacité qu'à l'ordinaire, elle me fit de tendres reproches & se plaignit du chagrin que je lui avois causé; chagrin précieux à mon cœur.

Je lui offris mes petits présens: ils lui furent aussi agréables que si je lui eusse donné les plus grandes richesses. Elle plaça la fleur dans ses cheveux noirs qui rouloient jusques sur son sein: elle prit le fruit qu'elle sépara avec ses belles dents, & m'en donna la moitié que je mangeai avec délices, car sa bouche y avoit touché.

animoit ses joues ; ses mains que je serrois ; trembloient dans les miennes ; elle leva un instant les yeux, & un regard plus vif, plus perçant que l'éclair, acheva d'embraser tout mon être. Des larmes ruisseloient le long de ses joues enflammées & tomboient mouiller son sein palpitant. Je recueillis ses larmes brûlantes, & la pressant avec feu contre mon sein, je lui dis : Tu pleures, ma Zaka, tu pleures, & tu caches tes chagrins à Zidzem... Tu ne l'aimes point comme il t'aime ; tu trembles, tu détournes les yeux... Dis, pourquoi veux-tu me fuir, moi qui ne suis bien qu'auprès de toi ? Elle vouloit s'échapper, je la retins fortement dans mes bras... Que tu es injuste, Zidzem ! Tu es aussi troublé, aussi inquiet que moi, & tu me demandes ce que tu ne veux pas me découvrir : tu me caches ton cœur, & depuis long-tems je cherche à t'expliquer les secrets du mien. Je ne veux rien avoir de caché pour toi. J'ai senti des mouvemens, mon cher Zidzem, des mouvemens inconnus que je ne puis t'exprimer moi-

même : aide-moi à les définir. Je ſoupire lorſque tu es abſent, & je ſoupire encore lorſque je ſuis près de toi. Ce n'eſt qu'avec une certaine honte timide que je te rends tes careſſes. Pourquoi ne reſſens-je pas la même choſe auprès d'Azeb & de Caboul ? Ah, Zidzem ! tu es ma plus grande félicité : c'eſt tout ce que je puis te dire.

Je fus étonné, lorſque dans le tableau que Zaka fit de ſon cœur, je reconnus le mien. C'eſt ainſi que je ſuis, m'écriai-je avec tranſport ; j'éprouve un pareil trouble ; je t'aime comme tu m'aimes : mais je ſens de plus que toi un feu ſecret & indomtable, dont je ne ſuis plus le maître. Il me dévore, il me conſume, il me rend malheureux... Je demeurai muet, cherchant quelques expreſſions qui puſſent mieux rendre ce que je voulois lui dire.

Zaka, rouge de pudeur & d'amour, gardoit le ſilence. Un attrait invincible entrelaça plus étroitement mes bras autour de ſon col ; nos yeux ſe rencontrerent, nos levres en

un instant s'unirent, & nos ames s'échapperent tout aussi rapidement sur le bord de nos levres ; le feu de nos baisers confondit si bien les transports de nos cœurs, que nous n'avions plus besoin de mots pour les exprimer. Le teint de Zaka étoit animé des couleurs les plus vives : son sein palpitoit contre le mien ; Zaka étoit l'innocence même, & ce fût elle qui m'éclaira. Le feu ardent dont j'étois consumé ne m'auroit point instruit aussi rapidement que le fit son amour : elle tomba égarée dans des plaisirs qu'elle ne connoissoit pas plus que moi, & que je devois à ses caresses. O moment d'ivresse & de volupté, vous ne sortirez jamais de mon cœur : je reverrai toujours la belle plaine, l'arbre qui nous prêta son ombrage, & la tendre Zaka, foible & abandonnée toute entiere aux transports impétueux de mon amour. Je lui devois tout, une émotion profonde, voluptueuse, & une nouvelle lumiere qui sembloient m'ennoblir à mes propres regards.



CHAPITRE IX.

Nous recherchâmes nos forces pour sortir de l'oubli où nous étions de tout ce qui nous environnoit. Précieuse extase de l'amour, douce récompense de deux cœurs sensibles & vertueux, vous remplîtes nos ames ! Nous ne rougîmes point de nous être fait heureux : le repentir ne leva point sa tête de serpent parmi les roses de la volupté : nous ne sentions dans un doux abattement que notre bonheur mutuel : nos cœurs, dégagés d'un poids accablant, étoient légers comme l'air. Zidzem, me dit Zaka, jamais, jamais je n'aurois cru que j'eusse pu être si heureuse. Ah, puissent tous nos jours être aussi fortunés que celui-ci ! Je répondis à Zaka par un baiser & par un soupir, & mon cœur se remplissoit de l'idée que chaque jour une volupté aussi douce pourroit nous appartenir.

Nous quittâmes à regret la plaine, témoin

de notre innocente ardeur, nous retournâmes à notre désert : il perdit sa farouche rusticité ; l'amour y étoit descendu, l'amour y régnoit & nos yeux ne voyoient qu'amour. Je ne sais quel sentiment nous disoit que nous avions pris un rang honorable parmi l'espèce humaine, & nous nous crûmes, orgueilleux de nos sensations, bien au-dessus d'Azeb & de Caboul, que nous regardions avec une sorte de supériorité ; car un instinct secret nous disoit qu'ils étoient incapables de goûter les plaisirs que nous avions éprouvés. Dans notre ivresse, nous nous regardions comme des êtres privilégiés bien au-dessus d'eux.

Azeb s'étoit apperçu de notre absence & des suites qu'elle avoit eues. Il ne nous fit aucune réprimande, & nous regardant comme devant vivre & mourir dans ce désert, sans connoître d'autres hommes ni d'autres mœurs, il affecta une indifférence qui répondoit au plan qu'il avoit conçu relativement à nous.

Mon cœur reprit son ancienne tranquillité.

L'amour heureux eſt la paix & l'harmonie de l'ame. Je ne deſirois que Zaka ; je la poſſédois cent fois plus belle à mes yeux depuis qu'elle étoit tendre ; cent fois plus raviſſante ; je goûtois dans ſes bras ces plaiſirs ſi chers & ſi doux, lorſque c'eſt l'amour qui les donne & qui les reçoit.

Je crus long-tems qu'aucune paſſion étrangere à l'amour ne pourroit entrer dans mon cœur, parce que je le ſentois rempli de cet inépuiſable ſentiment. Mon bonheur me parut ſolidement établi : chaque jour devoit s'écouler comme le précédent : chaque jour l'heureux Zidzem devoit ſentir le cœur de Zaka palpiter contre le ſien : chaque jour il devoit couvrir de baiſers cette bouche dont le moindre accent étoit un bienfait : chaque jour il devoit voir ces beaux yeux pleins d'amour, languir & s'éclipſer ſous le nuage des plaiſirs. La peine, les chagrins, la douleur même ne pouvoient plus approcher le mortel fortuné qui poſſédoit Zaka. Plein de mon ivreſſe, je n'appercevois dans la carriere de la

vie qu'une ſuite de plaiſirs égaux, & j'étois plongé à cet égard dans l'illuſion la plus parfaite : enfin, je croyois non ſeulement au bonheur, mais encore à ſa durée éternelle.

CHAPITRE X.

QUELQUES mois ralentirent néanmoins l'extrême vivacité de mes deſirs. Prenez bien garde aux circonſtances, cher chevalier : ce fut dans ce même tems où mon cœur ſe trouvoit heureux & ſatisfait, qu'un deſir nouveau vint tourmenter mon eſprit : deſir plus noble, plus grand, mais bien plus difficile à contenter. Ce deſir devint en moi ſi vif, que s'irritant par l'impuiſſance de ma raiſon, il abſorba toutes les facultés de mon entendement. Ma penſée arrêtée dans ſon eſſor me donna la premiere idée de ma foibleſſe & m'humilia à mes propres yeux.

Vous verrez peut-être avec quelqu'intérêt la route que ma raiſon a ſuivie pour s'élever

à un Dieu. C'étoit cette grande queſtion qui m'agitoit ; je faiſois les plus grands efforts pour la pénétrer, & j'y rêvois juſques dans les bras de Zaka.

En voyant le ſoleil, je lui diſois : Qui t'a fait ? Il y a quelqu'un de caché derriere toi ; il y a un bras qui te ſoutient. Ce monde ſi beau, que tu éclaires, d'où vient-il ? Tout eſt animé, tout vit, tout ſe meut. Qui a fait les cieux, la lune & les étoiles ? Il y a quelque choſe au-deſſus de moi, autour de moi, au-dedans de moi, que je conçois & que je ne comprends pas. Que le ſoleil a de gloire ! Que l'œil de Zaka a d'expreſſion ! Il y a je ne ſais quoi d'inexprimable & de céleſte dans ſon regard, & le ſoleil avec tous ſes rayons vient ſe peindre dans une goutte d'eau. Qui a fait le ſoleil & l'œil de Zaka ? Et ma penſée, de qui l'ai-je reçue ? Je ne me la ſuis pas donnée. Qui a bâti mon corps ſouple, celui de Zaka, ſtructure charmante, où toutes les graces ſont répandues ? Le ſoleil ſemble fait pour mon œil, & mon œil pour le ſoleil ;

le soleil domine la nature, & la réjouit; mais il ne parle pas. Quel a été le commencement de ce bel astre & de ce grand ouvrage? Je sens la joie, le contentement, la volupté; à qui dois-je ces sensations délicieuses? qui dois-je en remercier? Ah, que je dois aimer la cause de Zaka, la main qui a arrondi ces bras caressans & cette bouche voluptueuse qui presse la mienne! . . . .

J'étois absorbé dans une impuissante méditation, en voulant soulever, déchirer un voile qui enveloppoit mon entendement; & rassemblant toutes les forces de mon ame, je voyois comme un abyme immense où j'étois pressé par une puissance unique & supérieure. Je me sentois dépendant; je me sentois appartenant à cette puissance invisible: je ne pouvois me soustraire à son empire; il ne me manquoit plus que de savoir son nom; & c'étoit ce nom que je cherchois, que je m'efforçois de deviner. Je n'avois pas encore appris les mots d'*ordre*, d'*union*, d'*harmonie*, d'*unité*; mais toutes ces idées étoient en moi;

J'admirois les prodiges de la création, en cherchant à lire le décret divin de la Toute-Puissance. La langue religieuse m'étoit encore étrangere; mais déjà mon cœur, plein de flamme, avoit adoré.

J'avois remarqué depuis quelque tems que mon pere, sur la fin du jour, s'enfonçoit dans un bois voisin & qu'il en revenoit ordinairement plus triste qu'il n'y étoit entré. Cette marche mystérieuse piqua ma curiosité: un soir je me glissai sur ses pas; après plusieurs détours, je le vis entrer dans une espece d'antre souterrein, que l'œil le plus observateur n'auroit pu distinguer. Je me tins à l'entrée, j'écoutai, avançant la tête, retenant jusqu'à mon souffle. Tout étoit en silence: je découvris une lumiere au fond de la caverne, & Azeb prosterné devant un objet que je ne pus distinguer. Après quelques momens, j'entendis Azeb parler. Un frisson pénétra tous mes sens aux paroles étonnantes que proféra sa bouche. Ces paroles étoient pour moi, dans l'état où je me trouvois,

d'une trop grande conséquence pour que je ne les gravasse pas profondément dans ma mémoire. Les voici :

« Si tu es, si tu m'entends, quel que tu » sois, Auteur de la nature, toi que les chré- » tiens, sous le nom d'un Dieu crucifié, & » les sauvages sous celui d'Oromadou, ado- » rent : ô écoute-moi, & apprends-moi à » te connoître ! Le soleil, par sa chaleur » bienfaisante, vient ranimer mes membres, » la terre enfante des fruits en abondance; » je jouis de tous les êtres qui m'environ- » nent, & je puis sans orgueil me croire le » but de la création. Tu es ! Mon coeur, » pénétré de respect pour ta grandeur, me » le dit; mon coeur, pénétré d'amour pour » ta clémence, me le persuade. La voix de » l'univers, par son bel ordre & sa magni- » ficence, annonce ta gloire : les êtres ani- » més chantent tes louanges; & moi, igno- » rant que je suis, & peut-être ingrat, je me » tais en ta présence.

» Je te demande où je dois te chercher,

» où je dois te trouver. Résides-tu dans le » temple des chrétiens, les plus sanguinaires » de tous les humains, ou te découvres-tu » à l'homme simple & sauvage qui, sans être » coupable de sang & d'injustice, t'adore » dans un arbre qu'il a planté de sa main? Je » n'apperçois autour de moi que des ombres; » je crains de t'offenser en reconnoissant » pour Dieu ce qui n'est pas toi. Déjà mes » membres qui fléchissent, mon sang privé » de chaleur, mon cœur qui ne bat plus que » foiblement, m'annoncent que le jour de ma » mort n'est pas éloigné. Quoi, Azeb de» viendra poussiere sans t'avoir connu! Mal» heureux qu'il est! il ne pourra donc point » instruire Zidzem & Zaka du chemin qui » conduit à toi! Ils ne sauront pas te con» noître, t'aimer, t'adorer. Comment pour» ront-ils jamais être heureux? O toi qui » es! aie pitié de mon ignorance; daigne...» Les accents s'étoufferent alors dans sa bouche, & sa voix s'éteignit parmi ses sanglots.

Que devins-je en ce moment terrible &

immobiles, & je m'en étonnai; j'attendois un mouvement de ces êtres inanimés, auxquels j'attribuois de la vie & de la puissance. Tout-à-coup la lampe pâlit, s'éteint; l'obscurité m'environne; mon imagination se trouble, enfante des fantômes; la terreur s'empare de mon ame, elle glace tous mes sens: le front pâle, les cheveux hérissés, je cherche une issue & me traîne à pas tremblans hors de ce lieu effrayant & redoutable.



CHAPITRE XI.

J'ÉTOIS trifte ; je marchois plongé dans une profonde rêverie : Zaka alarmée me demanda ce que j'avois ; je ne lui répondis rien. Elle infifta. Pourrois-tu me dire, lui dis-je, qui m'a fait, qui t'a fait, qui a fait le foleil, les bois, les montagnes, les poiffons, les oifeaux, les reptiles ? Zaka me regarda, paroiffant fort indifférente à ces queftions. Elle m'embraffa, me voyant en peine. Je fentis que ce qui m'occupoit paffoit la portée de Zaka & ne devoit pas lui être révélé.

Ma curiofité me tourmentoit chaque jour davantage : tous mes pas, toutes mes actions toutes mes penfées ne tendoient qu'à éclaircir cet impénétrable myftere. J'obfervai Azeb plufieurs fois, & toujours en fecret. Enfin, ne pouvant plus domter ce defir fublime, j'entrai un foir précipitamment, lorfqu'il commençoit à prier; je me jetai à fes pieds; &

me relevant avec impétuosité, je le serrai dans mes bras, & je m'écriai en larmes : O mon pere, mon pere ! découvre-moi ce secret qui tourmente ma vie. Ce que je te demande est nécessaire à mon repos & à ma félicité. Apprends-moi à lui parler comme tu lui parles : montre-le moi, mon pere ; où est-il ? Que j'unisse ma priere à la tienne ; que je lui sois agréable comme tu l'es à ses yeux ; que je l'entretienne comme tu l'entretiens !

Azeb étonné de mes transports, du feu & de la rapidité de mes discours, me pressa sur son sein paternel, & mon front fut inondé de ses larmes. Je repris avec la même chaleur : Ces figures qui sont sur cette table, est-ce là ce que je dois adorer ? Elles ne parlent point : les animaux du moins ont un regard. A qui dois-je m'adresser pour apprendre ce que je dois savoir ? Tout est muet ici ; & celui qui a tout fait sans doute n'y est pas.

Mon pere me regardoit avec attendrissement ; une flamme céleste parut luire sur son

front; il me faifit par la main : *Mon fils, fuis-moi.* Il m'emmene hors de l'antre; je monte avec lui fur une colline dont la route m'étoit inconnue; il me conduit par des fentiers nouveaux, & je fus furpris de parvenir au fommet d'une montagne élevée, d'où l'on découvroit les plaines des mers.

J'apperçus pour la premiere fois cet amas immenfe d'eau : il fembloit toucher & s'unir à la voûte des cieux; le foleil couchant, environné de nuages de pourpre, peignoit toute la magnificence de fes rayons dans ce vafte miroir, & fembloit prêt à defcendre dans les eaux qu'il venoit d'embrafer. Mon œil ébloui fe perdoit dans des torrens de feu, & j'étendois les mains comme pour embraffer cette fcene fublime.

Raffemble toute ton attention, mon fils, me dit Azeb d'une voix douce & majeftueufe. Ce que je vais te dire exige toutes les forces de ton entendement. La crainte de t'enfeigner des erreurs & de remplir ton efprit, jeune & flexible, de préjugés dangereux, m'a jufqu'ici

retenu : je ne t'ai point parlé d'objets trop élevés pour la foiblesse de l'enfance ; la raison a éclaté en toi, elle s'est élancée vers la lumiere ; il est tems de t'instruire ; mais ne crois que ce que ton propre cœur t'affirmera ; il est devenu fort & capable d'embrasser la raison : voilà le flambeau qui ne t'égarera point. Mon fils, regarde le soleil : quelle pompe, quelle majesté ! quel bras l'a suspendu à la voûte du firmament ? Qui a créé ses rayons bienfaiteurs qui descendent sur la terre nous éclairer pendant notre entretien ? Réponds-moi, mon fils : qui est l'auteur de ce globe étincelant & superbe ?

Je ne le saurois nommer, répondis-je à mon pere. Je l'ai regardé bien des fois cet astre : il me semble l'ame de la nature ; mais il y a un bras qui le soutient, il y a sûrement quelqu'un derriere lui... Oui, il y a quelqu'un, reprit Azeb, & ta raison dans ce moment doit te dire que cet Être est puissant, intelligent. Un être sans commencement a pu seul créer ce globe qui a commencé un jour à faire le

tour

tour du monde : il a été avant tout ce qui eſt ; & comme tout exiſte par lui, tout eſt dans ſa main ; il a fallu à ce tout une origine, une ſource, une cauſe, & cette cauſe eſt éternelle. Alors il traça un cercle ſur le ſable pour me donner une image de l'éternité ; puis il ajouta : Son intelligence eſt au-deſſus de toutes les intelligences. Conſidere, mon fils, ce vaſte empire des flots, ces montagnes, ces coloſſes de pierre, l'immenſité des cieux ; tout cela pourroit-il être l'ouvrage d'un être borné, d'un homme, par exemple, quelque grand qu'on le ſuppoſe, d'un homme, être toujours fini, atôme perdu dans l'immenſité des choſes ? Non, il a fallu qu'un pouvoir créateur, intelligent, infini, ait fait naître ces merveilles incompréhenſibles qui étonnent nos foibles regards : il a devancé les tems, parce que rien ne pouvoit exiſter qu'en lui & que par lui ; tout vient de lui, tout y rentrera ; c'eſt la ſource des êtres & le maître de toute la nature.

Azèb étendit les bras comme pour me mar-

quer que tout ce que je voyois étoit son domaine. Il est, s'écria-t-il ! adorons-le. Et il se prosterna la tête contre terre, & il m'en fit faire autant. En se relevant il me dit : Tu le connois présentement ; mais cet Être intelligent veut être caché : il ne se manifeste que par ses œuvres, & n'est-ce pas assez ? Un coin du grand rideau est soulevé : mais il ne sera pas éternellement voilé, ce Maître de l'univers ; nous irons à lui ; nous sommes faits pour vivre avec lui ; dès que nous le connoissons, rien de nous ne périra ; l'ayant apperçu, c'est pour être toujours sous ses regards. Alors Azeb me prit dans ses bras & me dit : Nous sommes tous deux dans les siens, & pour n'en jamais sortir : tu l'as connu cet Être invisible, c'est pour ne plus cesser de le connoître ; l'ayant apperçu, tu l'appercevras toujours.

Azeb m'expliqua qu'il y avoit un rapport entre lui & moi, que cette union ne seroit jamais rompue ; & me serrant la main, il s'écrioit : *Jamais, jamais !* tu ne peux échap-

per à lui . . . . *toujours*, *toujours* à lui !

Ces mots avoient pour moi quelque chose tout à la fois de terrible & de consolant. Azeb m'expliqua que la pensée qui étoit en moi ne devoit pas plus finir que celui qui me l'avoit donnée ; que je ne l'aurois pas reçue si j'eusse dû la perdre ; que j'étois désormais immortel. Il fit un petit cercle dans le grand, & me dit : *Te voilà !* Il prit ensuite un fruit & me dit : Mange, il est bon, il vient de celui qui est bon : toujours le grand Être sera bon pour toi, si tu es bon pour autrui.

Il me fit encore regarder le petit cercle, en disant : Nous sommes faits pour l'agrandir. Il traça un cercle plus grand, & il me dit qu'avec le tems nous serions intimement unis au grand cercle, & qu'alors commenceroit notre souverain bonheur.

Azeb me regarda d'un œil plein d'amour & me dit : Il t'aime comme je t'aime, il t'embrassera comme je t'embrasse, si tu es bon. Un soupir de feu s'échappa de sa poitrine embrasée, un rayon céleste parut resplendir

sur son visage ; il pleura sur moi, mais ses larmes étoient douces, & je pleurai avec lui ; sa main élevée vers le firmament me disoit ; *Il le remplit.* Les yeux tournés vers le ciel, nous tombâmes tous deux à genoux ; un seul & même soupir s'éleva de nos cœurs ; nous unîmes le cantique de nos prieres ; telle fut l'offrande pure que nous envoyâmes au Maître de la nature. Notre émotion étoit au comble, & nous tombâmes embrassés l'un & l'autre, comme atterrés sous un poids d'amour & de respect. Un ver rampoit alors, & il me dit : Et nous aussi devant sa grandeur nous sommes des vers qui rampons ; mais malgré notre petitesse & notre misere, *nous irons à lui ; nous irons à lui*, il nous attend ; nous sommes ses créatures ; il nous voit ; adorons sa grandeur, implorons sa bonté. Nous priâmes de nouveau, & nous nous roulâmes dans la poussiere, en lui criant : Tu es grand, tu es fort, tu es majestueux, & nous sommes petits, foibles & misérables ; communique-nous de ta force & de ta grandeur.

Ah ! si du haut de son trône ce grand Dieu a daigné abaisser ses regards sur un pere vertueux & tendre, sur un fils plein de reconnoissance & d'amour, il n'aura pas rejeté nos vœux. Nous ne l'adorions pas dans l'enceinte étroite d'un temple, mais sur la cime élevée d'un mont. Pendant ce tems, le soleil se cacha derriere un nuage immense ; la nature se décolora ; nous vîmes fuir à regret cette magnifique image du Créateur : les objets qui nous environnoient pâlirent ; le brillant coloris de l'univers disparut, & les vifs transports dont notre ame avoit été pénétrée, s'appaiserent & firent place à un calme doux & tranquille.

CHAPITRE XII.

Je laiſſai ſur la montagne le vénérable Azeb dans un accablement de penſées ; & reſpectant ſa profonde méditation, je deſcendis tout ému, pour m'abandonner ſolitairement à mes réflexions ſur cette ſcene auguſte dont j'avois été le témoin.

Les paroles d'Azeb étoient gravées dans mon cœur ; il me ſembloit encore l'entendre annonçant le Dieu de l'univers. Tout avoit pris autour de moi une ame ; tout crioit autour de moi, *il exiſte !* & en même-tems tout me donnoit une preuve invincible de ſa haute ſageſſe. J'avois ſenti l'Auteur de tant d'œuvres admirables ; mais je ne l'avois pas encore reconnu. Je le vis empreint dans le vol de l'oiſeau, dans la cime flottante de l'arbre, & le nom de l'Eternel me parut fait pour être exalté par toute la terre.

La création me ſembla plus brillante : tout

m'intéressoit, jusqu'à l'herbe des campagnes; tout étoit pour moi une représentation visible de la Divinité. Ma raison avoit remonté sans peine à une premiere Cause, éternelle, infinie. Dès qu'elle éclaira mon entendement, je fus facilement & parfaitement convaincu de cette grande vérité : elle me parut évidente & nécessaire. J'apperçus de même le rapport sensible des êtres créés; toutes les créatures correspondoient entr'elles sous la main du Dieu unique : la nature étoit vivante sous l'œil d'un Dieu vivant; j'étois moi-même une portion animée d'un souffle divin, enveloppée dans une masse terrestre, & je disois dans ma pensée : Tu ne périras point; tu vivras toujours avec l'unité sublime, avec l'harmonie éternelle : je me sentois alors plus de force & d'activité. La nature développoit à mes yeux sa grace & sa majesté : je vis que, dans ses ouvrages, les uns étoient mâles, les autres délicats; & chaque jour ajoutoit à l'idée que j'avois de la grande Intelligence, parce que toute chose me l'annonçoit, & que cette

étude rempliſſoit mon ame d'une joie délicieuſe. La création étoit la ſplendeur réfléchie de la Majeſté ſuprême; & convaincu que je ſerois toujours le compagnon de l'Eternel, je ſentois un noble orgueil qui me donnoit un profond contentement.

Ce fut moi qui annonçai à Zaka un Dieu créateur. Je lui donnai l'idée d'un Être dont la main alluma le ſoleil & imprima en même tems à un ver de terre & à moi la faculté de ſe mouvoir: je lui appris que la perfection de Dieu étoit dans ſon unité, & que ſes qualités infinies n'appartenoient néceſſairement qu'à lui. Je voulus que mon amante eût ma religion : elle adopta ſans peine un Dieu qui étoit le mien; elle raiſonnoit peu, mais elle ſentoit vivement. Pouvoit-elle ne pas chérir avec tendreſſe ce Dieu qui avoit créé le plaiſir & réuni nos cœurs ?

Une plaine agréable, une colline verte, voilà le temple où nous l'adorions. Nos vœux étoient ſimples & ſouvent formés par un ſoupir; mais ce ſoupir du cœur étoit ſincere :

les tendres embraſſemens de Zaka invitoient mon ame à célébrer de nouveau le Maître bienfaiſant de l'univers : la lune voyoit notre hommage, & le ſoleil levant nous trouvoit à genoux. Azeb avoit marqué cette heure ſolemnelle pour le moment de la priere.

O jours fortunés ! je ne ſéparois Dieu de Zaka que par le ſentiment d'un reſpect muet & profond ; & quand la terre étoit en fleurs, qu'un beau jour avoit prêté à la verdure une couleur plus vive, Azeb nous prenant par la main, diſoit avec recueillement : *Du haut des cieux Dieu nous ſourit.*



fis des reproches. Alors elle pleura abondamment ; & un soir que j'étois couché près d'elle, elle porta ma main sur son flanc, & me dit d'écouter. Je sentis un point saillant : aussi-tôt je pâlis, & je lui dis : O ma chere Zaka ! je vois ce que tu as ; tu as avalé un lézard. Il y a quatre mois que, dormant sous un palmier, j'en pris un qui m'étoit déjà entré dans la bouche. Je ne sais, dit-elle, je n'ai point avalé de lézard ; mais je sens là comme s'il y en avoit un : c'est lui qui me rend triste & inquiete. Oui, repris-je, que veux-tu que ce soit ? J'ai toujours détesté ces lézards. A quoi sont-ils bons ? Alors, me levant, je me mis à tuer tous les lézards que je rencontrois : chose que je n'avois pas encore faite.

A table, un lézard familier étant venu, je le tuai en présence d'Azeb, qui me regarda d'un oeil févere, car il ne m'avoit jamais vu faire pareille action, & je lui dis : *c'est que Zaka a avalé un lézard qui remue dans son ventre, & que je veux les exterminer tous.* Azeb regarda Zaka & se tut.

Rien n'égaloit mon chagrin de voir Zaka souffrir ; & comme je m'imaginois qu'un lézard en étoit la cause, je m'échappai jusqu'à dire une fois devant Azeb : Pourquoi y a-t-il des lézards dans le monde ? La grande Intelligence auroit bien dû ne les pas créer. Azeb me répondit : Tais-toi, petite intelligence, vermisseau de terre ; tu le sauras un jour, quand tu en seras digne, car aujourd'hui tu es un insensé. Il me dit ces mots d'un ton si grave qu'il m'en imposa ; il m'auroit fallu une raison plus exercée pour comprendre que le mal physique entroit dans le plan de la création, & que l'Auteur de toutes choses, par des ressorts inconnus à notre ignorance, faisoit tout servir à l'accomplissement de ses décrets & de notre bonheur.

Le ventre de Zaka grossissoit, & je me confirmois dans l'idée qu'un lézard occasionnoit sa maladie, la rendoit triste & pesante, & que ce lézard vivoit dans ses entrailles à ses dépens. Cela me mit dans une telle fureur que je ne pouvois entendre prononcer le

nom d'un lézard sans une colere interne. Or, le prétendu lézard la tourmentoit étrangement. Azeb gardoit toujours un profond silence.

Je rêvois au moyen de détruire la race des lézards, lorsqu'au bout de quelques mois je trouvai Zaka que je venois de quitter, au bord d'une fontaine, évanouie & presque baignée dans son sang. En m'approchant pour la secourir j'apperçus une petite créature que je pris & qui me causa la plus violente surprise. Son regard sembloit me dire : *Je suis à toi.* Je réfléchis un instant pour savoir si elle étoit tombée du ciel ou si elle étoit sortie du sein de la terre, & je vis clairement que cette créature ne pouvoit appartenir qu'à Zaka. Alors je la baisai, je la tenois entre mes bras, & mon cœur tressailloit d'alégresse. En levant les yeux, je vis de loin Azeb; & l'appellant de toute ma force, je lui présentai cet enfant, en m'écriant avec transport: *Nous sommes quatre !* Hélas ! j'oubliois le bon Caboul, non par insensibilité, mais parce

qu'il n'entroit point dans la ſphere de mes tendres affections.

Oui, nous ſommes quatre, reprit Azeb qui accourut avec la ſollicitude paternelle peinte ſur le viſage; & prenant l'enfant de mes mains, il s'approcha de Zaka, lui donna les ſoins qui lui étoient néceſſaires, la lava dans la fontaine, tandis que, dans un ſilence ſtupide, je le regardois ſans ſavoir quel étoit ſon deſſein.

J'étois partagé entre la joie & l'étonnement; je m'emparai de la petite créature, & je crus reconnoître les traits de Zaka viſiblement empreints ſur ſon viſage. Je la baiſai, & mon cœur connut des mouvemens encore plus doux que ceux de l'amour. Enfin je ſentis que j'aimois un autre être autant que Zaka, & je m'écriai : Elle eſt à moi, je ne m'en ſépare plus. Ses cris remuerent mon ame, & dans ce moment je crus qu'elle avoit toujours été avec moi, parce que je me diſois que je ne pouvois plus l'abandonner. En effet, mon cœur ſe fondoit auprès d'elle, &

CHAPITRE XIV.

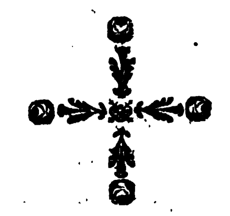
Vous m'avez vu heureux jusqu'ici, cher chevalier ; mon sort va changer. Que n'ai-je toujours vécu dans ce désert, inconnu au reste des hommes ! L'amitié seule peut m'engager à continuer ; ma douleur renaît au seul nom de Zaka, & son souvenir renouvelle des larmes dont la source ne peut tarir.

Je ne disconviens pas des avantages que j'ai retirés de mon infortune ; mais qu'ils m'ont coûté cher ! J'ai été plus éclairé ; mais j'ai perdu le bonheur. La lueur qui me guidoit étoit foible ; mais les sciences orgueilleuses ne m'en ont guere plus appris. Tous les progrès de la civilisation ne m'ont apporté quelques jouissances de plus que pour me donner des idées contentieuses & pénibles. J'ai souvent regretté mon désert ; quelqu'un dira que je ne regrette que mon jeune âge. Mais pourquoi ma mémoire me fait-elle vivre

inceſſamment dans ce ſéjour où ma vie étoit ſimple & laborieuſe, & où les moindres commodités des arts m'étoient étrangeres? J'ai connu les plaiſirs des villes, & ils n'ont fait qu'effleurer mon ame; toutes les recherches de la gourmandiſe n'ont jamais apporté à mon palais la ſaveur d'une racine arrachée de la main de Zaka & que nous partagions enſemble.

Et toi, malheureuſe amante! dirai-je, malheureuſe ſœur! toi qui fis le tourment de ma vie après en avoir été le charme; ſi la tyrannie, ſi la ſuperſtition, les chagrins n'ont point abrégé tes jours; ſi tu donnes une larme à ma mémoire; ſi tu te rappelles les deſtins de nos premiers ans, la paix & la volupté qui rempliſſoient nos cœurs... Que dis-je! oublions nous, chere Zaka; nous nous ſommes trouvés criminels ſans le ſavoir; nous avons offenſé des loix que nous ne connoiſſions pas; nous n'avions pas prévu que la ſociété rejeteroit des liens qui n'avoient éveillé en nous aucun remords. Jamais l'idée de crime

ne s'étoit offerte à notre imagination : nous nous aimions sous le regard du ciel ; nous étions chastes aux yeux de la nature entiere. Ah ! quel cœur désormais osera s'assurer d'être innocent ou coupable ?



CHAPITRE XV.

Le plaisir d'observer la nature, nous attiroit souvent vers la belle plaine, ou plutôt nous aimions à revoir ces mêmes lieux où, pour la premiere fois, nous avions connu le bonheur. Ma fille, presque toujours dans les bras de Zaka, étoit devenue notre compagne inséparable. Les moindres progrès qu'elle faisoit en déployant ses facultés naissantes, nous transportoient d'une joie folle; nous lui parlions comme si elle avoit pu nous répondre, & le sourire de sa bouche enfantine étoit d'une éloquence dont rien n'approchoit.

J'avoue que, sans négliger Azeb, je l'écoutois moins: j'interrompois quelquefois la conversation la plus sérieuse, pour voler au berceau de ma fille, dès que j'entendois un de ses cris. J'avoue que j'aimois plus ma fille que je n'aimois mon pere. N'est-ce pas ainsi que l'a voulu la nature? Elle a placé la ten-

dresse la plus vive dans le cœur des parens, comme le soutien de la race humaine ; elle n'a point enflammé le cœur des enfans d'un pareil amour, peut-être parce que les parens peuvent se passer de la tendresse de leurs enfans, & que les enfans ne peuvent se passer de la tendresse de leur pere. Azeb lui-même se levoit vingt fois pour surveiller ma fille ; & quand nous l'emportions dans nos promenades lointaines, il paroissoit chagrin ou jaloux. Caboul, dont le caractere étoit froid & tranquille, avoit pris une si forte affection pour cette enfant, qu'elle ne quittoit les bras de sa mere que pour passer dans les siens, & chacun lui murmuroit à l'oreille son langage particulier.

Nous avions découvert, pour aller à la belle-plaine, un sentier moins pénible, & nos pas mille fois imprimés l'avoient rendu commode. Sans la crainte d'Azeb, qui ne pouvoit oublier les cruautés des Espagnols, nous eussions abandonné le creux de nos rochers pour ces plaines agréables. Il nous

permettoit. seulement de nous y promener, sachant que les Espagnols s'étoient éloignés.

Un jour que nous avions hasardé une promenade plus longue & que nous marchions sur la côte d'un rocher, nous entendîmes les cris d'un homme qui imploroit du secours. A cette voix lamentable, nous nous regardâmes avec étonnement : la crainte & la pitié combattirent dans nos cœurs. Fuirions-nous ? volerions-nous au secours de la voix souffrante ? Les cris continuoient ; Zaka s'écria la premiere, & l'œil déjà humide : Ah ! courons, cher Zidzem. N'entends-tu pas qu'il souffre ? Elle prit sa fille, fardeau toujours léger entre ses bras, & nous courûmes vers les rochers d'où partoient les cris douloureux : nous cherchâmes de tous côtés, & nous apperçûmes un homme qui étoit tombé dans une profondeur entre des roches escarpées, & qui faisoit de vains efforts pour remonter. Je m'avançai sur le bord, & roulant quelques pas, je lui tendis la main. Zaka me dirigeoit de la voix ; elle fit plus, elle s'posa

son enfant, & se laissant glisser, parvint jusqu'à l'endroit où l'homme rampoit sur les mains, blessé & sanglant.

Il fallut toute notre adresse & tout notre courage pour le tirer de cette situation pénible. Je faillis à perdre la vie en sauvant la sienne; mais lui-même hésitoit à nous donner la main, nous regardant sans doute comme des ennemis qui venoient pour lui ôter la vie. Il étoit habillé, & nous étions nus.

Nous lui fîmes mille signes d'amitié & de compassion pour dissiper son effroi, & sans doute il lut sans peine sur notre visage toute la sensibilité de notre ame. A son habillement, nous conjecturâmes que c'étoit un de ces Espagnols qu'Azeb nous avoit peints tant de fois avec les couleurs les plus défavorables; mais la pitié, plus forte que la réflexion, ne nous permit pas d'examiner si nous devions suspendre notre assistance.

Nous le tirâmes de ce précipice, & à peine fut-il parvenu au sommet, qu'il occupa notre

attentive curiofité. Zaka oublia un inftant de reprendre fa fille, & ne pouvoit raffafier fa vue de ce nouvel objet : elle examina dans le plus grand détail fa figure, la forme de fes habillemens ; elle n'en pouvoit croire fes yeux, & malgré cela elle étoit encore plus adroite que moi à laver, à panfer les plaies, à ménager la douleur de ce malheureux étranger.

Il y eut combat entre nous pour celui qui iroit chercher Azeb & Caboul ; car l'étranger étoit bleffé au pied, & pour marcher il avoit befoin de deux points d'appui.

Zaka, qui ne s'étoit jamais montrée rebelle à aucun de mes defirs, vouloit que ce fût moi qui allaffe chercher Azeb & Caboul. Il me fallut employer le ton de la priere, & puis de l'autorité, pour qu'elle fe déterminât à m'obéir. J'apperçus de la contrainte dans fon obéiffance, & ce ne fut que long-tems après que cette remarque paffagere redevint vivante dans ma mémoire.

*

CHAPITRE XVI.

PENDANT son absence j'essayai quelques mots espagnols que mon pere m'avoit appris. Je voulois le rassurer, & lui dire qu'il n'avoit rien à craindre de nous. Il étoit tout tremblant, malgré notre zele & nos soins. Je compris par ses réponses & ses gestes qu'il venoit d'échapper à l'esclavage tyrannique des Espagnols.

Zaka revint en peu de tems, hors d'haleine, accompagnée d'Azeb & de Caboul. Elle avoit hâté leurs pas avec la plus vive chaleur. Nous transportâmes l'étranger dans notre demeure avec beaucoup de peine. Azeb connoissoit les herbes salutaires, propres à le guérir, & dont la nature avoit gratifié notre désert. Il les appliqua sur les plaies de l'infortuné; il l'assura que dans peu il seroit guéri.

Comme Azeb entendoit parfaitement l'es-

pagnol, l'étranger lui apprit en cette langue qu'il étoit Anglois; qu'il avoit été fait prisonnier par les Espagnols, & réduit par eux au plus affreux esclavage. Enseveli vivant dans les gouffres de la terre pour fournir de l'or à ses insatiables tyrans, las de leur joug & de leurs outrages, il s'étoit échappé, aimant mieux trouver la mort dans les déserts que de l'attendre parmi ces barbares. En gravissant le long des précipices, son pied mal assuré l'avoit fait rouler; & sans un quartier de rocher, auquel il s'étoit retenu, il périssoit. Il étoit si foible qu'il ne pouvoit nous exprimer sa reconnoissance qu'en nous serrant les mains. Zaka étoit attendrie de sa douleur, & moi j'étois tout ému de ce qu'il exaltoit si fort un service que je n'avois regardé que comme un devoir. Je rougissois des louanges qu'il donnoit à notre humanité.

Quelques jours après qu'il eut repris ses forces, il nous fit le tableau des cruautés que les Espagnols exerçoient contre les malheureux destinés à creuser la terre pour en tirer

ce métal si funeste au monde. Il le fit avec des traits si animés, que nous fondîmes tous en larmes. Sont-ce des hommes, m'écriai-je, qui traitent ainsi des hommes ! La nature a-t-elle caché dans leur cœur la rage des bêtes féroces ! Combien ne sommes-nous pas heureux d'être séparés de pareils barbares !

Zaka toute tremblante, pressant ma fille dans ses bras, se refugioit dans mon sein. O Zidzem ! disoit-elle, sommes-nous loin de ces monstres ? Je ne veux plus que tu mettes le pied hors de cette enceinte : ils t'enleveroient pour être leur esclave. Choisis plutôt la mort. Oui, Zidzem, tue-moi de ta main avant que.... Elle retomboit dans mes bras foible & décolorée.

Le plaisir d'être échappé à leurs mains féroces se déployoit tout entier sur le front de l'étranger ; & ce plaisir si vif, qu'il ne nous déroboit pas, fut la plus douce récompense de notre pitié. Par la joie que j'éprouvois intérieurement, je sentis que j'avois fait une action agréable à Dieu ; je me reconnus bon,

ce qui me fit un souverain plaisir. Je pleurois, non sans volupté, car j'étois attendri sur le sort de cet Anglois, & j'éprouvai que l'on ne secourt point son semblable sans en être récompensé dans la partie la plus intime de notre être.

Je conçus bientôt une vive inclination pour cet Anglois. Il étoit d'une figure agréable, & un peu plus âgé que moi. Je souhaitai qu'il n'eût aucun des vices communs aux Espagnols. Combien je me promis d'agrémens dans sa société! Le croiriez-vous, cher chevalier? j'avois soupiré plus d'une fois après un ami, c'est-à-dire, après un jeune homme de mon âge & de mon caractere, avec lequel je pusse converser familiérement & sans gêne. J'avois un besoin de découvrir à quelqu'un toutes mes pensées secretes, & de lui faire part sans réserve de ma joie, de mes chagrins, de toutes ces petites choses si intéressantes à dire quand c'est la confiance qui les reçoit.

Le cœur de l'homme goûte une sorte de

volupté lorsqu'il lui est permis de s'épancher librement : c'est un doux besoin, & ce besoin je l'ai assez vivement ressenti. J'aimois assurément Zaka autant qu'on peut aimer, & cependant il me restoit auprès d'elle des momens qui n'étoient pas remplis ; ma raison cherchoit un être qui pût éclairer la mienne ; il me manquoit le plaisir de la familiarité. L'amour est un feu actif : il épuise l'ame, & c'est après ses jouissances qu'il est doux de se reposer dans le calme paisible de l'amitié. Après avoir senti vivement, on aime, je crois, à raisonner ses sensations, à se rendre compte de ce qu'on a éprouvé, à interroger autrui, à lui communiquer le récit de sa propre félicité. Je cherchois cet ami. Azeb, par son âge & le respect que je lui portois, ne pouvoit être ni mon égal ni mon confident : je sentois que ce que j'avois à dire ne pouvoit pas être déposé dans le sein d'un vieillard. Caboul, quoique doué d'un cœur excellent, n'avoit pas un esprit assez ouvert pour pouvoir m'intéresser pleinement. D'ail-

leurs, il me paroiſſoit abſolument impaſſible.

Ce charme mutuel de l'amitié, ſi long-tems deſiré, je me le promis avec cet Anglois. Tout ce qu'il me diſoit me le rendoit cher : il m'inſtruiſoit, il m'éclairoit; j'avois ſoif de ſa converſation; il devint mon ami, mon ami inſéparable. J'épanchois dans ſon cœur tout ce qui étoit dans le mien. Je lui fis part de mes plaiſirs, de mes peines; je n'avois rien de caché pour lui : je lui parlois de Zaka, & c'étoit pour moi un contentement profond d'embraſſer mon amante & d'en parler à mon ami.

Ainſi je n'avois pas encore connu le nom de l'amitié, que j'avois ſenti cette noble paſſion. Je m'y livrai avec un penchant qui n'admettoit aucune réſerve, & je me félicitois du plaiſir nouveau qui alloit embellir notre ſéjour. Pour le coup, je ſentis qu'il ne me manquoit plus rien : j'avois ſu placer toutes les affections de mon ame, & je puis proteſter que ce que l'on appelle ambition, gloire, deſir de la renommée, deſir du pou-

voir, je puis attester, dis-je, que ces passions m'étoient parfaitement inconnues. J'étois heureux par l'amour, l'amitié, la confiance, la douce égalité ; & mes desirs ne s'égarerent pas au-delà.

Zaka sentoit encore mieux que moi le mérite de l'étranger : elle l'écoutoit avec intérêt ; elle m'exaltoit souvent le bonheur que nous avions de le posséder. Avide de recueillir toutes ses paroles, elle l'interrogeoit sans cesse ; & infatigable dans sa curiosité, elle sembloit craindre de le fatiguer de ses questions répétées, autant qu'elle lui savoit gré de sa complaisance à y répondre.

Je marque ici l'origine & les progrès du zele qu'elle conçut pour l'étranger, afin que l'on puisse mieux juger de son ame. Déjà familiere avec lui, elle l'appelle à ses côtés, lui commande, & demeure muette lorsqu'il parle. Elle vante son éloquence, & me fait taire lorsque je veux l'interrompre par une question subite. Il lui seroit inutile de déguiser le feu qu'elle met dans ses discours & ses

actions,

actions, & elle ne songe pas à le dissimuler. Elle ne cherche peut-être pas encore à lui plaire; mais ses regards disent assez que l'étranger lui plaît. Elle me tire quelquefois à part, & me dit en secret: Zidzem, regarde comme il est beau; regarde ses longs cheveux blonds & flottans, & ces yeux bleus si vifs: tous les Européens sont-ils aussi beaux que lui? Quel dommage qu'ils soient si barbares! Comment se peut-il que des hommes d'une si belle physionomie tuent, égorgent, brûlent? Que j'aimerois à demeurer au milieu d'eux, s'ils n'étoient pas aussi méchans! Le pauvre Lodevet [c'étoit le nom de l'Anglois] ne ressemble sûrement pas à ceux dont il nous parle; il a souffert par eux, il les déteste; il vivra toujours avec nous. Ah! Zidzem, dis-moi, si dans son pays il a laissé une amante, qu'elle doit être malheureuse! Qu'en dis-tu, cher Zidzem? Songes-tu combien mon cœur auroit à souffrir, s'il falloit que je vécusse séparée de toi?

CHAPITRE XVII.

J'ÉCOUTOIS les diſcours de Zaka ſans éprouver aucun ſentiment jaloux. Au commencement, ils ne me paroiſſoient exprimer que la pitié d'un cœur naïf & compatiſſant: mais elle les répéta ſi fréquemment & avec tant de chaleur, qu'ils me déplûrent autant qu'ils m'avoient charmé.

Je ne ſais quelle lueur paſſa dans mon eſprit : je devins inquiet & taciturne, ſans avoir un juſte ſujet de plaintes. Je parus froid lorſque Zaka parloit de l'étranger : je ne lui répondis plus; elle en murmura, & alla juſqu'à me reprocher mon indifférence pour un auſſi beau jeune homme, qui nous donnoit toutes ſortes d'inſtructions. En effet, il avoit embelli nos petites plantations, & nous avoit donné des conſeils ſalutaires ſur la culture de notre jardin.

Malgré l'attachement que j'avois pour Lo-

dever, il me fut impossible de domter une certaine aversion; & comme je le voyois rechercher Zaka, & que celle-ci paroissoit contente de le voir, je voulus toujours être présent à leurs entretiens. J'observois leurs moindres mouvemens, & sur-tout je ne quittois plus Zaka.

Déjà les regards que je jetois sur elle portoient l'empreinte du chagrin qui me dévoroit. O tourment! jamais mon cœur n'avoit rien souffert de si cruel. Lorsque je voulois l'accabler de reproches, je pâlissois de honte comme si j'allois commettre une injustice & m'avilir moi-même. Que cette Zaka si tendre étoit devenue funeste à mon repos! Je la haïssois, je pense, en l'adorant toujours. Je versois des pleurs dans l'ombre, & je n'osois manifester une fureur sombre qui m'empêchoit de jouir de ses caresses.

Je n'osois parler, & j'étois toujours sur le point de délier ma langue & de me livrer à un sentiment furieux. Quel état horrible! Zaka lut sans peine dans mon ame déchirée;

elle me demanda avec effroi la cause de ma douleur. Tu la demandes, lui dis-je en pâlissant & dans un trouble inexprimable, tu la demandes la cause de ma douleur, & c'est toi-même qui l'es. Pourquoi ne m'aimes-tu plus? Pourquoi souries-tu à un autre qu'à moi? Tous tes regards m'appartiennent; je ne veux point que tu regardes l'étranger comme tu le fais. Mérite-t-il mieux que moi ton amour? Puis, ne suis-je pas le premier que tu as aimé? Ah! si ma fille savoit parler, elle te reprocheroit ton injustice; elle te diroit qu'elle est venue au milieu de nous deux, & qu'il n'est plus permis à l'un & à l'autre d'aller d'un autre côté. Comment veux-tu que ma fille m'aime un jour, si tu cesses de m'aimer? . . . .

A ces reproches, Zaka qui n'avoit point appris à feindre, baissa les yeux comme une coupable, & les relevant tout-à-coup pleins de honte & de larmes, elle se jeta dans mes bras. Injuste Zidzem, dit-elle en soupirant, est-ce un crime que d'avoir un cœur tendre

& compatiſſant ? Depuis quand blâmes-tu dans moi ces ſentimens d'amour ? Je ne t'en ai jamais fait un ſecret. Je t'avouerai encore plus : Lodever eſt devenu, après toi & ma fille, celui pour qui je reſſens une inclination plus vive ; il m'eſt plus cher qu'Azeb & Caboul. Je m'en veux à moi-même de te ravir quelque choſe d'une tendreſſe que je te dois toute entiere, & cependant je ne puis être tout-à-fait maîtreſſe de mon cœur. Non, je ne puis m'empêcher d'aimer cet étranger ; mais je ne l'aime pas encore comme toi : je crains qu'il ne ſoit venu pour troubler notre félicité. Je ne crois pas cependant qu'il puiſſe nous déſunir. Non, cela n'eſt pas poſſible : mais ſi ſa vue te fait de la peine, ſi tu ne veux pas que je le regarde, fuyons-le, cher Zidzem, allons planter une cabane plus loin ; & quand je ne le verrai plus, je ne le regarderai plus. Je ſens que mon cœur m'emporte malgré moi. Eh bien, en vivant enſemble avec notre fille, je n'aurai plus aucune occaſion de l'entendre & de le regarder ; car je

ne veux aimer que toi, & je gronde mon cœur quand il veut me dire autrement.

Cet aveu naïf me raſſura : je fus joyeux de me retrouver ſeul poſſeſſeur du cœur de Zaka ; mais cette joie ne me rendit pas toute ma tranquillité : je vis Zaka ſe contraindre, éviter les occaſions de ſe trouver avec Lodever, & redoubler envers moi de careſſes : mais tous ſes mouvemens étoient gênés ; ſon front portoit une certaine mélancolie que je n'avois pas remarquée auparavant. Au milieu de nos tendres embraſſemens, nous ſoupirions ſouvent enſemble ; & ſans ſavoir pourquoi, ſon nom revenoit parmi nos entretiens. Comme je ſouffrois moi-même de la peine de Zaka, & que ſa ſituation avoit répandu quelque choſe de pénible dans notre façon de vivre, je fus le premier à vouloir rétablir la familiarité qui régnoit. Je le dis à Zaka, je la rendis maîtreſſe de ſes mouvemens ; je voulus que Lodever vécût avec elle comme par le paſſé ; car je n'avois plus de joie depuis le moment fatal où je lui avois fait des re-

proches; il n'y avoit plus de concorde ni d'agrément dans notre ſociété. Zaka ne rioit plus avec la même aſſurance; ſon badinage étoit moins naturel avec moi. Lodever, de ſon côté, n'avoit plus le même empreſſement. Je me dis à moi-même que, puiſque Zaka m'aimoit, je devois être ſûr qu'il n'obtiendroit rien de ce qui m'étoit réſervé. D'après ce plan, je pris Lodever & Zaka par la main, je les réconciliai; je les priai de vivre en toute liberté, comme ils avoient fait ci-devant, & de me regarder d'un bon œil dans tous les inſtans.

La familiarité revint, Zaka reprit ſon ton folâtre: elle rioit, badinoit avec Lodever & j'étois ſatisfait de la voir ſi joyeuſe.



tions, & chaque réponse m'émerveilloit. J'avois peine à concevoir comment cette fourmilliere d'individus, vivoit sur le même point; & tandis que Lodever m'expliquoit ces choses incroyables, mon esprit s'élançoit vers ces cités populeuses, où à chaque pas se présentoit quelqu'objet intéressant. Quand il me parloit de la hauteur des édifices, & de ceux qui flottoient sur les eaux, j'étois tenté de croire qu'il se jouoit de ma crédulité; mais l'explication étoit si bien détaillée, que je ne pouvois refuser d'ajouter foi à ses discours.

Par degrés je devins curieux de voir par moi-même tant de choses merveilleuses; & rêvant incessament à ces villes magnifiques, mon désert perdit de ses attraits. Transporté chaque jour en imagination chez des peuples puissans, industrieux, polis, je me considérai comme perdu dans une immense solitude, éloigné des plaisirs & des agrémens de la vie, ignorant, foible, pauvre. Enfin j'eus de moi-même l'idée qu'un Européen a d'un sauvage.

Lodever m'insinua le dessein de voyager : il avoit de même préparé l'esprit de Zaka. Je lui en fis part ; & transportée de joie, elle applaudit à mon projet. Sa curiosité n'étoit pas moins vive que la mienne, & la nuit elle rêvoit de ce qu'elle avoit entendu pendant le jour. Lodever disposoit à notre insu, de notre ame ; il la manioit à son gré, maître d'y verser les idées qu'il vouloit y faire naître. Nous estimions les Européens heureux, parce qu'ils possédoient mille superfluités dont l'image nous séduisoit, & c'étoit à vivre parmi eux que nous placions toute notre félicité.

Azeb avoit caché ses trésors dans un endroit particulier, & j'en ignorois moi-même la valeur. Sur quelques réponses ingénues, l'artificieux Lodever fit tant par ses interrogations captieuses, qu'il m'engagea à les lui montrer à l'insu de mon pere. Je ne pus m'en défendre, malgré une répugnance secrete ; mais je n'attachois pas un grand prix à des ustensiles lourds, d'une couleur jaune, & qui ne nous servoient à rien.

Lodever vit nos trésors, & il demeura muet d'étonnement & comme ravi en extase de ce qu'il voyoit. Je me souviens que son visage devint rouge & enflammé, & que, dans un transport qu'il ne put dissimuler, il nous embrassa avec une espece de fureur, en nous disant : Oh, que vous seriez heureux & respectés, si vous possédiez dans mon pays ce qui vous est inutile ici ! Que de jouissances ! que de plaisirs ! Alors, d'un ton animé, il nous fit la description des palais que nous habiterions, de la foule d'esclaves empressés, obéissans au moindre signe ; de certains animaux qui nous transporteroient en un clin-d'œil par-tout où nous voudrions aller. Il nous parla des voluptés variées & renaissantes qui nous rappelleroient chaque jour les délices de la vie. Il nous donna une idée de toutes ces jouissances ; & quoique ces idées fussent confuses, elles nous plûrent néanmoins, soit qu'il les peignît habilement, soit plutôt parce que nous en portions le germe dans nos cœurs.

Le tableau de ces félicités que nous pouvions toucher & ſentir, maîtriſa puiſſamment notre ame. Imprudens ! las de notre repos, dupes de notre imagination qui, pour notre infortune, étoit neuve & vive, nous crûmes que le pays du bonheur étoit l'Europe, & dans notre erreur profonde, nous répétions enſemble, Zaka & moi : Oh, quand ſerons-nous en Europe, pour y voir enſemble toutes ces merveilles !

Lodever nous perſuada que les Européens n'étoient méchans & barbares qu'au ſein de l'Amérique, ſur laquelle ils avoient un droit de conquête, poſſeſſion qui leur avoit été confirmée par un pape, maître de tous les empires en qualité de *vicaire de Dieu*; mais que dans leurs foyers ces mêmes Européens étoient doux, humains, généreux, bienfaiſans.

La plaine que nous avions tant admirée devint triſte à nos yeux; car nos ſonges nous portoient toutes les nuits dans ces pays fortunés qu'embelliſſoit notre deſir curieux. Nous éprouvâmes tout l'ennui qu'apporte

une vie uniforme, lorsque notre pensée s'égare dans des visions. Je respectai ce métal jaune & ces pierres bigarrées qui jusqu'alors ne m'avoient réjoui que par leur éclat, dès que Lodever m'eut appris & leur usage & leur suprême utilité.

Autrefois je m'exerçois à friser la surface des eaux avec ces pierres brillantes; mais dès lors, détestant mon ignorance précédente, & frappé de repentir, je conservai les plus petites avec le plus grand soin, comme le gage de mille plaisirs futurs. Lodever en prenoit quelquefois une, & disoit : Voilà de quoi nourrir vingt personnes pendant six mois sans cultiver la terre; voilà de quoi faire trotter ces chevaux qui vous transportent avec tant de rapidité; voilà de quoi assujettir ces hommes qui se tiennent debout devant vous tandis que vous mangez tout à votre aise.

Nous avions peine à concevoir que cela pût exister; mais Lodever nous le disoit d'un ton si persuasif, si ressemblant à la vérité, que je voyois tout ce qu'il peignoit, & que

je jouiſſois, pour ainſi dire, des voluptés qu'il m'annonçoit. Ce qui me charmoit encore, étoit de faire partager à Zaka toutes ces jouiſſances : elle, de ſon côté, ſongeoit que tout le monde ſeroit empreſſé à me ſervir & à me plaire. Alors elle ſe montroit encore plus ardente que moi à ſerrer ces petits cailloux brillans. Elle les cacha, elle les enterra, Lodever lui ayant inſpiré l'idée qu'un inconnu pourroit les voir par haſard & les emporter. Il attachoit un prix infini à ces pierres brillantes ; il les touchoit avec reſpect ; il ſembloit les adorer : il nous apprit à en faire autant. Bientôt nous eûmes un vice de plus, l'avarice, paſſion triſte, qui rétrécit l'eſprit, le rend inquiet, le livre à des fantômes. Déjà nous avions la crainte de perdre ces tréſors que nous regardions à peine quelques jours auparavant.

CHAPITRE XIX.

Je ne m'étois jamais avisé de dire à Zaka qu'elle étoit belle. Lodever le lui dit pour la premiere fois, en comparant son teint au coloris des fleurs, & ses yeux au brillant des étoiles. Zaka reçut cette louange avec un tel plaisir, que je regrettai fort de n'avoir pas trouvé cet ingénieux compliment. Je vis que Lodever avoit beaucoup plus d'esprit que moi, & j'avoue que cela me fit naître dans l'ame un certain déplaisir. Je voulus faire aussi des comparaisons sur la beauté de Zaka : mais celles de Lodever eurent le prix ; & quand je voulois jouter avec lui, il en inventoit dix pour une. Zaka se mit même à rire de quelques-unes de ma composition : ce qui approchoit un peu de la moquerie.

Je me rappelle que la maniere dont elle reçut mes madrigaux me fit de la peine. J'aurois voulu avoir mieux dit pour elle que Lodever

dever : il triomphoit de moi avec un calme qui me donna des mouvemens d'impatience. Rivaux en poésie sauvage, je souffris d'être vaincu.

Il lui enseigna aussi à placer dans ses cheveux noirs de ces petites pierres étincelantes qu'il nommoit *diamans*, à en orner ses bras, ses jambes & son sein, afin de plaire davantage. Réellement, elle me parut plus charmante sous cet éclat brillant. Il y entre-mêloit des fleurs, ce qui formoit une espece de diadême sur sa tête ; & quand tout cela étoit arrangé, je me trouvois bien sot de ne l'avoir pas imaginé le premier. Le génie de Lodever m'imprimoit une sorte de respect, & je me sentis borné & pauvre en ressources à côté de ses inventions journalieres.

Il loua mon adresse à la chasse, je lui en sus bon gré : je devins tout glorieux de cet éloge. Je le lui faisois répéter ; il le répétoit, & je l'en aimois davantage. Je connus l'orgueil d'être loué par un homme que j'admirois, & je me fatiguois toute la journée d'une

maniere incroyable pour mériter ſes louanges qui chatouilloient ſinguliérement mon oreille.

Je voulois faire tout ce qu'il faiſoit ; il m'apprit à jouer au palet, & je paſſois des heures entieres à cette futile occupation. Il avoit deux dés qu'il me faiſoit rouler, m'ayant appris à lire les points de cette figure cubique. Il me faiſoit jouer quelques-unes de mes pierres, & il gagnoit ordinairement ; il gagna tant que je ne voulus plus jouer avec lui, & Zaka fut la premiere à m'en détourner, craignant qu'il ne les gagnât toutes. J'eus du chagrin d'avoir perdu une portion de mes pierres brillantes.

Chaque jour il m'enſeignoit un jeu nouveau que j'embraſſois avec paſſion, & la culture du jardin ſe ſentoit de notre oiſiveté. Ainſi, graces à Lodever, nous marchions de folies en folies. Elles ſe tiennent par la main ; une ſeule ſuffit pour amener toutes les autres. D'où nous venoit ce tiſſu d'extravagances ? Etoit-ce de la bonne & ſimple nature, ou des conſeils de notre aimable corrupteur ?

❋

CHAPITRE XX.

Cependant le refpectable Azeb voyoit dans l'amertume de fon cœur le dégoût que nous infpiroit notre heureux défert, ainfi que toutes les folies que nous adoptions de la bouche de l'étranger. Ses larmes couloient en filence ; mais toujours fidele à fon premier plan de ne louer ni blâmer aucune de nos actions, il fe contentoit de nous dire que le bonheur n'étoit pas plus en Europe que dans le lieu que nous habitions. Il n'ofoit contredire ouvertement nos idées, convaincu que l'oppofition réelle aux volontés de l'homme enflamme fon indépendance naturelle & le rend faux, rufé, artificieux. Dans une circonftance auffi cruelle il fe conduifit de même : il attendit que la raifon nous éclairât fur un projet infenfé ; mais la raifon l'a-t-elle jamais emporté fur le goût vif du fentiment foutenu des preftiges de l'imagination ?

Pervertis que nous étions, nous lui annonçâmes un jour ſans ménagement que nous avions pris la réſolution de partager le bonheur des Européens & de tranſporter chez eux nos richeſſes, afin de jouir ſans travail des délices qu'offroient ces climats fortunés. A ces mots, le malheureux Azeb leva les mains vers le ciel, voulut parler, ne put que pleurer, ſe jeta dans les bras de Caboul, & ſe retira, accablé ſous le poids de ſa douleur.

Sa profonde triſteſſe nous cauſa quelqu'émotion; mais, ingrats & dénaturés que nous étions, nous nous familiariſâmes avec ce front triſte, dont les regards baiſſés accuſoient hautement nos folies; la voix d'un ſéducteur avoit plus de pouvoir que celle d'un pere. Il nous prit à l'écart; & ayant prononcé le nom de Lodever, il répandit ſur nous des larmes; il nous repréſenta l'impoſſibilité de parvenir à une colonie Européenne ſans un danger manifeſte; il nous montra le ſacrifice de notre liberté, de notre repos, fait imprudemment à la ſatiſfaction d'un vain deſir qui s'éteindroit à la

premiere jouiſſance ; il nous aſſura que ces mêmes tréſors qui nous inſpiroient une joie inſenſée & dont nous avions long-tems ignoré la dangereuſe valeur, étoient la ſource empoiſonnée de cette foule de maux qui couvroient les royaumes Européens ; il nous fit un tableau effroyable de la violence & de la perfidie réciproque de ceux qui ſe diſputoient les parcelles de ces métaux.

Il ne nous déguiſa pas que des jouiſſances étoient attachées à la diſtribution de ces richeſſes ; mais il nous aſſura qu'elles s'écouloient avec rapidité, que nous ſerions plus malheureux après les avoir perdues, & que la crainte même de les perdre étoit un ſupplice. Il nous dit, hélas ! tout ce que nous n'étions pas alors en état de comprendre.

L'aveu qui lui étoit échappé nous offroit la perſpective agréable dont Lodever nous avoit flattés, & nous lui diſions : Nous voulons voir des pays nouveaux ; nous avons beſoin de connoître ce qui eſt au-delà de notre petit vallon. Lodever nous a peint ce monde comme

d'une grande étendue, & nous voulons voir ces villes, ces peuples, toutes ces belles choses enfin que font ces hommes & que nous ignorons.

Azeb ne put répondre à nos difcours ; mais prenant un ton ferme, où l'accent de la douleur perçoit par intervalles, il nous dit : Vous êtes jeunes, mes enfans, votre imagination vous abufe : je fens qu'il me fera impoffible d'y mettre un frein ; je n'ai voulu & je ne veux que votre bonheur : fi vous croyez le trouver dans un autre monde, vous vous trompez. Eh bien, abandonnez la terre qui vous a vu naître, abandonnez un pere qui vous chérit ; abandonnez jufqu'au fidele Caboul, cet ami de ma trifte vieilleffe ; je vous le cede encore ; je vivrai, je mourrai feul dans ces déferts. J'ai fu affermir mon ame contre tous les revers. Je ne prévoyois pas celui-là ; mais... m'y voilà difpofé.

Le difcours de ce bon pere émut nos cœurs ; nous nous jetâmes à fes pieds. O mon pere ! vous nous accompagnerez, vous

jouirez des délices qui nous attendent ; nous ſerons tous heureux loin de ce déſert. Si vous connoiſſiez les jouiſſances dont Lodever nous a fait le récit ! Venez voir avec nous les objets les plus merveilleux. Vous avouerez vous-même qu'un autre monde offre à chaque pas des plaiſirs qui nous manquent. Au lieu de nous répondre, Azeb nous embraſſa avec un air de compaſſion, & ſe retira d'un pas triſte & tremblant.

Azeb avoit convaincu notre eſprit, mais non point notre cœur : nous n'étions plus heureux dans les montagnes de Xarico, parce que nos deſirs enflammés par l'eſpérance d'autres biens, brûloient de ſe ſatisfaire à quelque prix que ce fût. Je chériſſois plus que jamais Lodever, dont chaque acte étoit pour moi une inſtruction. Son induſtrie facile, ſon eſprit inſinuant, tout en lui me plaiſoit. Il eſt vrai qu'il ſavoit me flatter avec tant d'art, qu'il m'étoit devenu preſqu'auſſi cher que Zaka.



je précipitois mes pas, tantôt je m'arrêtois. J'étois tour-à-tour calme & désespéré. Je montois sur un rocher, je plongeois ma vue dans l'étendue du fleuve; je cherchois l'esquif qui, comme un point, auroit pu réjouir ma vue & ranimer mes forces. De l'eau, des rochers, un soleil tranquille au-dessus de ces horreurs, voilà ce qui vint terrasser mon ame & l'abattre. Une larme cruelle & lente monta de mon cœur à mes yeux, & me déchira d'un supplice nouveau & inexprimable.

Ah, mon ami! figurez-vous un désert où la nature est morte, où l'œil ne se repose que sur un sable stérile & y cherche vainement un arbuste, une plante, un brin d'herbe; tel étoit le séjour épouvantable où je me trouvois! Je regardois tristement ma fille, & je ne pouvois pleurer. Ses gémissemens me tiroient de l'anéantissement fatal où je tombois: j'eus encore la présence d'esprit de casser quelques roseaux & de lui en faire sucer la moëlle; misérable nourriture, dont cependant moi & ma fille usâmes. Je n'osois plus la regarder;

Un soir qu'assise à côté de Lodever elle paroissoit rêveuse, je me glissai derriere elle pour écouter leur entretien. Ce cœur que j'avois soupçonné n'étoit retenu dans son amour ni par la honte, ni par la crainte, mais seulement par un amour plus extrême qu'elle me portoit. C'étoit sa tendresse pour moi qui la préservoit d'une infidélité qui sans ce sentiment vainqueur lui auroit peut-être été chere. Voici les paroles de Zaka; pesez-les.

Pourquoi me tourmentes-tu? disoit-elle; tu sais que je ne te hais point, mais je ne puis pas t'aimer autant que Zidzem. Zidzem a possédé mon cœur avant toi, puis-je moins l'aimer? Non; il faut que je l'aime toujours au même degré. Pourquoi es-tu venu pour nous rendre tous deux malheureux? Pourquoi t'obstines-tu à me demander ce que je ne t'accorderai jamais? Contente-toi de l'amour que j'ai pour toi; c'est bien assez; contente-toi de ce baiser, puisqu'il te fait plaisir; tout le reste est pour Zidzem: je l'aime avant toi; & si tu ne veux pas me rendre malheureuse,

core, & je ne me laſſois point de le contempler. Je m'écriois par intervalle : Ah, ſi Zaka étoit ici ! Un doux mouvement remua mon cœur ; je ſentis que j'allois pleurer, je ne retins pas mes larmes ; elles coulerent délicieuſement. Etoit-ce l'amour, étoit-ce le charme de la nature, qui m'attendriſſoit à ce point ? Tous deux avoient raſſemblé leurs ſenſations pour enchanter mon ame, & je crois que le moment où elles ſe réuniſſent eſt le complément de la félicité de l'homme.

Je deſcendis de la montagne à pas lents, tendant les bras vers le ciel : mes pieds nus ſe plongerent dans le tendre gazon. Je cherchois à rendre graces à l'auteur de ma joie ; je le cherchois, je ne le connoiſſois pas encore ; mais déjà j'admirois ſes ouvrages & je le devinois par ſentiment. J'étois heureux, & mon cœur créoit un long cantique d'actions de graces dans une langue qui n'avoit point de mots.

Enfin, ſorti du charme profond où les beautés de la nature m'avoient retenu, j'eus

un [illegible]
n'étoit [illegible]
mon [illegible]
ne [illegible]
climat [illegible]
leurs [illegible]
oiseaux [illegible]
touffu [illegible]
les [illegible]
de petits [illegible]
& [illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
je m'étois servi [illegible]
d'un peuple [illegible]
de les emporter, [illegible]

tu ne me demanderas rien au-delà. Vivons en bonne intelligence, baiſe ma main, baiſe mon col, baiſe mon front : mais garde-toi d'aller au-delà; je te rejeterois loin de moi, je ne te donnerois plus ma main à baiſer, car voilà tout ce que je puis faire pour toi. Je t'aime beaucoup ; mais j'aime encore plus Zidzem, parce qu'il eſt le premier & que ma fille me dit, quand je la regarde, que je ne dois point accorder à d'autres ce que je lui ai accordé.

La franchiſe de Zaka mit en déſordre l'éloquence de Lodever; il ne ſut que répondre. Il lui dit, mais d'une voix tremblante, qu'il demandoit à partager ces précieuſes faveurs avec Zidzem, & non à l'en priver; que je n'en ſerois pas moins fortuné en l'ignorant; que je ne le ſaurois jamais...... Non, dit avec impatience Zaka, lui mettant la main ſur la bouche, cela ne ſera pas, je te le dis, n'y penſe plus. Je ſuis à Zidzem, & non à toi. Baiſe ma main, baiſe mon col, baiſe mon front; mais tu n'obtiendras rien au-

delà. Dis, si tu étois à sa place, y consentirois-tu ? Pourquoi veux-tu faire de la peine à mon cher Zidzem ? N'es-tu pas son ami ? Ma fille me dit que je ne dois point t'écouter.

Lodever ne put repliquer ; mais il se mit à ses genoux, & employa les prieres & les instances. Zaka le laissa à ses pieds, soupira, & se cacha le visage de ses deux mains. Elle lui déclara en gémissant, qu'il lui en coûtoit beaucoup pour le refuser ; qu'il auroit tout à espérer, si elle ne m'aimoit pas avec la plus forte tendresse ; mais qu'elle m'aimoit pardessus tout. En prononçant ces mots, elle se précipita sur lui, fut la premiere à baiser son front, ses yeux, en lui criant : J'aime Zidzem ; prends cela pour te consoler. Je t'aime aussi, je te promets de t'aimer ; mais ne me demande point, je te le répete, ce que je ne puis t'accorder ; contente-toi de ces caresses, & n'offense ni ton ami ni moi. En disant ces mots, elle serroit sa tête contre son sein, & lui baisoit le front.

Lodever, enhardi par cet aveu & ses

caresses, crut que le moment de sa victoire étoit arrivé, & tenta quelques efforts. Zaka, sans être intimidée, se dégagea à l'instant de ses bras, sans trouble, sans colere, sans reproches & avec un sang-froid qui attestoit la paisible vertu de son ame. Elle s'éloigna sans lui jeter un regard; elle entra dans une allée sombre, & moi je sortis de l'endroit où j'étois caché. Je la retrouvai à cinquante pas, & je ne vis sur son front aucun trouble. Sa victoire ne lui avoit rien coûté : elle m'aborda comme de coutume; rien n'exprimoit sur son visage la conversation qu'elle venoit de tenir; elle me tendit la main avec sérénité; & moi qui l'adorois plus que jamais, je n'étois plus maître de mes mouvemens; je la pressai dans mes bras; les siens s'ouvrirent pour me recevoir; pressé sur son sein, je sentis renaître ce premier instant de volupté qui m'avoit embrasé de tous les feux de l'amour : je m'enivrois du charme de la retrouver tendre & fidelle. Elle s'abandonna à mes transports; elle me disoit, dans l'effusion

d'un cœur pur & ſincere : Je t'aime avant tout, je t'aime par-deſſus tout, ſois en ſûr. Je ne ſuis pas maîtreſſe de mon cœur, je ne ſais ſi un autre y viendra après toi ; mais je n'aimerai jamais perſonne comme je t'aime. Et moi qui avois été témoin des diſcours & des tentatives de Lodever, n'ayant plus ni inquiétude, ni jalouſie, je me plaiſois à conſidérer cette belle ame que la nature s'étoit plû à cacher dans un immenſe déſert.



CHAPITRE XXII.

Croiriez-vous, cher chevalier, que, sûr d'être aimé de Zaka, je ne pus voir sans compassion le trouble qui dévoroit l'ame de mon ami? Je m'attendris sur son état. Plus j'aimois Zaka, plus je sentois qu'on devoit l'aimer : je lui pardonnois l'amour qu'il avoit pour elle, parce que j'éprouvois qu'il étoit impossible de s'en défendre.

Je pouvois, il est vrai, lui reprocher sa conduite mystérieuse, sa réserve, ses efforts, quoique vainement tentés : mais toutes ces fautes étoient celles de l'amour; je les excusois, & ne voyois plus que les combats cruels dont il étoit agité.

Il tomba dans une tristesse sombre que je tâchai vainement d'adoucir par tous les soins de l'amitié. Que sa douleur muette, que ses regards qui tomboient languissamment sur Zaka & s'en détournoient avec effort, firent

d'impreffion fur mon ame ! Je n'ofai plus être heureux en le voyant fouffrir. Je me reprochois mon bonheur comme un crime ; & ayant l'expérience des maux fenfibles qui accompagnent des defirs inutilement conçus, je me difois que je ne devois pas goûter des plaifirs dont mon ami & mon compagnon étoit privé. Sa phyfionomie prenoit chaque jour quelque chofe de plus trifte & de plus farouche, & les tourmens de fon cœur fe peignoient vifiblement fur fon vifage. Alors je fouffris moi-même de fa fituation pénible, & je rêvois aux moyens de l'enlever à fes privations douloureufes.

Sans doute il avoit lu dans mon cœur mieux que je n'y lifois moi-même, & il me tint ce difcours que j'écoutai fans indignation. Il n'auroit pas tenu le même langage à tout autre qu'un fauvage.

Cher Zidzem, pardonne, me dit-il ; je me fens indigne de ton amitié : depuis longtems je t'offenfe ; il faut que je t'ouvre mon cœur : la diffimulation m'eft un fardeau pé-

nible. Ce cœur infortuné aime ta Zaka, & l'aime jusqu'à la fureur. Vois dans ce cœur déchiré tous les tourmens de l'amour. Un feu cruel me consume & me pousse vers le désespoir. Non, je ne cesserai de l'aimer que lorsque je cesserai d'être. Délivre-toi d'un rival odieux, Zidzem, ôte-moi une vie qui m'est importune; préserve-moi du crime que dans mon aveuglement je pourrois commettre. Va, la mort sera pour moi un bienfait; mes jours ne sont plus qu'un long supplice; je ne veux pas être plus long-tems ingrat envers mon ami, mon libérateur : c'est assez d'être malheureux, sans devenir criminel & perfide. Ah, combien je me hais moi-même d'être ainsi ! Mais je suis seul consumé de desirs, tandis que tu reposes dans les bras de Zaka. Dangereuse Zaka ! les feux que tu allumes ne peuvent s'éteindre. Il falloit ne te pas voir, pour ne point t'adorer. Je n'ai plus d'autre ressource que la mort contre l'horreur de mon existence, & c'est l'asyle que j'embrasse. Adieu, mon cher Zidzem. Tes
yeux

yeux ne feront plus fatigués de mon aspect coupable; tes oreilles n'entendront plus mes gémissemens : je vais mourir, puisque je ne puis vivre sans envier le bien qui t'appartient.

Il prononça ces mots avec un tel désordre, que je craignois à chaque instant les suites extrêmes de son désespoir. Je fus touché jusqu'aux larmes après l'avoir entendu. La confiance qu'il me marquoit, cet aveu sans artifice, sa constance qui paroissoit vaincue & qui frémissoit de toucher au crime, tout me le rendit plus cher, plus intéressant; je compatis à ses souffrances, & en l'écoutant je me représentois les tourmens que j'aurois à endurer si Zaka rejetoit les desirs de mon amour.

Cet Européen rusé connoissoit bien mon cœur; il sentoit que je serois capable de tout sacrifier aux pleurs de l'amitié, & que sa franchise éveilleroit ma générosité. Son tourment n'étoit pas plus vif que le mien; car si je voulois lui rendre le repos, il me falloit perdre ma félicité. Choix cruel! l'image de

mon ami expirant me fuivoit jufques dans les bras de Zaka. Au comble du bonheur, fon fort me fembloit plus affreux. Zaka étoit tendre, paffionnée; mais je ne goûtois plus le charme de la poffféder. Lodever foupiroit en ma préfence, & me faifoit chaque jour l'aveu naïf de fes tourmens. La réfolution que je pris vous étonnera; mais elle me fut infpirée par la pitié, par la bonté naturelle de mon cœur, par je ne fais quel fentiment. Je me déterminai à partager avec mon ami la poffeffion de Zaka.

Vous direz que c'eft un acte de générofité de facrifier fa maîtreffe à fon ami, mais que c'eft une action vile de la partager avec qui que ce foit; qu'elle eft auffi éloignée de la nature que des mœurs civilifées; qu'il n'y a pas un animal, foit domeftique, foit féroce, qui ne difpute fa femelle à coups de dents ou à coups de griffes. J'eus d'autres fentimens dans mon défert: je ne crus pas m'avilir en obéiffant à la pitié. J'aimois Zaka, j'aimois Lodever; je voulois le bonheur de l'un &

de l'autre; mon cœur ne pouvoit se fermer à leurs soupirs, & j'agissois à la fois par un sentiment de compassion, d'équité & de tendresse. Je ne connoissois point l'adultere : je faisois un sacrifice réel. Un sauvage qui met l'honneur dans le courage & dans la noblesse de l'ame, voit les choses bien autrement qu'un homme civilisé.

D'un autre côté, je sentois qu'il n'y auroit plus de joie pour moi dans le monde, en voyant près de moi un homme sans cesse gémissant. De l'autre, je me représentois le plaisir délicieux de l'arracher au désespoir, de lui rendre la vie. Je ne perdrai point le cœur de Zaka, me disois-je ; elle m'aimera toujours, & le bonheur de Lodever n'ôtera rien à la somme du mien. Aucune idée honteuse ne se mêloit à ce partage.

Cependant, je l'avouerai, mon cœur murmuroit de ce cruel devoir : il m'en coûta pour surmonter un sentiment jaloux; mais je songeai qu'une tranquillité générale en feroit le fruit. J'allai exposer mon projet à Lodever,

tu ne me demanderas rien au-delà. Vivons en bonne intelligence, baiſe ma main, baiſe mon col, baiſe mon front : mais garde-toi d'aller au-delà ; je te rejeterois loin de moi, je ne te donnerois plus ma main à baiſer, car voilà tout ce que je puis faire pour toi. Je t'aime beaucoup ; mais j'aime encore plus Zidzem, parce qu'il eſt le premier & que ma fille me dit, quand je la regarde, que je ne dois point accorder à d'autres ce que je lui ai accordé.

La franchiſe de Zaka mit en déſordre l'éloquence de Lodever ; il ne ſut que répondre. Il lui dit, mais d'une voix tremblante, qu'il demandoit à partager ces précieuſes faveurs avec Zidzem, & non à l'en priver ; que je n'en ſerois pas moins fortuné en l'ignorant ; que je ne le ſaurois jamais. . . . . . Non, dit avec impatience Zaka, lui mettant la main ſur la bouche, cela ne ſera pas, je te le dis, n'y penſe plus. Je ſuis à Zidzem, & non à toi. Baiſe ma main, baiſe mon col, baiſe mon front ; mais tu n'obtiendras rien au-

delà. Dis, si tu étois à sa place, y consentirois-tu ? Pourquoi veux-tu faire de la peine à mon cher Zidzem ? N'es-tu pas son ami ? Ma fille me dit que je ne dois point t'écouter.

Lodever ne put repliquer ; mais il se mit à ses genoux, & employa les prieres & les instances. Zaka le laissa à ses pieds, soupira, & se cacha le visage de ses deux mains. Elle lui déclara en gémissant, qu'il lui en coûtoit beaucoup pour le refuser ; qu'il auroit tout à espérer, si elle ne m'aimoit pas avec la plus forte tendresse ; mais qu'elle m'aimoit pardessus tout. En prononçant ces mots, elle se précipita sur lui, fut la premiere à baiser son front, ses yeux, en lui criant : J'aime Zidzem ; prends cela pour te consoler. Je t'aime aussi, je te promets de t'aimer ; mais ne me demande point, je te le répete, ce que je ne puis t'accorder ; contente-toi de ces caresses, & n'offense ni ton ami ni moi. En disant ces mots, elle serroit sa tête contre son sein, & lui baisoit le front.

Lodever, enhardi par cet aveu & ses

caresses, crut que le moment de sa victoire étoit arrivé, & tenta quelques efforts. Zaka, sans être intimidée, se dégagea à l'instant de ses bras, sans trouble, sans colere, sans reproches & avec un sang-froid qui attestoit la paisible vertu de son ame. Elle s'éloigna sans lui jeter un regard; elle entra dans une allée sombre, & moi je sortis de l'endroit où j'étois caché. Je la retrouvai à cinquante pas, & je ne vis sur son front aucun trouble. Sa victoire ne lui avoit rien coûté : elle m'aborda comme de coutume; rien n'exprimoit sur son visage la conversation qu'elle venoit de tenir; elle me tendit la main avec sérénité; & moi qui l'adorois plus que jamais, je n'étois plus maître de mes mouvemens; je la pressai dans mes bras; les siens s'ouvrirent pour me recevoir; pressé sur son sein, je sentis renaître ce premier instant de volupté qui m'avoit embrasé de tous les feux de l'amour : je m'enivrois du charme de la retrouver tendre & fidelle. Elle s'abandonna à mes transports; elle me disoit, dans l'effusion

d'un cœur pur & ſincere : Je t'aime avant tout, je t'aime par-deſſus tout, ſois en ſûr. Je ne ſuis pas maîtreſſe de mon cœur, je ne ſais ſi un autre y viendra après toi ; mais je n'aimerai jamais perſonne comme je t'aime. Et moi qui avois été témoin des diſcours & des tentatives de Lodevet, n'ayant plus ni inquiétude, ni jalouſie, je me plaiſois à conſidérer cette belle ame que la nature s'étoit plû à cacher dans un immenſe déſert.



CHAPITRE XXIV.

QUELQUES jours après cette aventure Lodever m'apporta un très-beau coco, espece de fruit excellent qui croît en Amérique, & dont il savoit que je mangeois volontiers. Zaka arriva au même instant & voulut goûter de ce fruit. Lodever le lui arracha vivement de la main, donnant pour prétexte que son front étoit trempé de sueur. Sa crainte paroissoit fondée; ce fruit est très-dangereux lorsqu'on en mange à contre-tems. Lodever jeta fort loin ce coco, pour ne pas, disoit-il, exciter l'envie de Zaka, si elle le voyoit manger : ensuite il nous engagea à faire une petite promenade.

De retour je cherchai mon coco vers l'endroit où il l'avoit jeté; je ne le trouvai point. Azeb qui n'étoit pas éloigné me demanda ce que je cherchois. Un très-beau coco, lui répondis-je. Oui, dit Azeb, il étoit bon :

furpris par la foif, je l'ai ramaffé, j'ai bu la liqueur & mangé le dedans; mais je ne fais, depuis un inftant il me caufe de vives douleurs. Je m'approchai de mon pere : un friffon l'avoit faifi; je lui préfentai mon bras pour foutenir fes pas chancelans. De moment en moment fon état devint plus violent : il fouffroit comme fi on lui eût déchiré les entrailles; il fut obligé de s'appuyer fur moi. Tout-à-coup fon corps frémit dans mes bras, les forces me manquent, & il tombe étendu par terre, fe roulant & pouffant des cris lamentables.

J'appelle Zaka, elle vient, elle apperçoit Azeb les yeux égarés, la bouche couverte d'écume, les bras, les mains, les pieds roidis, tourmenté de convulfions affreufes. Nous tentâmes de le relever. Laiffe, dit-il en me jetant un regard long & douloureux, laiffe, je me meurs...., Dieu! m'écriai-je en pâliffant, vous mourez! Qu'eft-ce à dire? Azeb fouleva avec peine fa main appefantie; mais voulant ferrer la mienne, fon effort fut impuiffant. La douleur & la tendreffe fe peignoient

ſur ſon front à travers les ombres du trépas. Nous frémiſſions d'effroi, nous pleurions, nous baiſions ſon viſage mourant. Il fixe ſes yeux ſur nous; ſa poitrine ſe ſouleve avec effort, & ſa voix entrecoupée prononce ces mots à pluſieurs repriſes : Je meurs, mes enfans . . . je meurs ! Ah ! . . incertain & rempli de terreur ſur le ſort qui vous attend . . . je n'oſe accuſer, de peur de charger d'un crime celui qui peut-être eſt innocent. . . Non, je ne l'accuſerai point. . . Me voici au terme de ma carriere, & je me ſoumets à la volonté de celui qui eſt le maître de toutes les créatures. . . Je ne puis ſouhaiter mon anéantiſſement, puiſqu'il eſt un Dieu. . . . Ah ! ſi les pénibles jours que j'ai paſſés ſur la terre étoient les ſeuls pour leſquels j'euſſe été créé, s'il n'en étoit point d'autres plus tranquilles, plus heureux, quelle puiſſance indifférente m'auroit donné l'être, m'auroit ſoumis à la douleur ? . . . Mais le profond ſentiment de l'eſpérance me reſte; il retrace à mon eſprit l'image de l'immortalité. Je dois vivre avec

Dieu tant qu'il exiſtera : puiſqu'il a daigné une fois me tirer du néant, ce n'eſt pas pour m'y laiſſer retomber. Je crois à ſa bonté, dont l'univers eſt un témoignage éclatant ; mais ce monde-ci n'eſt pas celui de l'homme ; il eſt fait pour un autre rôle : il deſire, il demande une autre deſtinée.... O mes enfans ! vous mourrez auſſi comme moi... Que le dernier moment de votre vie ſoit plus paiſible que le mien !.... Que ce Dieu ſouverain vous béniſſe comme je vous bénis !.. Que ſa clémence tempere l'amertume des jours de cette triſte vie !... Je vous ai enſeigné le moins d'erreurs qu'il m'a été poſſible... Si je vous ai enſeigné peu de vertus, je vous ai montré peu de vices... J'eſpérois qu'à jamais caché dans ce ſéjour impénétrable... Mais mes projets ont été confondus..... Lodever.... Je vois... O mes enfans ! adorez Dieu & craignez ſes jugemens... Souffrez, s'il vous faut ſouffrir. Quand tous les maux ſe raſſembleroient ſur vous, gardez-vous de murmurer... Songez que vous êtes l'ouvrage de ſes mains,

& que vous devez lui être ſoumis. . . C'eſt le ſeul roi de l'univers. . . Il eſt Dieu. . . . il eſt tout-puiſſant. . . il eſt bon. . . il eſt l'amour même. . . . Le malheureux Azeb manqua de forces, nous fit un ſigne de tête & expira.

O moment affreux & mémorable ! je n'avois jamais vu mourir un homme, & c'eſt mon pere qui eſt étendu ſans vie ; il meurt, il m'abandonne à l'horreur de mes réflexions. Je ſouleve ſes bras immobiles : ils retombent, & l'effroi pénetre mes ſens. Son corps, que nous embraſſons, devient froid. Le ciel a perdu tout ſon éclat ; un triſte & vaſte ſilence regne autour de nous ; je ne ſais quel murmure lugubre frappe dans les airs mon oreille épouvantée. Lodever paſſe à côté de ce corps ſans vie, le regarde & nous dit ſans douleur & ſans larmes : *Il faut le mettre dans la terre.* Caboul pleure & ſanglotte ; je ſuis ému, & tout ce qui m'environne eſt nouveau pour moi.

Quoi, Azeb n'eſt plus ! me diſois-je ; Azeb qui, une heure auparavant, nous parloit avec

tendresse; Azeb que j'aimois; Azeb dont je contemplois avec tant de plaisir le front vénérable; Azeb.... Le voilà sans chaleur & sans mouvement; son teint est livide, ses yeux sont fixes & ternes, ses membres sont glacés, il est sourd à tous nos cris. Oh! nous comprenions alors la destinée funeste & générale de l'homme. *Vous mourrez aussi:* ces mots retentissoient au fond de notre ame; nous nous tenions embrassés, comme si c'eût été le dernier embrassement de notre vie. Nos larmes, qui couloient en abondance, mouillerent ce cher cadavre.

Ah, Zidzem, dit Zaka en sanglottant, que deviendrois-je, hélas, si tu éprouvois le sort du malheureux Azeb! Que cet effroyable moment soit éloigné! O séparation cruelle! Ah! je la sens cette mort affreuse.... Elle vient... Elle va peut-être te frapper dans mes bras.... Dieu, que les momens que tu as accordés à l'homme sont de courte durée! Et elle tomba sur mon sein presque sans sentiment. Elle trembloit pour mes jours, je

cente créature entre mes bras ; je la mouillai enfin de larmes, & je fus soulagé. Attendri par la nature, ma fureur se calma : je levai ma fille vers le ciel ; & me jetant à genoux devant celui qui est dans tous les lieux, je dis : Grand Être ! toi qui fis le soleil & qui attachas des fruits aux arbres pour toutes les créatures, aie donc pitié de celle qui languit sous tes regards ; nourris-la, grand Être ! elle n'a que son innocence & ses pleurs pour défense ! N'es-tu pas le nourricier du vermisseau ? Ma fille réclame sa nourriture ! Que puis-je faire pour elle ? Je lui donnerois mon sang, si mon sang pouvoit la nourrir ! C'est à toi que je la remets, grand Être ! Sauve-la ; & si tu es en courroux de ce que j'ai abandonné la tombe d'Azeb, que ta colere ne tombe que sur moi !

Après cette fervente priere, j'attendis quelques secours du grand Être ; & je résolus de vivre pour conserver, s'il étoit possible, ses misérables jours, auxquels les miens étoient attachés.

CHAP.

mort pour nous : il nous sembloit qu'à chaque instant il alloit se lever & nous parler.

Nous redoublâmes pour sa mémoire le respect que nous avions eu pour lui pendant sa vie ; nous enterrâmes son corps d'après les conseils de Lodever ; ses mains creusèrent la fosse, & pendant cette fonction lugubre son visage ne changea point ; il ne mêla point un soupir à nos douleurs : quand nous l'interrogions sur cet événement imprévu, il nous répondoit d'un air calme : Azeb étoit vieux, & vous devenoit inutile ; il faut que chacun meure. Que nous étions loin de soupçonner la véritable cause de sa mort ! L'idée d'un crime aussi noir ne pouvoit entrer dans notre pensée : on nous l'auroit expliqué alors, que nous n'y aurions rien compris.

Moment funeste & douloureux, lorsqu'il fallut rendre à la terre les tristes dépouilles d'Azeb ! Nous ensevelîmes dans une fosse obscure un cœur autrefois animé d'un feu céleste, des mains dignes de porter le sceptre & de tracer des leçons aux sages. Hélas,

fille ce fable humide, pour rafraîchir fa bouche altérée.

Las, épuifé, n'appercevant que des plaines immenfes & ftériles, & les rayons du foleil qui éclairoient ma mifere, ma nudité, & qui dardoient leurs feux fur ma tête ébranlée, je me couchai fur le fable brûlant; je mourois de douleur, & je tombai dans une frénéfie qui approchoit de l'extrême fureur.

Ma fille étoit dans un état à faire pitié à un tigre. Sa bouche, fes levres, fa langue étoient defféchées : chacun de fes gémiffemens enfonçoit un glaive dans mon fein; jamais, fous ce ciel d'airain, il ne s'étoit trouvé d'être malheureux comme moi : mes mains enfanglanterent ma poitrine : éperdu, forcené, pleurant de tendreffe & de fureur, je baifois ma fille; ma fille, d'une voix fouffrante, prononça le nom de fa mère; elle appelloit Zaka à fon fecours. A ce nom fatal, qui ébranla mon ame comme un tonnerre, je ne me connus plus; je fus tenté de terminer fes jours; j'en conçus l'horrible penfée; je pris une

pierre, je la soulevai sur sa tête. Mais l'idée que j'allois offenser le grand Être me retint; je songeai que mon désespoir seroit un outrage fait à sa bonté, & que le secours que j'attendois alloit peut-être descendre du ciel. Je me souvins des paroles d'Azeb, qui m'avoit toujours dit : Apprends à souffrir, tout est ordonné par la volonté du grand Être. Je me soumis; je pleurai; je pressai ma fille contre mon sein; j'attendis ce que le grand Être devoit ordonner de son sort & du mien.

Elle tomba dans une espece de stupeur; elle devint comme insensible; ses yeux se fermerent; sa chaleur s'évapora, & le trépas vint la délivrer des maux de la vie. Ses derniers momens ne furent pas douloureux : les traits de son visage n'étoient pas altérés. Ne la voyant plus souffrir, je la contemplai sans effroi, dans ce calme immobile; je restai auprès d'elle pendant un jour entier; & voyant qu'elle ne donnoit aucun signe de vie, je lui dis : Tu'es allée rejoindre Azeb dans le séjour du repos; tu es bien présentement; tu es avec

nous a parlé. Il est heureux, puisqu'il le connoît; il est à la source de tout bien, il lui parle de nous, car il ne délaissera pas ceux qu'il a tant chéris sur la terre.

A quelques jours de là nous eûmes, chacun de notre côté, un rêve où nous revîmes Azeb. Ce rêve différoit si peu de la réalité que nous crûmes qu'il n'étoit devenu qu'invisible, & qu'il habitoit toujours avec nous. Comme son visage pendant notre rêve ne nous avoit paru ni triste ni souffrant, nous nous accoutumâmes à nous dire: Il est avec le grand Être; il est bien; il nous voit, nous entend; il sera notre protecteur; il nous enverra toujours des pensées justes & bonnes.



CHAPITRE XXVI.

CABOUL, le fidele Caboul étoit sorti de sa froideur pour pleurer Azeb. Il ne passoit jamais devant sa tombe sans lever les mains au ciel & saluer le lieu où il reposoit. Nous l'honorâmes comme un second pere. Dans le rang le plus abject, il eut toutes les vertus; & quoiqu'il ne fût pas doué des qualités de l'esprit, il nous força d'admirer sa grande ame. Je m'apperçus que depuis la mort d'Azeb il évitoit de toucher la main de Lodever; qu'il le servoit avec une sorte de répugnance; & ayant été frappé un jour de sa main, il lui dit : Jetez-moi aussi dans la terre; je serai mieux là qu'avec vous. Je ne fis point attention à ces paroles, ne pouvant en pénétrer le sens.

Profondément occupé de la perte que je venois de faire, je ne m'entretenois que d'Azeb, de ce qu'il avoit fait, de ce qu'il avoit

loupe flottante me donnoit l'idée de cette immenſe machine. Mes queſtions ne tariſſoient pas : il répondoit à tout avec la plus grande complaiſance.

J'étois aſſis près de lui ſur le bord de notre eſquif ; la lune éclairoit un peu, puis nous déroboit ſa lumiere ; Caboul manœuvroit ; Zaka dormoit ; je tenois ma fille entre mes bras : elle quittoit rarement ceux de ſa mere, mais elle étoit alors dans les miens.

Tu le ſais, ô Dieu ! j'étois en ce moment l'ami le plus tendre, le plus fidele : j'honorois Lodever, je preſſois quelquefois ſes mains avec amour & reſpect. Comment le plus perfide, le plus barbare des hommes récompenſa-t-il les épanchemens d'une ame ſenſible & naïve ? La barque vint à pencher d'un côté, je m'appuyai de l'autre pour former un contrepoids. Le méchant ne perdit point cette occaſion, & d'un coup imprévu me précipita moi & ma fille dans le fleuve. Je tombe lorſque la lune étoit voilée ; je ſerre ma fille entre mes bras par un mouvement naturel ;

CHAPITRE XXVII.

JE fus quelques jours sans vouloir converser avec Lodever, tant ses paroles m'avoient révolté. J'y voyois une empreinte d'extravagance & de cruauté. Il ne me parla plus de l'ame d'Azeb; & quand je lui disois, dans un reste d'amertume, avoue donc, imposteur, que tu ne savois ce que tu disois, il gardoit alors le silence & parloit d'autre chose. Il faisoit bien; car je l'aurois tué, je crois, quand il attaquoit l'*ame* de mon pere.

J'oubliai peu à peu son aveugle & frénétique condamnation, que je jugeai échappée à sa bouche uniquement pour me contredire & faire parade de ses idées. L'horreur que cet arrêt m'avoit causée diminua, & l'impression en fut affoiblie par degrés. Le silence absolu de Lodever sur ces matieres étoit une sorte de rétractation. Je m'en contentai.

Notre ingénieux corrupteur se conformoit

à notre façon de penſer, pour mieux nous faire tomber dans ſes pieges. Il nous fit un tableau plus ſéduiſant encore des plaiſirs qui nous attendoient dans un autre hémiſphere, & nous preſſa plus vivement que jamais d'abandonner nos rochers; tout lui ſervoit d'objet de comparaiſon. Il nous apprenoit à mépriſer ce que nous avions ſous les mains, pour élancer notre imagination neuve vers de prétendues jouiſſances qu'il exaltoit, & dont à la ſeule deſcription ſon viſage ſe coloroit. Il entroit dans une eſpece d'extaſe: les mots qu'il proféroit alors ſembloient lui apporter cette félicité lointaine ſi vantée dans ſes diſcours.

Nous étions émus. Ces images nous délectoient, & ſans ſavoir ſi elles étoient véritables ou fauſſes, nous appercevions tout ce qu'il nous peignoit. Ne connoiſſant ni notre force ni notre foibleſſe, nous abandonnions notre ame au récit qu'il nous faiſoit, & nous comptions ſur les jouiſſances les plus vives & les plus multipliées.

Lodever mettoit chaque jour en jeu notre

curiofité, il la manioit à fon gré ; & nous ayant inftruits que la belle plaine n'étoit pas les bornes du monde, nous penfions que tout étoit encore plus beau au-delà. Quelle étonnante magicienne que notre imagination, lorfque j'y fonge après tant d'années & dans le calme de la réflexion !

A quel point notre ignorance étoit fubjuguée ! Nous ne connoiffions pas feulement la diftance des lieux, la nature des périls, ni la difficulté des exécutions : nous n'avions pour fauve-garde que les anciennes paroles d'Azeb, qui malheureufement s'effaçoient de notre mémoire. Hélas ! Azeb n'étoit plus ; & Lodever, fi éloquent pour nous, fe moquoit de nos craintes, détruifoit nos objections, que nous n'étions pas fâchés de voir renverfées. Il nous préfentoit à la lettre ce que j'ai vu depuis en Europe, *la lanterne magique* ; ce qui, joint à l'extrême curiofité qui nous dominoit, nous détermina bientôt à partir.

Il nous eût été impoffible de réfifter à fon éloquence preftigieufe, quand même nous

aurions eu les connoiſſances qui nous man-quoient. Il nous captivoit, parce qu'il ſavoit interroger cette eſpérance, ce deſir inquiet & effréné du bonheur, qui réſide plus ou moins dans le cœur de l'homme. C'eſt par là qu'en cherchant à être mieux, nous nous égarâmes, ainſi que ſont pluſieurs individus d'ailleurs très-ſavans, & qui habitent chez des peuples civiliſés.

Nous aurions pu parvenir en peu de tems aux colonies Européennes, & bien plus ſûrement, ſi nous euſſions voulu paſſer au ſud de nos montagnes; mais Lodever qui avoit ſes vues, & qui vouloit tranſporter nos tréſors, ou plutôt ſe les approprier, ſe vanta de connoître la carte de l'Amérique. Hélas! nous ne ſavions pas ſeulement qu'on avoit ſu réduire en petit la diſtance & la poſition des lieux; nous ſavions où ſe levoit & où ſe couchoit le ſoleil; voilà à quoi ſe bornoit notre géographie. Je me ſouviens que Lodever nous dit un jour que la terre étoit ronde, qu'elle flottoit au milieu de rien, qu'elle tournoit

autour du ſoleil ; moi, qui avois les démonſtrations du contraire, je me moquai beaucoup de lui, & je ne voulus pas conſentir à l'entendre ſur ce chapitre. Il ne m'inſpiroit néanmoins que la dériſion, au lieu que, lorſqu'il tourmentoit dans ſa fantaiſie l'*ame* de mon pere, mon goſier ſe ſéchoit de fureur, & j'étois prêt à l'écraſer de toutes les puiſſances de mon être, tant il étoit ſoulevé contre cette horrible propoſition.

Lodever nous fit faire quelques promenades ſur le bord de la mer qui avoiſinoit la belle plaine ; il jeta une longue planche, ſe mit deſſus, & nous donna le ſpectacle raviſſant d'un homme qui marchoit ſur les eaux. Il nous imprima tellement le reſpect par cette action, que nous n'oſâmes plus contredire ſes volontés. Tout ce qu'il eſſayoit, nous nous y ſoumettions aveuglément, & ſans l'aimer, nous ne pouvions lui refuſer notre admiration. Nous avions deviné par inſtinct que le cœur en lui étoit oppoſé à l'eſprit. Nous ne ſûmes que long-tems après que cette diſtinction

réelle & appuyée sur mille exemples, étoit une distinction Européenne.

Notre magicien nous proposa de construire un esquif sur le bord de la mer; il nous en traça le plan, & nous le fit appercevoir tracé sur le sable. Nous le vîmes alors comme s'il voguoit sur les flots; & animé par ce dessein créateur, nous nous mîmes tous à l'ouvrage avec une ardeur que la fatigue ne pouvoit interrompre, tant nous étions émerveillés de l'idée qu'il nous avoit donnée. D'après la planche, nous jugeâmes l'esquif praticable; & quand nous vîmes le froid Caboul prendre part lui-même à cette nouveauté, nous augurâmes que rien ne seroit plus sûr que cette nacelle pour franchir l'espace des mers.

Lodever nous parloit de longer la côte jusqu'aux bouches du fleuve des Amazones, & de le remonter pour arriver aux colonies Portugaises, d'où nous pourrions alors faire voile en Europe. Tous ces mots étoient neufs pour moi; mais Lodever, en traçant une petite ligne, me prouvoit que rien n'étoit

plus aisé. Il me montroit l'Europe dans un petit point qui n'étoit pas à onze pouces du lieu où nous étions, & je croyois la route aussi sûre qu'aisée. Il appliquoit à un grain de sable les noms des grandes villes que j'ai parcourues depuis; & comme rien n'étoit plus conséquent dans le dessein qu'il avoit tracé, je crus que l'exécution étoit facile, & qu'elle ne rencontreroit aucun obstacle. Ma raison ne me présentoit aucune objection solide; car Lodever, en me représentant les distances & les rapports, avoit subjugué mon entendement de maniere qu'il ne pouvoit pas se montrer rebelle, tant la conviction étoit gravée dans les figures empreintes sur le sable. Je me vis déjà en Europe & à Londres; ma mémoire étoit remplie de ces noms, avec lesquels il m'avoit familiarisé.

Le desir de voir des peuples & des pays nouveaux, qui avoit été une des passions d'Azeb dans sa jeunesse, devint la nôtre. Rien ne nous rebuta; nos yeux étoient fascinés sur la démarche la plus téméraire. Lodever, qui

avoit ſes vues, nous maîtriſoit; & s'aveuglant lui-même ſur les dangers, il n'étoit pas poſſible qu'il frappât notre réflexion.

Nous conſtruisîmes ſous ſes ordres un eſquif d'un bois léger & ſolide, nommé *pango*, & dont les Américains ſe ſervent pour naviger ſans effroi ſur les plus profonds abymes. Nous avions du loiſir; nous travaillâmes ſans relâche avec une activité incroyable. Le bon Caboul gémiſſoit d'abandonner la terre où répoſoit ſon ancien maître; mais fidele à nos extravagantes volontés, il ſe faiſoit un devoir de nous aider, voyant qu'il n'étoit aucun remede pour nous guérir. Lodever nous éveilloit avant l'aurore; & comme notre machine avoit pris une figure & une conſiſtance, nous connûmes l'orgueil de cette création : notre eſpoir ſe réaliſoit chaque jour; ce que nous avions vu gravé ſur le ſable s'édifioit ſous nos mains, à notre grand étonnement. Lodever nous ſembloit avoir prédit toutes les pieces qui devoient entrer dans cette machine merveilleuſe; les plus petites, comme

les

les plus grandes étoient présentes à son esprit. Il nous démontroit nos erreurs; & revenant à sa figure originale, il nous disoit avec un ton de supériorité: Ne vous ai-je pas dit d'abord que cela devoit être ainsi? Quand nous vîmes qu'il avoit tout prévu, & que tout étoit ordonné d'avance, nous crûmes, pour ainsi dire, que l'esquif sortoit de sa tête, & nous ne sûmes plus que nous humilier devant ses ordres. Il sembloit nous ouvrir par sa seule parole les routes de l'univers. J'oubliois le passé, confondu que j'étois par l'autorité de son génie; & je finis par croire tout ce qu'il me disoit, excepté lorsqu'il s'agissoit de l'ame de mon pere: mais il étoit trop prudent pour entamer cette question qui m'irritoit à l'excès; & il s'en étoit apperçu.

CHAPITRE XXVIII.

PLUS nous avancions, plus notre courage redoubloit. Nos travaux, animés par l'espoir de jouir d'un avenir heureux, n'étoient plus des travaux; ils s'étoient métamorphosés en plaisirs. Plus de fatigues : tout étoit amusement, & chaque coup de hache nous donnoit l'avant-goût des voluptés Européennes.

L'esquif arrondi étoit bâti sur la greve; nous ne pûmes domter je ne sais quelle satisfaction orgueilleuse, en voyant l'ouvrage de nos mains. Quelques essais nous transporterent de la joie la plus vive, sur-tout lorsque nous vîmes notre chaloupe se balancer sur les ondes, quitter le rivage & suivre au loin le mouvement de la vague écumeuse; elle résistoit aux assauts de l'élément mobile. Lodever se jeta à la nage pour la rattraper, & revint, maîtrisant les flots avec un double aviron. Il nous parut un être supérieur

qui, dans une majefté tranquille, commandoit à l'élément capricieux. Quand il atteignit le rivage, peu s'en fallut que nous ne nous profternaffions à fes pieds ; Caboul laiffoit voir fur fon vifage combien il étoit lui-même émerveillé. Il entra dans l'efquif ; & quand il fe vit porté fur le dos des vagues, il fit des exclamations qui auroient pu enivrer d'orgueil l'être le plus vain de la terre.

Dès ce moment Lodever devint notre maître abfolu, nous obéiffions à fon gefte ; & Caboul, qui s'étoit montré le plus rebelle, fut l'efclave le plus attentif à fes ordres.

Une voile flottante, tiffue d'écorce d'arbre, acheva la compofition du chef-d'œuvre. Lodever ne nous avoit point fait part de cette merveilleufe invention, afin de terraffer nos efprits & de nous imprimer un refpect plus profond. Nous crûmes tous trois qu'il y avoit une grande diftance entre fon intelligence & la nôtre : nous avouâmes notre foibleffe & notre infuffifance, & nous l'honorâmes fincérement autant qu'il pouvoit l'exiger.

Le jour de notre départ eſt enfin arrêté; tout eſt d'accord : nous comptions au bout de quelques heures toucher les bords de cette Europe fortunée. Lodever charge la barque de nos tréſors; il choiſit les plus précieux, & forcé d'abandonner le reſte, il ſoupire; nous ſoupirons à ſon exemple, & nous payons à l'avarice un premier tribut.

Nous prîmes quelques proviſions; mais la nature devoit ſuffire à nos beſoins le long des fleuves fertiles que nous allions côtoyer. Un petit voyage d'une demi-lieue nous avoit enhardis au point que nous aurions bravé les tempêtes. Lodever commmandoit à cette barque flottante, comme il commandoit à ſon bras : il nous apprit à la faire tourner en tous ſens; & en humbles diſciples, nous prenions des leçons que notre adreſſe naturelle ne rendoit pas infructueuſes. Rien n'égale le plaiſir que je reſſentois à diriger cet eſquif, & j'étois fier de courir ſur un élément aſſujetti : ce que je n'euſſe pas imaginé avant d'en avoir fait l'eſſai.

Nous avions poussé la folie jusqu'à nous tailler des habillemens, afin de paroître, comme le disoit Lodever, d'une maniere plus décente aux yeux des Européens. Lodever étoit habillé, & ses vêtemens nous servirent de modele. Nous avions une espece de tissu qui servoit à nous couvrir pendant les froids, & nous le coupâmes à la maniere angloise.

Sur le point de dire le dernier adieu à ce désert où j'avois vécu si long-tems dans l'ignorance & le bonheur, je ne pus m'empêcher d'aller visiter pour la derniere fois la tombe d'Azeb. Cet endroit solitaire & sombre me parut revêtu d'un ombrage plus lugubre. Prosterné avec tremblement, j'appellai Azeb, & mes cris troublerent le majestueux silence de ce lieu redoutable. La terre parut frémir sous mes pas; des pressentimens confus s'éleverent dans mon ame, & tout-à-coup je crus voir l'ombre d'Azeb percer sa tombe, ouvrir ses bras, comme pour retenir un fils trop imprudent. Mais cette image s'évanouit aussi-tôt: la cime des arbres

CHAPITRE XXX.

S'IL vous est possible, imaginez ma situation. Je ne pouvois ni pleurer, ni crier, ni gémir. Assis sur une pierre, ma fille à mes pieds, le cœur serré, ayant perdu jusqu'à la faculté de penser, je ne sentois pas même ma douleur. Je regardois autour de moi, & les fugitives clartés de l'astre de la nuit me montroient des rochers & une vaste solitude. Il ne me vint point dans l'esprit de courir sur les bords du fleuve, de crier à Zaka : j'avois perdu la voix; mes genoux s'entre-choquoient, & mon ame, abymée dans l'excès de ses maux, étoit comme plongée dans les ténebres.

J'attendois le jour, qui ne venoit point : j'avois l'espérance confuse de trouver une cabane ; & puis je me figurois que Zaka & Caboul, qui n'étoient point complices du méchant, viendroient peut-être à mon se-

cours, & feroient affez forts pour domter fa perfidie.

Je demeurai fur cette pierre froide, écoutant les cris & les gémiffemens de ma fille, à laquelle je n'ofois donner un baifer. Me reprochant déjà fon malheur, je me difois avec amertume : Ah, du moins fi elle étoit dans les bras de fa mere ! Pourquoi l'en ai-je féparée ! Rien n'égaloit le tourment de cette idée : j'efpérois encore ; mais lorfque les premiers rayons de l'aurore vinrent éclairer le lieu où j'étois, que devins-je, ô ciel ! Je pouffai des hurlemens, j'errois en furieux, je me frappois le front & la poitrine. La noirceur d'un homme abominable que je croyois mon ami, l'image du défefpoir de Zaka à fon réveil, ma fille jetant des cris que déjà lui arrachoit le preffant befoin : voilà les bourreaux de mon cœur. Je tombois fur la terre, je me relevois : mon regard imploroit le ciel & toute la nature ; la nature & le ciel étoient fourds à mes cris étouffés. Je cherchois en moi un courage qui m'abandonnoit. Tantôt

je précipitois mes pas, tantôt je m'arrêtois. J'étois tour-à-tour calme & défefpéré. Je montois fur un rocher, je plongeois ma vue dans l'étendue du fleuve; je cherchois l'efquif qui, comme un point, auroit pu réjouir ma vue & ranimer mes forces. De l'eau, des rochers, un foleil tranquille au-deffus de ces horreurs, voilà ce qui vint terraffer mon ame & l'abattre. Une larme cruelle & lente monta de mon cœur à mes yeux, & me déchira d'un fupplice nouveau & inexprimable.

Ah, mon ami! figurez-vous un défert où la nature eft morte, où l'œil ne fe repofe que fur un fable ftérile & y cherche vainement un arbufte, une plante, un brin d'herbe; tel étoit le féjour épouvantable où je me trouvois! Je regardois triftement ma fille, & je ne pouvois pleurer. Ses gémiffemens me tiroient de l'anéantiffement fatal où je tombois: j'eus encore la préfence d'efprit de caffer quelques rofeaux & de lui en faire fucer la moëlle; miférable nourriture, dont cependant moi & ma fille ufâmes. Je n'ofois plus la regarder;

je criois d'une voix ſourde & déſeſpérée : Zaka, Zaka ! O montagnes de Xarico ! O Azeb, Azeb ! Et l'écho reportoit à mon oreille ma voix douloureuſe & plaintive.

N'avois-je pas aſſez de mon malheur & de celui de ma fille ! Des idées non moins funeſtes me pourſuivoient : je me figurois Zaka ſe débattant dans les bras du ſcélérat, s'élançant dans le fleuve, qu'elle croiroit mon tombeau. Le fidele Caboul tomboit aſſaſſiné, & peut-être elle-même couverte de ſon ſang. Je ne pouvois fuir ces images funebres.

Jetons bas ce peſant fardeau de la vie, m'écriai-je, mourons avant que la cruelle faim nous dévore lentement & par degrés. Je courus avec une eſpece de rage du côté du fleuve, dans le deſſein d'y finir mes jours. Je jetai auparavant un dernier regard ſur ma fille : je la vis étendant ſes petits bras vers moi, ſouriant dans ſa douleur, comme ſi elle eût voulu me ſupplier de ne point l'abandonner dans un état auſſi cruel. Amour paternel, tu l'emportas ſur mon déſeſpoir ! Je pris l'inno-

cente créature entre mes bras ; je la mouillai enfin de larmes, & je fus soulagé. Attendri par la nature, ma fureur se calma : je levai ma fille vers le ciel ; & me jetant à genoux devant celui qui est dans tous les lieux, je dis : Grand Être ! toi qui fis le soleil & qui attachas des fruits aux arbres pour toutes les créatures, aie donc pitié de celle qui languit sous tes regards ; nourris-la, grand Être ! elle n'a que son innocence & ses pleurs pour défense ! N'es-tu pas le nourricier du vermisseau ? Ma fille réclame sa nourriture ! Que puis-je faire pour elle ? Je lui donnerois mon sang, si mon sang pouvoit la nourrir ! C'est à toi que je la remets, grand Être ! Sauve-la ; & si tu es en courroux de ce que j'ai abandonné la tombe d'Azeb, que ta colere ne tombe que sur moi !

Après cette fervente priere, j'attendis quelques secours du grand Être ; & je résolus de vivre pour conserver, s'il étoit possible, ses misérables jours, auxquels les miens étoient attachés.

CHAPITRE XXXI.

Ami, n'acheve point, ſi tu ne veux pas frémir ! Lis & pleure. Plains-moi ! Plains un malheureux pere, & tremble, ſi tu l'es, de te trouver dans une ſituation auſſi terrible que la mienne.

J'allois périr de faim avec ma fille, ſi je ne rencontrois un autre aliment que la moëlle des roſeaux. Foible & languiſſant, je pris le parti de m'enfoncer dans ce déſert, portant ma fille qui gémiſſoit de beſoin dans mes bras. J'eſpérois trouver quelqu'endroit moins affreux ; mon œil avide cherchoit un arbre qui portât quelques fruits. Malheureux ! plus j'avançois, plus ce déſert devenoit effroyable. La nature étoit morte pour moi. Je marchai un jour entier ſans rencontrer une ſource d'eau. Une petite pluie ſurvint, & le ſable aride but avidement l'eau que ma bouche lui diſputoit. Je me vis réduit à faire ſucer à ma

fille ce fable humide, pour rafraîchir fa bouche altérée.

Las, épuifé, n'appercevant que des plaines immenfes & ftériles, & les rayons du foleil qui éclairoient ma mifere, ma nudité, & qui dardoient leurs feux fur ma tête ébranlée, je me couchai fur le fable brûlant; je mourois de douleur, & je tombai dans une frénéfie qui approchoit de l'extrême fureur.

Ma fille étoit dans un état à faire pitié à un tigre. Sa bouche, fes levres, fa langue étoient deffêchées: chacun de fes gémiffemens enfonçoit un glaive dans mon fein; jamais, fous ce ciel d'airain, il ne s'étoit trouvé d'être malheureux comme moi: mes mains enfanglanterent ma poitrine: éperdu, forcené, pleurant de tendreffe & de fureur, je baifois ma fille; ma fille, d'une voix fouffrante, prononça le nom de fa mere; elle appelloit Zaka à fon fecours. A ce nom fatal, qui ébranla mon ame comme un tonnerre, je ne me connus plus; je fus tenté de terminer fes jours; j'en conçus l'horrible penfée; je pris une

pierre, je la soulevai sur sa tête. Mais l'idée que j'allois offenser le grand Être me retint; je songeai que mon désespoir seroit un outrage fait à sa bonté, & que le secours que j'attendois alloit peut-être descendre du ciel. Je me souvins des paroles d'Azeb, qui m'avoit toujours dit : Apprends à souffrir, tout est ordonné par la volonté du grand Être. Je me soumis; je pleurai; je pressai ma fille contre mon sein; j'attendis ce que le grand Être devoit ordonner de son sort & du mien.

Elle tomba dans une espece de stupeur; elle devint comme insensible; ses yeux se fermerent; sa chaleur s'évapora, & le trépas vint la délivrer des maux de la vie. Ses derniers momens ne furent pas douloureux : les traits de son visage n'étoient pas altérés. Ne la voyant plus souffrir, je la contemplai sans effroi, dans ce calme immobile; je restai auprès d'elle pendant un jour entier; & voyant qu'elle ne donnoit aucun signe de vie, je lui dis : Tu es allée rejoindre Azeb dans le séjour du repos; tu es bien présentement; tu es avec

loupe flottante me donnoit l'idée de cette immense machine. Mes questions ne tarissoient pas : il répondoit à tout avec la plus grande complaisance.

J'étois assis près de lui sur le bord de notre esquif ; la lune éclairoit un peu, puis nous déroboit sa lumiere ; Caboul manœuvroit ; Zaka dormoit ; je tenois ma fille entre mes bras : elle quittoit rarement ceux de sa mere, mais elle étoit alors dans les miens.

Tu le sais, ô Dieu ! j'étois en ce moment l'ami le plus tendre, le plus fidele : j'honorois Lodever, je pressois quelquefois ses mains avec amour & respect. Comment le plus perfide, le plus barbare des hommes récompensa-t-il les épanchemens d'une ame sensible & naïve ? La barque vint à pencher d'un côté, je m'appuyai de l'autre pour former un contrepoids. Le méchant ne perdit point cette occasion, & d'un coup imprévu me précipita moi & ma fille dans le fleuve. Je tombe lorsque la lune étoit voilée ; je serre ma fille entre mes bras par un mouvement naturel ;

je criois d'une voix ſourde & déſeſpérée: Zaka, Zaka! O montagnes de Xarico! O Azeb, Azeb! Et l'écho reportoit à mon oreille ma voix douloureuſe & plaintive.

N'avois-je pas aſſez de mon malheur & de celui de ma fille! Des idées non moins funeſtes me pourſuivoient: je me figurois Zaka ſe débattant dans les bras du ſcélérat, s'élançant dans le fleuve, qu'elle croiroit mon tombeau. Le fidele Caboul tomboit aſſaſſiné, & peut-être elle-même couverte de ſon ſang. Je ne pouvois fuir ces images funebres.

Jetons bas ce peſant fardeau de la vie, m'écriai-je, mourons avant que la cruelle faim nous dévore lentement & par degrés. Je courus avec une eſpece de rage du côté du fleuve, dans le deſſein d'y finir mes jours. Je jetai auparavant un dernier regard ſur ma fille: je la vis étendant ſes petits bras vers moi, ſouriant dans ſa douleur, comme ſi elle eût voulu me ſupplier de ne point l'abandonner dans un état auſſi cruel. Amour paternel, tu l'emportas ſur mon déſeſpoir! Je pris l'inno-

cente créature entre mes bras ; je la mouillai enfin de larmes, & je fus soulagé. Attendri par la nature, ma fureur se calma : je levai ma fille vers le ciel ; & me jetant à genoux devant celui qui est dans tous les lieux, je dis : Grand Être ! toi qui fis le soleil & qui attachas des fruits aux arbres pour toutes les créatures, aie donc pitié de celle qui languit sous tes regards ; nourris-la, grand Être ! elle n'a que son innocence & ses pleurs pour défense ! N'es-tu pas le nourricier du vermisseau ? Ma fille réclame sa nourriture ! Que puis-je faire pour elle ? Je lui donnerois mon sang, si mon sang pouvoit la nourrir ! C'est à toi que je la remets, grand Être ! Sauve-la ; & si tu es en courroux de ce que j'ai abandonné la tombe d'Azeb, que ta colere ne tombe que sur moi !

Après cette fervente priere, j'attendis quelques secours du grand Être ; & je résolus de vivre pour conserver, s'il étoit possible, ses misérables jours, auxquels les miens étoient attachés.

CHAP.

cours, & feroient affez forts pour domter fa perfidie.

Je demeurai fur cette pierre froide, écoutant les cris & les gémiffemens de ma fille, à laquelle je n'ofois donner un baifer. Me reprochant déjà fon malheur, je me difois avec amertume : Ah, du moins fi elle étoit dans les bras de fa mere ! Pourquoi l'en ai-je féparée ! Rien n'égaloit le tourment de cette idée : j'efpérois encore ; mais lorfque les premiers rayons de l'aurore vinrent éclairer le lieu où j'étois, que devins-je, ô ciel ! Je pouffai des hurlemens, j'errois en furieux, je me frappois le front & la poitrine. La noirceur d'un homme abominable que je croyois mon ami, l'image du défefpoir de Zaka à fon réveil, ma fille jetant des cris que déjà lui arrachoit le preffant befoin : voilà les bourreaux de mon cœur. Je tombois fur la terre, je me relevois : mon regard imploroit le ciel & toute la nature ; la nature & le ciel étoient fourds à mes cris étouffés. Je cherchois en moi un courage qui m'abandonnoit. Tantôt

je précipitois mes pas, tantôt je m'arrêtois. J'étois tour-à-tour calme & désespéré. Je montois sur un rocher, je plongeois ma vue dans l'étendue du fleuve; je cherchois l'esquif qui, comme un point, auroit pu réjouir ma vue & ranimer mes forces. De l'eau, des rochers, un soleil tranquille au-dessus de ces horreurs, voilà ce qui vint terrasser mon ame & l'abattre. Une larme cruelle & lente monta de mon cœur à mes yeux, & me déchira d'un supplice nouveau & inexprimable.

Ah, mon ami! figurez-vous un désert où la nature est morte, où l'œil ne se repose que sur un sable stérile & y cherche vainement un arbuste, une plante, un brin d'herbe; tel étoit le séjour épouvantable où je me trouvois! Je regardois tristement ma fille, & je ne pouvois pleurer. Ses gémissemens me tiroient de l'anéantissement fatal où je tombois: j'eus encore la présence d'esprit de casser quelques roseaux & de lui en faire sucer la moëlle; misérable nourriture, dont cependant moi & ma fille usâmes. Je n'osois plus la regarder;

je criois d'une voix ſourde & déſeſpérée: Zaka, Zaka! O montagnes de Xarico! O Azeb, Azeb! Et l'écho reportoit à mon oreille ma voix douloureuſe & plaintive.

N'avois-je pas aſſez de mon malheur & de celui de ma fille! Des idées non moins funeſtes me pourſuivoient: je me figurois Zaka ſe débattant dans les bras du ſcélérat, s'élançant dans le fleuve, qu'elle croiroit mon tombeau. Le fidele Caboul tomboit aſſaſſiné, & peut-être elle-même couverte de ſon ſang. Je ne pouvois fuir ces images funebres.

Jetons bas ce peſant fardeau de la vie, m'écriai-je, mourons avant que la cruelle faim nous dévore lentement & par degrés. Je courus avec une eſpece de rage du côté du fleuve, dans le deſſein d'y finir mes jours. Je jetai auparavant un dernier regard ſur ma fille: je la vis étendant ſes petits bras vers moi, ſouriant dans ſa douleur, comme ſi elle eût voulu me ſupplier de ne point l'abandonner dans un état auſſi cruel. Amour paternel, tu l'emportas ſur mon déſeſpoir! Je pris l'inno-

cente créature entre mes bras ; je la mouillai enfin de larmes, & je fus soulagé. Attendri par la nature, ma fureur se calma : je levai ma fille vers le ciel ; & me jetant à genoux devant celui qui est dans tous les lieux, je dis : Grand Être ! toi qui fis le soleil & qui attachas des fruits aux arbres pour toutes les créatures, aie donc pitié de celle qui languit sous tes regards ; nourris-la, grand Être ! elle n'a que son innocence & ses pleurs pour défense ! N'es-tu pas le nourricier du vermisseau ? Ma fille réclame sa nourriture ! Que puis-je faire pour elle ? Je lui donnerois mon sang, si mon sang pouvoit la nourrir ! C'est à toi que je la remets, grand Être ! Sauve-la ; & si tu es en courroux de ce que j'ai abandonné la tombe d'Azeb, que ta colere ne tombe que sur moi !

Après cette fervente priere, j'attendis quelques secours du grand Être ; & je résolus de vivre pour conserver, s'il étoit possible, ses misérables jours, auxquels les miens étoient attachés.

CHAP.

CHAPITRE XXXI.

Ami, n'acheve point, si tu ne veux pas frémir ! Lis & pleure. Plains-moi ! Plains un malheureux pere, & tremble, si tu l'es, de te trouver dans une situation aussi terrible que la mienne.

J'allois périr de faim avec ma fille, si je ne rencontrois un autre aliment que la moëlle des roseaux. Foible & languissant, je pris le parti de m'enfoncer dans ce désert, portant ma fille qui gémissoit de besoin dans mes bras. J'espérois trouver quelqu'endroit moins affreux ; mon œil avide cherchoit un arbre qui portât quelques fruits. Malheureux ! plus j'avançois, plus ce désert devenoit effroyable. La nature étoit morte pour moi. Je marchai un jour entier sans rencontrer une source d'eau. Une petite pluie survint, & le sable aride but avidement l'eau que ma bouche lui disputoit. Je me vis réduit à faire sucer à ma

fille ce fable humide, pour rafraîchir fa bouche altérée.

Las, épuifé, n'appercevant que des plaines immenfes & ftériles, & les rayons du foleil qui éclairoient ma mifere, ma nudité, & qui dardoient leurs feux fur ma tête ébranlée, je me couchai fur le fable brûlant; je mourois de douleur, & je tombai dans une frénéfie qui approchoit de l'extrême fureur.

Ma fille étoit dans un état à faire pitié à un tigre. Sa bouche, fes levres, fa langue étoient deffféchées : chacun de fes gémiffemens enfonçoit un glaive dans mon fein ; jamais, fous ce ciel d'airain, il ne s'étoit trouvé d'être malheureux comme moi : mes mains enfanglanterent ma poitrine : éperdu, forcené, pleurant de tendreffe & de fureur, je baifois ma fille; ma fille, d'une voix fouffrante, prononça le nom de fa mère; elle appelloit Zaka à fon fecours. A ce nom fatal, qui ébranla mon ame comme un tonnerre, je ne me connus plus; je fus tenté de terminer fes jours; j'en conçus l'horrible penfée; je pris une

pierre, je la soulevai sur sa tête. Mais l'idée que j'allois offenser le grand Être me retint; je songeai que mon désespoir seroit un outrage fait à sa bonté, & que le secours que j'attendois alloit peut-être descendre du ciel. Je me souvins des paroles d'Azeb, qui m'avoit toujours dit : Apprends à souffrir, tout est ordonné par la volonté du grand Être. Je me soumis; je pleurai; je pressai ma fille contre mon sein; j'attendis ce que le grand Être devoit ordonner de son sort & du mien.

Elle tomba dans une espèce de stupeur; elle devint comme insensible; ses yeux se fermerent; sa chaleur s'évapora, & le trépas vint la délivrer des maux de la vie. Ses derniers momens ne furent pas douloureux : les traits de son visage n'étoient pas altérés. Ne la voyant plus souffrir, je la contemplai sans effroi, dans ce calme immobile; je restai auprès d'elle pendant un jour entier; & voyant qu'elle ne donnoit aucun signe de vie, je lui dis : Tu es allée rejoindre Azeb dans le séjour du repos; tu es bien présentement; tu es avec

le grand Être. Salue Azeb ; raconte-lui mes ſouffrances & mes douleurs : dis-lui que nous avons été punis de n'avoir pas ſuivi ſes ſages conſeils.

Indifférent alors ſur le ſort qui m'attendoit ; je montai au ſommet d'un rocher, tournant le dos à ma malheureuſe fille. J'avois couvert ſon corps de ſable & de terre, après lui avoir donné le dernier baiſer.

En meſurant l'eſpace qui étoit au-deſſous de moi, j'apperçus dans l'éloignement des hommes aſſis en rond ; ils leverent leurs regards vers moi. Je l'avouerai, à la vue de quelques alimens, mon cœur défaillant ſentit un retour ſecret vers la vie ; le trépas me fit horreur, lorſque je ſentis que je pouvois revivre. Nommez lâcheté, foibleſſe, le ſentiment qui m'entraîna vers ces ſauvages. Je ne le pus domter : la faim impérieuſe me guidoit.

Les peuples Américains ont tous en leurs différens langages une façon générale de ſe faire entendre. Il ne me fut pas difficile par mes geſtes de leur faire comprendre que j'im-

plorois leur fecours. Mon langage les prévint fans doute en ma faveur; ils m'accueillirent & m'inviterent à manger. Ma faim étoit fi grande que je dévorai ce qu'ils me préfentoient; c'étoient des poiffons fecs: mais tout-tout-à-coup je m'arrêtai, je ne voulus plus manger, fongeant que ma fille étoit morte de befoin. J'avois des remords en prenant ces mets: il me fembloit que je ne devois plus exifter, après m'avoir perdu ce qui m'étoit cher. Ces fauvages, me voyant affligé, me confolerent. Après une marche d'une demi-journée, ils me prirent dans leur bateau. Le lieu que j'avois parcouru étoit une isle où ils venoient chaffer. Au bout d'une navigation de quatorze jours, nous abordâmes à leur habitation qui étoit fur les bords du même fleuve.

Le poids de l'infortune pefoit toujours fur mon cœur, & je fentois l'horreur d'être revenu à la vie après des pertes auffi douloureufes. Le foleil que j'avois tant de fois contemplé avec Azeb & Zaka, fembloit me reprocher mon exiftence. Hélas! cet objet fi

tendrement aimé, cette Zaka, qu'étoit-elle devenue? Ce fleuve que je voyois étoit-il son tombeau? Lodever l'avoit-il tuée après l'avoir outragée? Ce meurtrier jouissoit donc en paix & de son crime & de mes trésors! Cette Europe que j'avois tant desirée, ne m'offroit plus qu'une perspective odieuse: c'étoit en voulant chercher une plus grande félicité, que j'avois perdu le bonheur. De quoi me servoient quelques-unes de ces pierres brillantes que par hasard j'avois sur moi? Ce peuple qui me nourrissoit n'en faisoit aucun cas. Il falloit les dédommager par mes travaux des mets qu'ils m'offroient: heureusement pour moi que mes bras robustes, accoutumés à la culture de la terre, ne me refusoient pas leur service.

Dans les intervalles que me laissoit le travail, je côtoyois lentement le bord du fleuve, comme pour retrouver du moins ce corps adorable & mourir en l'embrassant. Je n'avois plus rien autour de moi que je pusse aimer. Quel état pour un cœur comme le mien!

J'étois détrompé & sur l'amitié & sur ce bonheur que je croyois toucher. Je ne me pardonnois pas d'avoir fait moi-même mon malheur ; je me regardois comme l'assassin de Zaka & de ma fille. N'étoit-ce pas moi qui les avois arrachés à un état paisible pour les conduire au-devant des désastres ? Ce remords terrible étoit vivant dans mon cœur & le déchiroit. Ah ! si Zaka ne m'a point maudit, m'écriois-je, c'est que l'amour a été plus fort. Si je la retrouve, que lui dirai-je, quand elle me redemandera sa fille ?

Je passai quarante jours sans connoître le sommeil : je ne trouvois de relâche à mes maux qu'en forçant le travail, tant pour me distraire que pour me rendre utile au peuple qui me nourrissoit. O mort, dont j'avois vu deux fois l'image, que je t'ai invoquée de fois ! Qui m'a fait supporter la vie, lorsque je ne tenois à rien ? Je n'étois plus furieux ; l'excès de la douleur avoit affoibli mon bras : je traînois des jours tristes, pénibles, empoisonnés de regrets, & l'avenir ne m'en offroit point

time qu'ils jugeoient digne de lui être pré-sentée. Le fer alloit percer un ſein fait pour déſarmer la main la plus féroce.

Ah, que je fus ému ! Comme ſes cris retentirent au fond de mon cœur ! Que ſes larmes me toucherent ! Je me croyois devenu à jamais inſenſible ; ce fut elle qui réveilla dans mon cœur le ſentiment preſque éteint : ſa beauté me toucha ; mais ſon malheur fit ſur mon ame une impreſſion plus vive encore.

Au moment où l'on traînoit la victime vers l'idole, le grand-prêtre, portant une couronne de chêne, impoſa ſilence à l'aſſemblée, & proféra ces mots :

Voici l'ennemi qui doit être immolé pour appaiſer le courroux de Zarakuntos ; mais, vous le ſavez, la loi indique un moyen qui le ſatisferoit également : s'il ſe trouvoit un étranger qui voulût ſe charger de la victime & en purger nos contrées, qu'il fuie, qu'il s'éloigne, en ſe couvrant de l'horreur qu'elle inſpire ! Nous l'abandonnons à lui, pourvu

CHAPITRE XXXII.

Le destin m'avoit conduit parmi les Gengis, peuple qui avoit des vertus mêlangées d'une sorte de férocité. Fideles à l'hospitalité, ils étoient implacables envers leurs ennemis ; ils les mettoient à mort, & ils étoient prêts à répandre tout leur sang pour la cause des leurs. J'ai vu ces hommes si terribles, la massue à la main, s'attendrir, pleurer, connoître la générosité, la grandeur d'ame, la sincérité, la foi. Leurs coutumes sont féroces, & leurs mœurs sont douces. Leur commerce est sûr, leur parole inviolable. Ils rendent la justice au foible ; ils sont compatissans & sinceres ; ils ne se laissent jamais ni séduire ni corrompre : aussi ont-ils l'orgueil de se croire plus estimables que le reste des nations. Ils m'assignerent un travail qui n'excédoit pas mes forces, & dès ce moment je fus regardé comme leur compatriote.

Ce peuple humain, par un contraſte étrange, avoit des dieux ſanguinaires, auxquels il immoloit tous les ans une jeune fille enlevée chez leurs ennemis. Les ſimulacres de leurs dieux étoient teints de ſang. J'ai vu le cœur de ces barbares maîtriſé par la religion. Le guerrier qui venoit d'affronter la mort, tomboit aux pieds de ces idoles, pénétré de terreur. C'étoient des ames fortes, en qui tout devenoit excès, ſoit crainte, ſoit valeur, ſoit haine, ſoit amitié.

Un Gengis, fier de ſon audace & de ſon indépendance, mépriſe tous les autres peuples. S'il eſt fait priſonnier de guerre, il ſouffre la mort en héros. Il traite les Européens d'ignorans & de lâches, les voyant dédaigner ſes dieux & pâlir à l'aſpect du bûcher.

J'ai vécu chez les Gengis près d'un an ſans avoir eſſuyé la moindre injuſtice. Ils me traitoient comme leur frere; mais mon cœur flétri ne pouvoit goûter aucune ſorte de joie. Je me prêtois à leur maniere de vivre, ſans pouvoir m'y accoutumer, & c'eſt ſûrement à cette

complaisance que j'ai été redevable de leur amitié.

Ils me conduisirent un jour à une de leurs fêtes, malgré ma répugnance ; c'étoit le jour du sacrifice, jour solemnel pour appaiser leur dieu. Quelle fête ! Devant une idole d'une figure hideuse, une jeune Européenne, portant déjà les tristes ornemens du sacrifice, alloit être immolée & son sang devoit rougir l'idole. Elle avoit été prise sur un vaisseau Portugais qui avoit vomi la flamme & la mort contre une de leurs barques, & les Gengis adoroient la vengeance.

Le bruit de mille instrumens grossiers précédoit sa marche ; que dis-je ! on la traînoit, malgré toute sa résistance, vers l'autel ; elle regrettoit amérement la vie qu'elle alloit perdre. Jeune & dans tout l'éclat de la beauté, la pâleur, l'horreur de la mort se peignoient sur son front ; elle tournoit ses beaux yeux, tantôt vers le ciel, tantôt vers ses bourreaux, comme pour les fléchir. Larmes inutiles ! Ces barbares vouloient offrir à leur idole une vic-

time qu'ils jugeoient digne de lui être pré-sentée. Le fer alloit percer un ſein fait pour déſarmer la main la plus féroce.

Ah, que je fus ému ! Comme ſes cris retentirent au fond de mon cœur ! Que ſes larmes me toucherent ! Je me croyois devenu à jamais inſenſible ; ce fut elle qui réveilla dans mon cœur le ſentiment preſque éteint : ſa beauté me toucha ; mais ſon malheur fit ſur mon ame une impreſſion plus vive encore.

Au moment où l'on traînoit la victime vers l'idole, le grand-prêtre, portant une couronne de chêne, impoſa ſilence à l'aſſemblée, & proféra ces mots :

Voici l'ennemi qui doit être immolé pour appaiſer le courroux de Zarakuntos ; mais, vous le ſavez, la loi indique un moyen qui le ſatisferoit également : s'il ſe trouvoit un étranger qui voulût ſe charger de la victime & en purger nos contrées, qu'il fuie, qu'il s'éloigne, en ſe couvrant de l'horreur qu'elle inſpire ! Nous l'abandonnons à lui, pourvu

qu'à la fin de trois révolutions du ſoleil il ne reſpire plus l'air que nous reſpirons, & qu'il vienne aux pieds de la ſtatue verſer une goutte de ſon ſang ſur ſon pied droit.

Chacun étoit immobile, lorſqu'ayant bien compris le diſcours du grand-prêtre, je ſortis des rangs, & m'écriai : C'eſt moi; je la prends.

Le grand-prêtre me fit approcher, & me dit : Tu promets donc de la conduire hors de ces contrées ? Oui, répondis-je. Il chargea ma tête de je ne ſais quelles imprécations, inciſa l'index de ma main gauche, fit couler mon ſang ſur l'orteil du pied droit de la ſtatue, & remit entre mes bras la jeune fille tremblante. Auſſi-tôt un applaudiſſement confus s'éleva dans l'aſſemblée, & je fus environné de clameurs qui reſſembloient à un chant de triomphe.

Fier d'avoir conſervé les jours de cette beauté innocente, je lui pris la main avec un ſaiſiſſement involontaire; elle jeta un cri, croyant que j'étois ſon meurtrier, & s'ima-

ginant qu'un couteau brilloit dans ma main désarmée.

Je lui dis en espagnol, qu'elle n'avoit plus rien à craindre, & que je venois de lui sauver la vie. Toute l'assemblée répétoit : Elle ne sera point mise à mort; l'étranger l'emmene.

Pour elle, étonnée d'entendre parler une langue d'Europe à un homme qu'elle avoit vu prêt à la tuer, son ame ne pouvoit suffire aux idées qui l'agitoient; elle me demanda s'il étoit bien vrai qu'elle ne dût point être égorgée, & si je ne l'abusois pas par une pitié fausse ou cruelle. Je l'assurai que ses jours étoient en sûreté, & que les Gengis ne rompoient jamais leurs promesses.

Ma joie, en lui annonçant cette nouvelle, étoit inexprimable : je jouissois de sa douce surprise, du plaisir qui par degrés dilatoit son ame, de la joie qui se répandoit sur tous les traits délicats de son visage, & qui, à la place de la pâleur, étendoit un voile de rose. Elle se trouvoit dans l'état où les Gengis

l'avoient laiſſée, après l'avoir dépouillée de ſes habits.

Les inſtrumens guerriers retentirent dans les airs : toute l'aſſemblée défila devant nous ; chacun, en paſſant, diſoit un mot que je ne pouvois interpréter. Le grand-prêtre, qui étoit le dernier, prit de la pouſſiere d'un air myſtérieux, & la jeta ſur nos têtes. Tout le monde s'éloigna, & nous reſtâmes ſeuls devant l'autel de mort & l'idole hideuſe.

La victime rougiſſoit, & ſe couvrit d'une peau de tigre qu'un Indien avoit laiſſé tomber. La cauſe de ſa honte m'étoit inconnue : ſon étonnement, ſa reconnoiſſance, un reſte de terreur qu'elle ne pouvoit étouffer, tous ſes mouvemens étoient peints ſur ſon front & s'y ſuccédoient avec rapidité ; & moi, je ne jouiſſois que du plaiſir de l'avoir dérobée à une mort certaine, lorſque tout-à-coup la victime enlaça ſes bras autour de mon col & me cria d'une voix tendre & étouffée : Vous êtes mon époux, vous l'êtes par les loix du pays, je vous appartiens.

J'avoue que ma ſurpriſe ne peut ſe rendre. Elle étoit belle, & ſa douleur profonde me donnoit un témoignage ſatisfaiſant de la ſenſibilité de ſon cœur ; mais fidele à Zaka, je lui dis avec une forte expreſſion : Mon cœur eſt à une autre. Je ſerai ton compagnon, ton pere, ton protecteur ; mais jamais ma main ne ſerrera avec amour une autre main que celle de Zaka. Viens avec moi : je te protégerai, je te nourrirai du travail de mes mains ; mais jamais tu ne partageras mon lit. Je ne veux ſentir les voluptés de l'amour qu'avec Zaka.

La jeune Portugaiſe baiſſa les yeux, en diſant : J'obéiſſois à la loi du pays ; je remercie mon libérateur. Et elle me baiſa la main, en fléchiſſant le genou. Un Européen l'eût relevée : je la laiſſai dans cette attitude, & j'allai chercher d'une liqueur forte pour la ranimer. Je la fis aſſeoir à côté de moi, ce qu'elle n'oſoit. Elle me répétoit qu'elle étoit mon humble eſclave, & je lui diſois qu'elle étoit à elle-même, ſous la main du grand Être,

&

& que je ne voulois point d'esclave.

Je l'engageai à me raconter ses aventures. Elle étoit fille d'un Portugais commerçant, établi à Buenos-Ayres. Forcé de côtoyer les rives des Gengis, il avoit fait feu sur une de leurs barques, & la mort avoit été le prix de son imprudence. Ceux qui étoient échappés à la massue des sauvages, avoient été vendus comme esclaves ; & à l'époque de sa captivité, sa beauté, sa jeunesse, son sexe l'avoient fait réserver pour être offerte en sacrifice.

La nation ordonna qu'on nous renverroit aux colonies Portugaises. Elle regardoit comme un augure de félicité qu'un étranger eût voulu se charger d'une tête où l'on avoit fait descendre toutes les malédictions. Elle devoit sortir du pays & emporter, pour ainsi dire, avec elle le courroux de leur dieu. On la regardoit comme plus infortunée que si elle fût tombée sous le couteau du sacrificateur. On louoit mon courage d'oser vivre avec l'objet des anathêmes célestes. Ce fut pour

moi un titre à leur bienveillance. Aucun d'eux n'auroit été capable d'une pareille résolution : ils m'avoient donné la jeune Portugaise comme épouse, comme esclave, comme m'appartenant sans réserve ; mais l'amour que j'avois pour Zaka étoit trop avant dans mon cœur pour que je pusse porter quelque tendresse à une autre femme. J'ose dire que je vis ses attraits d'un œil tranquille ; que je me défendis de ses charmes & de ses caresses ; que tout ce qu'elle me disoit ne faisoit que me rappeller les paroles de Zaka & me les rendre plus cheres. Ce n'étoit point insensibilité, c'étoit un sentiment profond qui ne me permettoit pas d'en aimer une autre que Zaka, & qui me rendoit indifférens tous les plaisirs qui n'étoient point partagés avec elle.

Notre passage aux colonies Portugaises étoit bien moins difficile que je ne l'avois cru d'abord. Les Gengis commercent avec leurs voisins les Talibotos, lesquels sont en très-étroite alliance avec les Portugais. Il étoit de la religion des Gengis de nous conduire en sûreté

loin de leurs frontieres ; là, de renouveller leurs anathêmes & d'abandonner la victime à toute la colere de leur dieu. Leur superstition nous servit heureusement. Ils nous accompagnerent armés, pour nous dérober à tout danger ; car c'eût été un désastre pour la nation, si la victime fût tombée autre part qu'au pied de l'autel. Ils ne doutoient pas que la foudre n'atteignît sa tête dévouée dès qu'elle auroit passé les limites de leur pays. En louant ma générosité, ils me plaignoient de ma folie de l'accompagner, au lieu de vivre chez eux : ils m'en presserent encore, me proposant de la ramener devant l'idole & de l'immoler.

Si je l'abandonnois, c'étoit le signal de sa mort. Je leur certifiai que je voulois la sauver & la conduire jusques dans sa patrie. Ils soupirerent sur mon sort, recommencerent autour de moi leurs cérémonies superstitieuses, & chargerent la tête de la victime de nouvelles imprécations : ils avoient horreur de toucher ses vêtemens ; il falloit qu'elle

qui l'avoient commis étoient également réprouvés par les loix civiles & religieuſes, & qu'on avoit jugé que le ſupplice du feu étoit ſeul capable d'expier un pareil forfait.

Sans l'amitié & la confiance que j'avois pour elle, j'aurois cru qu'elle me faiſoit un conte, tant ma conſcience avoit été parfaitement muette & tranquille. Jamais la penſée que j'offenſois la nature & le grand Être n'étoit entrée dans mon ame : j'interrogeois mon cœur, pour ſavoir s'il étoit véritablement coupable d'aimer Zaka avec tendreſſe; & je ne comprenois pas ce qui pouvoit rendre cet amour criminel.

Ma jeune Portugaiſe m'exhorta à taire l'hiſtoire de cette union, que l'on nommoit en Europe un inceſte, & qui m'expoſeroit à la rigueur des loix, ou du moins qui me feroit regarder avec horreur & mépris. J'avoue que je me perdis dans mes réflexions pour concilier avec la raiſon l'origine de cette loi, & je ne pus jamais deviner comment elle s'étoit établie parmi les hommes.

Nous fûmes bien reçus chez les Talibotos. Je les trouvai plus civilisés que les Gengis; mais en acquérant de nouvelles lumieres, ils avoient lié connoissance avec la ruse & le mensonge. Ils étoient bien moins désintéressés, & ils connoissoient déjà la valeur de mes petites pierres brillantes.

Ma jeune compagne m'avoit confirmé tout ce que Lodever m'avoit dit de l'Europe : ce qui, joint à l'espérance de retrouver Zaka, me faisoit attendre avec impatience l'occasion de parvenir aux colonies Portugaises. Mais sans un événement particulier, nous serions demeurés un tems infini chez ce peuple.

Elle découvrit chez les Talibotos un Jésuite. Je ne sais ce qu'elle lui avoit dit sur mon compte; mais elle me l'amena avec une espece de triomphe. Je vis un homme d'une physionomie douce & fine. Il me caressoit de l'œil avant de m'avoir parlé. Ses manieres étoient aisées & insinuantes, & je me disois en moi-même : Si tous les Européns ressemblent à à celui-ci, qu'ils sont aimables !

Ce Jésuite sembloit deviner toutes mes pensées, tant il alloit au-devant de mes moindres mouvemens; il me comprenoit facilement, & dans un jour que nous passâmes ensemble, il me donna une foule d'idées que je n'avois pas eues. Il ne savoit point agir comme Lodever; il sembloit n'avoir ni bras ni jambes, tant il en faisoit peu d'usage; mais il sortoit de sa tête des traits de lumiere qui persuadoient tout ce qu'il vouloit faire adopter aux autres. Il m'embrassa pendant un jour entier. Je n'avois jamais imaginé qu'un homme pût être aussi caressant envers un autre. Il me loua des pieds à la tête, mais avec une grace & un à-propos qui ôtoient à ses louanges le ton adulateur. Il me dit enfin qu'il vouloit s'occuper de mon salut éternel, & qu'il reviendroit le lendemain pour me faire chrétien. Je l'avois trouvé si doux, si poli, que je lui promis de faire tout ce qu'il voudroit. Il m'avoit enchanté par ses paroles, déjà il m'avoit promis de me faire passer en Europe, & à ce nom seul il faisoit une exclamation qui sembloit

exprimer que là étoient le repos, le bonheur; & qu'on y trouvoit le chemin de la vraie félicité.

Le lendemain, il me prit en particulier, & tira de sa poche un crucifix. Je reconnus la figure; je la pris avec respect, & je m'écriai: C'est un Dieu que mon pere adoroit. Je l'ai vu prosterné devant son image.

Le Jésuite fut ému de mon action; il me dit que l'image de ce Dieu étoit faite pour parcourir la terre entiere, pour s'enfoncer dans les régions les plus reculées, pour être reconnu au fond des déserts les plus inaccessibles; que la croix sur laquelle étoit couché cet homme souffrant, dominoit les édifices de l'Europe, & que c'étoit le signe religieux qui triompheroit de tous les autres. Vous verrez ce signe, me dit-il, sur la poitrine de ceux qui gouvernent les hommes; ils se font honneur de le porter; tout genou doit fléchir devant lui.

Je lui repliquai que ce signe étoit très-respectable, puisque mon pere l'avoit adoré;

mais il m'avoit appris à adorer un être caché derriere la voûte lumineuse du firmament, qui ne se manifestoit que par ses œuvres éclatantes ; qu'il s'appelloit le grand Etre, & que c'étoit lui que j'adorois dans la plaine & sur le sommet des montagnes. Le Jésuite reprit : Celui que je vous présente est le même ; c'est le grand Etre caché qui s'est fait homme pour instruire les hommes, pour voiler sa majesté, inaccessible à nos regards, pour apprendre aux humains à s'aimer, pour nous apporter des vérités utiles & consolantes, pour en faire un peuple d'amis & de freres unis par les liens de la charité & de la bienfaisance. C'est au nom du grand Etre que je vous aime, & que je veux être votre frere.

Quoi, lui dis-je, ce grand Etre est descendu parmi les hommes ? Et dans quelle partie de la terre ? En Asie, me dit-il. Que l'Asie est heureuse ! m'écriai-je. Y est-il encore ? Non, me dit-il, il est mort sur cette croix. — Et comment les hommes ont-ils pu clouer le grand Etre ? — Il s'étoit fait

homme pour compatir à notre foiblesse, pour ne pas éblouir nos foibles yeux. Toute sa doctrine n'étoit qu'amour & charité. Des hommes méchans & orgueilleux, irrités de cette doctrine simple & pure, qui renversoit leurs décisions hautaines & leurs prétentions ambitieuses, l'ont fait mettre à mort, parce qu'ils avoient intérêt de détruire le précepte de l'égalité. — Il n'y avoit rien de plus raisonnable que cette doctrine. Ne me dites-vous pas que le grand Etre, prenant la figure d'un homme, avoit recommandé à toutes les créatures humaines de se regarder comme les enfans égaux d'un même pere, de se prêter tous les secours que des freres bien unis doivent se donner? Je ne connois pas de plus belle doctrine que celle-là. Et comment appelle-t-on ceux qui la professent? — On les appelle chrétiens. — Ah, le beau nom à porter! Tous ceux qui sont chrétiens s'aiment donc entre eux, se soulagent mutuellement. Je vois bien que cette doctrine vient du grand Etre, & il me tarde de vivre parmi les chrétiens.

Mais, me dit-il, pour vivre avec eux, il faut être chrétien. Ne vénérez-vous point celui qui est venu apporter au monde cette admirable doctrine, & qui est mort pour elle? Sans doute, repris-je, puisque le grand Etre étoit en lui, puisque la chair d'homme, si je vous comprends bien, n'étoit que son vêtement. Je veux être chrétien avec vous, parce qu'alors vous m'aimerez & que je serai obligé de vous aimer; & chaque homme que je rencontrerai désormais, je lui dirai: Je suis chrétien, je t'aime; sois chrétien, afin de m'aimer aussi; car le grand Etre, qui s'est fait homme pour nous dire de nous aimer & de nous regarder comme freres, le veut ainsi. Et il n'y a rien de plus doux que de pratiquer une pareille loi. Lodever n'étoit pas un chrétien, je le vois; & moi je l'étois à son égard, sans savoir que je l'étois: mais le grand Etre avoit dit à mon cœur dans le désert de Xarico ce qu'il avoit dit de bouche en Asie aux Asiatiques qui, à ce qu'il me semble, l'ont dit aux Européens. Oh, que ne suis-je né en Asie,

& de ſon tems ! Avec quel reſpect j'aurois écouté les paroles qui ſeroient ſorties de ſa bouche ! Mais j'irai aux lieux où ces méchans orgueilleux l'ont étendu ſur une croix, & je baiſerai la terre où ſon ſang a coulé.

En diſant ces mots, des larmes d'attendriſſement rouloient dans mes yeux. Le Jéſuite, en m'entendant nommer Lodever, n'avoit ſu de qui je parlois ; mais il avoit remarqué ma profonde ſenſibilité, & ſur-tout avec quels regards d'amour & de reſpect je contemplois cette figure ſouffrante qui avoit ſervi d'enveloppe au grand Etre, & qui avoit apporté en Aſie cette admirable doctrine. Je raiſonnois comme un ſauvage quant à l'enveloppe ; mais je n'étois pas encore initié dans les myſteres qui depuis m'ont été expliqués.

Auſſi le Jéſuite, prenant l'eſprit de la religion pour baſe fondamentale, & ſatisfait de ne point voir en moi un groſſier idolâtre, me témoigna une joie vive, m'embraſſa, & me dit avec une effuſion d'ame impoſſible à rendre, que j'étois chrétien par le cœur, &

que j'étois digne d'entrer dans l'église.

Je l'embrassai à mon tour comme un frere, & je m'écriai : Je suis chrétien. J'étois orgueilleux de proférer ce nom ; car tout homme que j'appercevois devenoit mon frere ; & cette fraternité, ce commerce de bienfaits plaisoit à mon ame, & m'ouvroit la plus douce perspective.

Je vais achever de vous faire chrétien, me dit le Jésuite. Il prit une petite fiole d'eau, & s'apprêta à me la verser sur la tête. Je l'assurai que cela n'étoit pas nécessaire ; mais il me fit entendre que cette cérémonie devenoit indispensable, que c'étoit le signe d'union. Je me soumis à ce qu'il voulut : je ne desirois rien tant que d'être de la religion qui commandoit l'amour & la charité. Je me mis à genoux ; le Jésuite me mouilla la nuque du col, en prononçant quelques paroles, & je me relevai avec transport. Je suis chrétien, répétois-je, ô quel jour heureux de ma vie ! Egalité, tendresse, confiance, voilà ce qui regne parmi les chrétiens. Le roi de l'Europe

sera mon frere, n'est-il pas vrai? Tous les Européens seront mes freres, & les habitans de l'Asie, puisqu'ils ont vu de près celui qui annonçoit la grande doctrine, la doctrine charitable, expiré sur la croix. Je lui demandai si Lodever, de retour en Europe, ne seroit pas effacé du nombre des chrétiens pour ce qu'il m'avoit fait; & comme il ne comprit rien à cette demande, il en remit l'explication à un autre jour.

Ce Jésuite avoit un air si engageant, si persuasif, que je ne lui résistois en rien. Il m'amena quelques Indiens qu'il avoit fait chrétiens, & je fus enchanté de la concorde qui régnoit parmi eux: c'étoit à qui m'offriroit ce qu'il avoit. Je pleurois de joie en me représentant qu'en Europe je n'aurois qu'à demander pour recevoir, & que tous les biens seroient communs, ainsi que l'avoit recommandé l'Auteur de cette doctrine charitable.

CHAPITRE XXXIII.

Je ne quittois plus le Jésuite. Dans nos conversations, où mon cœur aimoit à s'épancher, je nommai plusieurs fois Azeb & Zaka. Mon récit parut le frapper : il me dit qu'il y avoit beaucoup de ressemblance entre mes aventures & celles d'une jeune sauvage qui étoit à San-Salvador, où lui-même avoit commencé à l'instruire dans la religion chrétienne. L'image de Zaka étoit trop profondément gravée dans mon ame pour que je ne saisisse pas avec transport cette premiere lueur. Je m'informai dans le plus petit détail des choses qui pouvoient m'éclaircir. Le Jésuite me fit un portrait si absolument ressemblant à Zaka, qu'en l'entendant je m'écriai : Juste ciel ! je ne me trompe point, c'est Zaka, c'est ma sœur ; elle vit ; je la reverrai, & je pourrai encore redevenir heureux entre ses bras.

Mes transports surprirent le Jésuite : je lui parlois

parlois d'une sœur adorée que je croyois perdue, & je mettois dans mes discours toute la chaleur d'un amant. Il n'osa hasarder sa pensée, & me dit qu'elle étoit à San-Salvador; que les chagrins dont elle paroissoit accablée, l'avoient conduite dans un couvent pour y passer le reste de ses jours. Le reste de ses jours? repliquai-je avec une espece de fureur mêlée d'attendrissement; non, elle vivra avec moi; je ressens ses peines, c'est à moi de les effacer. O ma fille, où es-tu!.. Mais je la reverrai, je lui offrirai son cher Zidzem qu'elle croit mort. Zaka! il vit, il vit pour t'aimer.

A ces mots, le Jésuite devint plus rêveur. Je lui répétois cent fois que je préférois le séjour de San-Salvador à tout autre, parce que ma sœur y étoit. Mes discours avoient été une énigme pour lui. Il me fallut entrer dans les plus grands détails; & le Jésuite, surpris de mes aventures, ne cessoit de me représenter que j'avois été coupable dans le lien que j'avois formé avec Zaka.

Sa miſſion étoit finie ; il m'avoit pris en amitié, & il réſolut de m'accompagner juſqu'à San-Salvador. Nous voyageâmes avec une partie des ſauvages qui alloient échanger des marchandiſes. Pluſieurs Portugais commerçans vinrent pareillement à notre rencontre. Les échanges furent faits en peu de jours. Chacun de ſon côté cherchoit à tromper l'autre ; mais les ſauvages n'étoient pas ſi habiles que leurs maîtres.

Je vendis ce que j'avois reçu en préſent des bons Gengis, ainſi que toutes mes pierreries. Les Portugais furent aſſez équitables pour me donner le tiers de ce que valoient mes diamans, & ils m'aſſurerent d'ailleurs, de la façon du monde la plus civile, qu'ils m'en auroient à peine donné la dixieme partie, ſi je n'euſſe été chrétien.

Je continuai ma route avec eux. Le Jéſuite avoit une ſorte d'empire ſur ces commerçans : ils le vénéroient ; & comme j'étois ami du Jéſuite, ils eurent pour moi toutes ſortes de déférences.

La route que nous prîmes pour arriver à San-Salvador étoit la plus périlleuſe, mais la plus prompte. J'aurois franchi les obſtacles les plus difficiles, ſur le plus léger eſpoir de revoir ma chere Zaka.

Je ne vous parlerai point de mon étonnement à mon arrivée parmi les Européens. Je tais la foule de penſées qui vinrent m'aſſaillir : ce tableau ſeroit trop long. Je paſſe auſſi ſous ſilence combien de fois dupé, je vis inſulter à ma ſimplicité. Je ne vous expoſerai point le flux & le reflux de mes idées avant que je fuſſe parvenu à connoître leurs vertus & leurs vices, & à ſavoir apprécier le vrai caractere de leur eſprit. Il m'eût été impoſſible, ſans le ſecours du Jéſuite, de me tirer de ce labyrinthe : il fut véritablement pour moi un bon chrétien, car il m'aida dans pluſieurs pas difficiles ; & graces à ſes conſeils & à ſon crédit, il ne m'arriva rien de fâcheux.

Nous ne tardâmes point à arriver à San-Salvador, où étoit cet objet adoré, dont j'attendois le charme & la félicité de ma vie,

Ma jeune Portugaiſe y retrouva deux de ſes parens qui furent extaſiés de la revoir. Ils apprirent avec étonnement ſes aventures ſingulieres. J'avois été ſon libérateur, & je n'avois jamais conçu l'idée de corrompre ce bienfait par la moindre tentative ſur ſa perſonne : elle étoit belle néanmoins, & je puis dire qu'elle s'étoit familiariſée avec l'idée que je deviendrois ſon époux, après lui avoir ſauvé la vie ; mais je m'eſtimois heureux de l'avoir arrachée au couteau du prêtre des Gengis, & la fidélité que mon cœur avoit jurée à Zaka m'éloignoit de former d'autres liens ; ils m'auroient peſé, car je ne vivois qu'avec l'image de Zaka, & nulle autre ne pouvoit prendre d'empire ſur mon ame. J'avois traité la jeune Portugaiſe comme un dépôt ſacré confié à mes ſoins. Ses parens étoient riches, ils me témoignerent leur reconnoiſſance en me comblant de préſens. Mais leur amitié me fut encore plus chere, & j'ai conſervé avec eux, pendant pluſieurs années, une relation qui me fut agréable & utile.

Cette aimable fille voyant bien que le titre de bienfaiteur que je portois ne se convertiroit jamais en un autre, accepta un mari que lui offrit sa famille. Cependant je puis dire qu'elle porta dans les bras d'un autre le souvenir d'un amour qu'elle n'avoit point été maîtresse de ne pas ressentir, & auquel il m'avoit été impossible de répondre. Zaka, toujours victorieuse, effaçoit constamment à mes yeux tous les charmes qui m'étoient offerts.



CHAPITRE XXXIV.

Il me fallut, pendant les premiers jours, endurer les regards d'une foule de curieux qui cherchoient à me voir & me faisoient mille questions ridicules. Après m'avoir beaucoup lassé, on se lassa enfin de moi, & l'on m'oublia. Il est vrai qu'auparavant on eut grand soin de me traiter avec une sorte de dérision qui n'excluoit pas néanmoins la politesse; mais j'ai remarqué que le ton dérisoire étoit la raison suprême parmi plusieurs peuples d'Europe.

Le Jésuite fit des perquisitions touchant Zaka, qui ne furent ni longues ni infructueuses. Elle demeuroit dans le même cloître qu'elle avoit choisi pour asyle: j'y volai plein d'une extrême impatience, agité à la fois de terreur, de plaisir, & dans je ne sais quelle crainte confuse que mon bonheur ne répondît pas à mes espérances. Je demandai au Jésuite

pourquoi Zaka étoit dans un cloître, ce qu'elle y faisoit, pourquoi elle ne vivoit pas dans une autre maison. Il éludoit mes questions, & me disoit qu'elle étoit tranquille, heureuse, dans le lieu qu'elle habitoit; qu'elle avoit pris le parti le plus convenable à ses malheurs & à sa situation. Il ne me disoit rien au-delà; il ne m'expliquoit pas toute l'étendue de mon infortune; il cherchoit à reculer le moment fatal où mon cœur devoit être déchiré d'une maniere si cruelle. Je ne prévoyois pas ce qui m'attendoit; & le Jésuite, qui pressentoit combien cet orage bouleverseroit mes sens, éloignoit le plus qu'il pouvoit l'instant où ce coup de foudre si nouveau viendroit fondre sur moi.

Le cloître où habitoit Zaka se trouvoit à quelques lieues de San-Salvador: je priai le Jésuite de m'y accompagner. Cela entroit dans ses projets, & je puis dire à sa louange que je n'ai point connu d'homme plus attentif à prévenir les douleurs d'autrui. Il allioit ce que je n'ai point encore vu réuni dans le

même caractere, la douceur & la finesse. Il sembloit me préparer à une scene douloureuse, en me parlant des vicissitudes de la vie humaine, des loix différentes de chaque peuple, qui maîtrisoient tous les individus, de la soumission que l'on devoit aux événemens qui surpassoient notre prévoyance & trompoient notre attente. Il auroit pu m'annoncer tous les malheurs, que je n'aurois jamais ajouté foi à celui qui vint me frapper & confondre mes idées. Que j'étois loin de soupçonner un si grand changement !

Nous arrivâmes à la porte du cloître ; je demandai à parler à *Marianne* [c'étoit le nom qu'elle avoit choisi en embrassant la religion chrétienne]. Avec quelle violence mon cœur palpitoit ! à peine je respirois. Elle parut : je la reconnus, malgré ses habits lugubres, malgré ce voile triste qui ceignoit son front, malgré cette douleur profonde qui, en flétrissant ses traits, n'avoit pu altérer le caractere de sa beauté unique. Je jetai un cri, je me précipitai en désordre sur la grille qui

me séparoit d'elle. L'infortunée Zaka fait un pas en-arriere, me regarde, a peine à me reconnoître sous l'habit d'un Européen, me reconnoît enfin. Je l'appelle par son nom : au son de ma voix, son cœur est ému, sa langue se refuse à l'expression; elle me tend les bras, ces bras que je ne pouvois saisir. . .

Mais quelle funeste reconnoissance! Tout-à-coup elle pâlit, tombe sur un siege; son œil s'éteint; la personne voilée, qui l'accompagne, lui donne des secours. Elle revient à elle; mais quelle surprise! Zaka m'appelle l'auteur de son crime, l'ennemi de sa félicité, m'ordonne de fuir sa présence, me crie que j'ai manqué de faire son malheur éternel. . . O moment qui faillit m'arracher la vie! Quoi! cette même Zaka, dont j'attendois les transports les plus tendres & les plus vives caresses, m'accuse d'inceste, d'idolâtrie; me crie que tout nous sépare, & que j'aie à réparer les crimes que je lui ai fait commettre! Je lui dis que je n'étois point un idolâtre; que j'étois chrétien; que je réclamois du moins les sen-

timens de la fraternité. Elle se cache le visage, & me dit que j'ai offensé le ciel & la terre; que je n'ai qu'un instant pour me dérober aux feux éternels de l'enfer; que j'eusse à m'instruire dans la religion catholique, apostolique & romaine, à faire une abjuration publique de mes erreurs, & à vivre sous le cilice & la haire pour obtenir miséricorde du Dieu que j'avois offensé.

J'étois pétrifié de douleur & d'étonnement. Je regardois le Jésuite, en lui demandant la cause de ce changement incroyable. Il me serroit dans ses bras, & me disoit: Elle s'est donnée à Dieu; elle est son épouse; elle lui appartient. A ce mot d'épouse, mes sens furent aliénés; je crus qu'elle s'étoit effectivement mariée. Le Jésuite me détrompa en peu de mots, en me faisant entendre que ce n'étoit qu'une union mystique. Je frappois la voûte de mes cris; je proférois le nom d'Azeb & du désert de Xarico. Je lui redemandois les témoignages de cet amour qu'elle sembloit oublier. Je n'entendois que des sanglots à moitié étouffés dans les larmes.

Je deviens furieux ; je veux entrer dans la chambre où eſt Zaka, pour la relever dans mes bras, l'interroger ſur la cauſe de ſon inſenſibilité & de ſa perfidie, pour mourir à ſes pieds, ou pour l'appaiſer. On me refuſe ; je tente de briſer ces grilles funeſtes. Le Jéſuite m'arrête, me repréſente la coutume inviolable de ce lieu ſaint. Je maudis cette folle coutume qui enferme des cœurs innocens & vertueux, comme s'ils étoient coupables & méchans. Je me plains, j'éclate à mon tour en reproches ; je dis tout ce que l'amour au déſeſpoir peut dire de plus violent & de plus tendre. Zaka ne me répond point. Je m'écrie : O montagnes de Xarico ! Je la conjure de n'être pas inſenſible à mes larmes, de ſe ſouvenir de ſa fille & des nœuds qui nous avoient unis.... A ces mots, elle jette un cri d'horreur, détourne la tête, fuit comme ſi elle fuyoit un monſtre, & me laiſſe ſeul en proie à ma douleur & à ma ſurpriſe plus vive encore.

Le Jéſuite voulut m'appaiſer ; je criois : *Elle eſt à moi ; je briſerai ſes fers ; je retournerai*

sur ces bords où repose la cendre d'un pere ; je vivrai heureux avec elle sous les loix de la simple nature. Toutes les loix que je vois sont insensées, bizarres. Un tigre blessé, exhalant une rage impuissante, est une foible image de la fureur qui soulevoit mon ame. Accablé de ce violent désordre, je me trouvai mal. On fut obligé de m'arracher de ce fatal endroit.



CHAPITRE XXXV.

Le Jésuite me consoloit de son mieux & me parloit de certaines loix religieuses dont je n'avois pas la moindre idée. Je ne concevois pas comment une distance de lieux pouvoit mettre une si prodigieuse différence dans les coutumes. J'étois condamné par ces loix terribles. Je traitai d'abord ces loix de fables ; mais bientôt je fus obligé de m'y soumettre. J'avois beau m'emporter, menacer ; tous mes mouvemens étoient ceux d'un enfant auquel on a ravi un jouet. Je n'étois plus fort & libre comme dans mon désert.

Une fois, m'étant échappé, je fis plusieurs lieues, & je courus autour du monastere qui renfermoit Zaka. Ne pouvant y pénétrer, je poussai des cris douloureux, afin qu'ils parvinssent du moins à son oreille. Je m'imaginois que Zaka, se souvenant des montagnes de Xarico, soulageroit ma profonde douleur,

en jetant un cri ſemblable au mien. Hélas! je ne ſavois pas alors qu'on s'étoit emparé de ſes eſprits; qu'on avoit tourné ſa grande ſenſibilité vers des êtres myſtiques; que la mere de Jéſus & les ſaints étoient devenus les objets de ſon amour; qu'on avoit abuſé du principe religieux qui réſidoit dans ſon ame, pour lui faire embraſſer des chaînes que rien ne pouvoit plus rompre. Cette ame naïve & pure, fatiguée du malheur, s'étoit jetée dans l'aſyle qui lui étoit offert: chacun s'étoit empreſſé à la diſpoſer à une converſion; & dans le déſordre où tant d'objets nouveaux avoient mis ſon eſprit, me croyant enſeveli dans le fleuve des Amazones, elle avoit adopté toutes les coutumes qui lui avoient paru les plus convenables pour aſſurer ſon repos. La violente criſe de la douleur lui avoit fait parcourir, pour ainſi dire, en peu de jours, un ſiecle de ſouffrances; & dans cet abandon général elle avoit ſaiſi les ſecours que la religion lui offroit. C'étoient les ſeuls qui ſe concilioient avec la fierté naturelle & l'in-

nocence de ſon ame. L'horrible perfidie de Lodever avoit tué ſa raiſon, & tous les hommes qui s'offroient à ſes regards lui ſembloient capables des mêmes attentats. Son ame, violemment ébranlée par un coup auſſi ſubit, n'avoit plus aſſez de force pour revenir vers ſes premieres années; c'étoit un ſonge délectable, mais effacé pour elle. Un ſentiment trop vif lui avoit fait prendre en averſion des mœurs étrangeres; tout ce qui la rapprochoit d'un état concentré & d'une indifférence abſolue lui tenoit lieu de la félicité qu'elle avoit perdue; elle n'aſpiroit plus qu'à une vie contemplative; les frayeurs d'une autre vie la tourmentoient depuis le moment qu'ayant vu une nation entiere appeller notre union un grand crime, elle s'étoit perſuadée que ſon ignorance ne la ſauvoit pas du courroux céleſte; car on lui avoit fait lire diſtinctement dans des livres la réprobation que toutes les loix attachoient à l'inceſte.

Son imagination, troublée par les anathêmes qui réſultoient de ce ſeul mot, ne m'ap-

percevoit plus que comme un objet qu'elle devoit fuir; d'autant plus que je lui étois peut-être cher encore, ou du moins qu'elle n'étoit pas parvenue à m'oublier entiérement, ainsi que l'exigeoient ses nombreux & cruels instituteurs, qui avoient pris le plus grand ascendant sur ses inclinations craintives. Où auroit-elle puisé du courage au milieu de tant de personnes réunies pour la condamner, & par quelle supériorité de raison auroit-elle pu contrebalancer cette foule d'autorités qui la terrassoient?

Elle devint chrétienne par les mêmes raisons que je l'avois été. Tout cœur droit & sensible embrassera avec transport la morale du christianisme : il en sentira sans peine la pureté & la sublimité; car il ne faut qu'être homme pour être chrétien. La sensible Zaka pleuroit sur les maximes de l'Evangile. Eh! qui ne pleurera pas sur ce livre divin qui, s'il étoit suivi, opéreroit la félicité universelle? Il est fait pour soumettre à la longue tous les cœurs & tous les esprits.

Zaka,

Zaka, par une ſuite de la premiere impulſion, étoit devenue catholique, puis religieuſe; elle ne s'étoit point arrêtée dans le chemin qui devoit la mener au ciel. Son eſprit n'avoit point d'objections, quand ſon cœur s'élançoit vers la béatitude céleſte, qu'elle appelloit: perſuadée de l'exiſtence du grand Être, tous les échelons qu'on lui avoit indiqués, elle les avoit ſaiſis; elle ne ſavoit pas diſputer, elle ſavoit ſentir; & tous les moyens qu'on lui préſentoit pour s'élever juſqu'au grand Être, étoient adoptés avec une ferveur & un abandon qui n'appartenoient qu'à ſa belle ame.

Et moi, formé à peu près ſur le même modele, je ſerois devenu moine, ſi le Jéſuite l'avoit voulu. J'aurois pris ſon habit; car lorſqu'il me parloit du grand Être, tout ce qui avoit rapport à lui pénétroit mon ame & la diſpoſoit à l'adoption de toutes les cérémonies qui tendoient à l'honorer. Je me ſerois cru coupable en rejetant un rite qui eût été le ſigne de mon amour & de

mon adoration. Depuis long-tems j'avois vu fon augufte nom lumineufement écrit fur toute la création. Comment aurois-je rejeté les différentes formules par lefquelles on envoyoit jufqu'à lui les cantiques d'actions de graces qui lui font dus pour la penfée qu'il nous a donnée, pour le beau préfent qu'il nous a fait de le fentir, de le connoître & de vouloir nous élancer vers fa grandeur infinie ? Quand on eft pénétré d'amour, toute cérémonie devient égale, & l'on ne voit que le grand Être dans tout autel dreffé en fon honneur.

Je n'avois pas fait alors les réflexions que je fais aujourd'hui ; j'étois injufte, & je voulois fubjuguer la raifon & le fentiment de Zaka qui, foumife à des circonftances différentes, leur avoit obéi, toujours avec la pureté de fon ame, lorfque je reçus d'elle la lettre fuivante.

Lettre de Marianne à Zidzem.

« Pourquoi, ô Zidzem ! ta préfence

» profane-t-elle cette ſainte ſolitude que la
» religion & le repentir habitent ? C'eſt ici
» qu'on a communication avec les cieux ;
» c'eſt ici que l'ame s'enivre d'une contém-
» plation pure, & qu'elle approche de plus
» près du Créateur & de ſes perfections in-
» finies.

» Mon devoir & mes ſermens, tout m'o-
» blige à t'oublier ; pourquoi tes gémiſſemens
» viennent-ils redoubler l'horreur qui me
» conſume, & rouvrir une bleſſure que le
» tems & mes remords doivent fermer ? Ah,
» n'ai-je pas aſſez du fardeau de mon crime
» & des menaces du ciel ! Zidzem, ce que
» nous croyions un amour innocent, eſt un
» déſordre, un crime que la religion ré-
» prouve, que la bouche de tous les chrétiens
» condamne. La rougeur couvre mon front ;
» la honte eſt mon éternel partage. O mal-
» heureux frere ! les liens du ſang ſont trop
» étroits pour former d'autres nœuds, &
» l'amitié ſainte & pure exclut l'amour cri-
» minel. Il eſt un Juge ſuprême ; ſa loi me

» défend de nourrir une flamme coupable. Sa » justice est inexorable & terrible. Je tremble pour toi, frere infortuné ! Ouvre les » yeux ; le monde entier t'accuse. Je prends » la plume pour toucher ton cœur : puisse-» t-il m'imiter dans son repentir ! Peut-être » qu'en arrosant ce papier de mes larmes, » je te laisse voir, malgré moi, une partie » du penchant trop cher que je veux domter. » En frémissant de l'énormité de mon crime, » ton image me poursuit.... Laisse-moi éviter » de tomber dans les gouffres enflammés » qui me menacent. Quand l'Eternel récompense, » ou quand il punit, ô décret irrévocable » ! c'est dans les abymes de l'éternité » que penche sa balance. Sois généreux » comme tu l'as toujours été ; aie pitié de mes » combats, ils sont affreux : tranquillise cette » ame que tu déchires ; est-ce à toi d'y vouloir » régner, lorsque Dieu me la demande » sans réserve ? Si je te suis chere, ne me » vois plus..... Mot cruel ! Mais, hélas ! il » faut que tu m'oublies, & que tu me permettes » de t'oublier.

» Je suis dans un asyle sacré, où nous le-
» vons des mains pures vers le ciel; ne trou-
» ble point ce culte que tu ne connois pas,
» & que je t'exhorte à connoître. Ce n'est
» pas assez d'être chrétien, il faut être ca-
» tholique. Autant vaudroit pour toi être un
» grossier idolâtre que de ne point adopter
» les préceptes de l'église romaine.

» Ce peu de jours que j'ai à vivre, &
» que le chagrin & la douleur minent à pas
» lents, vont s'écouler dans les salutaires ri-
» gueurs de la pénitence; & pendant ce tems
» mes prieres monteront au trône de l'Eter-
» nel, pour obtenir ta grace & la mienne.
» N'adore point Dieu, ou adore-le comme
» il veut être adoré. Voilà ce qu'on m'a en-
» seigné dans ce monastere, & ce que je
» crois; car plusieurs le croient.

» Adieu, mon frere! C'est le seul nom
» qu'il me soit permis de te donner. Je suis
» en présence de la Justice divine; je vais
» l'invoquer nuit & jour; mes pleurs la

Chaque pays a ses coutumes. Et au fond, je ne voyois pas trop que répondre à cela, sinon que chaque pays a de mauvaises coutumes; ce qui n'est pas un remede, mais une consolation.

Je comparus devant monseigneur; je fis plusieurs salutations qu'il reçut sans remuer la tête. Il étoit assis gravement: jamais je n'avois vu un humain avec un si gros ventre & une face aussi rubiconde. Deux ou trois hommes en cheveux ronds & en soutane noire l'environnoient, & sembloient lui marmotter à l'oreille ce qu'il devoit répondre. Il n'y avoit là ni armes ni massues de sauvages; & je ne sais par quel sentiment j'eus peur de cette figure assise & des trois figures qui étoient debout. Leurs yeux ne m'annonçoient rien de bon, & mon Jésuite m'avoit quitté à la porte.

Le silence de monseigneur me parut formidable. Approchez, me dit-il; & ses regards s'armerent de courroux lorsque je l'abordai. J'ai entendu parler d'un inceste commis

rance invincible, & que notre famille avoit représenté l'enfance du monde; mais qu'aujourd'hui toutes les loix nouvelles nous condamnoient; que Zaka ne pouvant plus être à moi, avoit renoncé à tout; & qu'elle n'avoit pris le voile que pour se dérober à un monde qui lui étoit devenu odieux, puisque ses coutumes nous séparoient pour jamais.

L'éloquence insinuante du Jésuite calma peu à peu ma fureur : je jugeai que Zaka m'aimoit, puisqu'elle avoit eu le courage de s'enfermer dans un asyle impénétrable, au moment où elle ne pouvoit plus m'avouer ni pour son frere ni pour son époux.

A quelque tems de là, j'eus une affaire qui seroit devenue sérieuse, sans l'entremise du Jésuite. L'évêque de San-Salvador m'envoya un ordre pour que j'eusse à comparoître devant lui. Je n'avois jamais vu un évêque en face. Le Jésuite m'expliqua quels étoient son pouvoir & ses prérogatives. Cela ne laissa pas que de m'étonner un peu; mais le religieux, toujours raisonnable, me répétoit :

Chaque pays a ses coutumes. Et au fond, je ne voyois pas trop que répondre à cela, sinon que chaque pays a de mauvaises coutumes ; ce qui n'est pas un remede, mais une consolation.

Je comparus devant monseigneur ; je fis plusieurs salutations qu'il reçut sans remuer la tête. Il étoit assis gravement : jamais je n'avois vu un humain avec un si gros ventre & une face aussi rubiconde. Deux ou trois hommes en cheveux ronds & en soutane noire l'environnoient, & sembloient lui marmotter à l'oreille ce qu'il devoit répondre. Il n'y avoit là ni armes ni massues de sauvages ; & je ne sais par quel sentiment j'eus peur de cette figure assise & des trois figures qui étoient debout. Leurs yeux ne m'annonçoient rien de bon, & mon Jésuite m'avoit quitté à la porte.

Le silence de monseigneur me parut formidable. Approchez, me dit-il ; & ses regards s'armerent de courroux lorsque je l'abordai. J'ai entendu parler d'un inceste commis

avec votre sœur : on dit de plus que vous avez voulu entrer de force dans le couvent : savez-vous que vous mériteriez, selon les loix, d'être brûlé vif ? Mais ma clémence enchaîne le bras de la justice ; faites abjuration au plus tôt, & que je ne vous voie plus que converti.

Le Jésuite m'avoit fait ma leçon : je lui remontrai humblement que mon crime ayant été commis dans l'ignorance, la rigueur des loix ne pouvoit rejaillir sur moi ; que de plus j'étois chrétien, & conséquemment son frere. Il reprit que c'étoit là peu de chose ; qu'il falloit être catholique & soumis aux volontés de l'église ; que de plus j'eusse à donner la somme qui devoit m'innocenter. Et comme on élevoit mon crime au-dessus de tous les autres crimes, la somme fut des plus fortes. Le Jésuite m'avoit dit qu'on brûloit par fois ceux qui se brouilloient avec l'évêque de San-Salvador, & qu'il y avoit un certain tribunal qui terminoit ces sortes de procès en peu de tems. Je répétai l'adage du religieux,

chaque pays a ses coutumes, & je payai.

Quand la fomme fut délivrée, le Jésuite entra, s'approcha de monseigneur, lui parla à l'oreille. Monseigneur alors adoucit son regard & daigna m'interroger sur quelques-unes de mes aventures. Je lui parlois avec réserve; car il m'intimidoit, quoiqu'il n'eût pas une baguette en main & que ses bras gros & courts me parussent sans force & sans ressort. Je crus l'appaiser en lui disant d'une voix ferme : Monseigneur, je suis chrétien, & conséquemment j'ai l'avantage d'être votre frere; je vous aime & je vous prie de m'aimer : vous portez sur votre poitrine la croix où le grand Être est descendu pour nous dire à tous que nous devions nous regarder comme freres... Il étoit insensible à cette harangue, il ne l'écoutoit pas : le Jésuite me fit signe de ne point continuer. J'étois fâché au fond de l'ame de rencontrer un chrétien qui ne me traitoit pas absolument en frere, ce que j'attendois de lui, vu la croix qu'il portoit.

L'indifférence de l'évêque fit que je me

retirai dans un coin de l'appartement, n'ayant jamais vu un homme si peu attentif aux discours & aux révérences d'un autre, lorsque le Jésuite, après une petite conversation avec monseigneur, me prit par la main & m'emmena, en disant : J'ai tout arrangé ; monseigneur ne vous fera point de mal. Est-ce qu'il pourroit me faire du mal, répondis-je naïvement, étant chrétien & mon frere ? Le Jésuite m'apprit qu'il y avoit des exceptions, & que les *coutumes* de tel pays vouloient que les chrétiens fussent soumis aux monseigneurs.

Pour le coup mes idées se brouillerent, & je ne savois comment concilier la douceur affectueuse & la bonté agissante du religieux avec l'immobilité orgueilleuse de monseigneur & ses sentences de mort.



aux événemens de la vie. La ſuite de ſon étrange deſtinée l'avoit foiblement ému, & je le retrouvai tel que je l'avois laiſſé dans le déſert de Xarico. Ah, que j'eus de joie de le ſerrer encore une fois entre mes bras! Il me rappelloit les objets les plus chers, & je crus, en le revoyant, être tranſporté dans le ſéjour où j'avois connu la paix & le bonheur. Je n'oſois en ſa préſence prononcer le nom d'Azeb; & quand il ſortoit par haſard de ſa bouche, ce nom ſeul étoit un reproche foudroyant qui retentiſſoit au fond de mon ame comme un coup de tonnerre. Me voyant pâlir ou frémir au nom de mon pere, il évita déſormais de le prononcer devant moi.

Ce fut lui qui m'apprit par quels incidens Zaka avoit été conduite à San-Salvador. Le ſcélérat Lodever avoit cherché à perſuader à Zaka que j'étois tombé dans le fleuve par accident, lorſque je tenois ma fille entre mes bras. L'hypocrite joignit ſes larmes aux ſiennes; mais la malheureuſe Zaka n'en ſoupçonna pas moins l'affreuſe vérité, & bientôt la con-

cœur. Fuyons, m'écriai-je, allons dans des contrées lointaines finir des jours pour lesquels il n'est plus de bonheur !

Avant de partir, je voulus encore lui parler ; mais rien ne put la toucher : elle refusa constamment de me voir, & j'avois promis au Jésuite de ne point porter mes pas vers son monastere sans son aveu. Il étoit devenu notre médiateur, notre interprete, & cet homme étonnant avoit trouvé l'art d'enchaîner mes transports.

J'obtins seulement de Zaka quelques lignes que le zele religieux avoit tracées ; elle me donna des renseignemens sur le fidele & malheureux Caboul que je cherchois de tout côté. Elle m'apprit qu'il étoit en esclavage chez les Portugais, non loin de San-Salvador, & m'indiqua le lieu où je le trouverois. J'y courus. J'achetai ce serviteur fidele, & le repris comme un ancien ami qui avoit élevé mes premiers ans, résolu d'assurer en paix la fin de sa carriere. Il avoit moins souffert que moi, l'apathie de son caractere le rendant insensible

aux événemens de la vie. La ſuite de ſon étrange deſtinée l'avoit foiblement ému, & je le retrouvai tel que je l'avois laiſſé dans le déſert de Xarico. Ah, que j'eus de joie de le ſerrer encore une fois entre mes bras! Il me rappelloit les objets les plus chers, & je crus, en le revoyant, être tranſporté dans le ſéjour où j'avois connu la paix & le bonheur. Je n'oſois en ſa préſence prononcer le nom d'Azeb; & quand il ſortoit par haſard de ſa bouche, ce nom ſeul étoit un reproche foudroyant qui retentiſſoit au fond de mon ame comme un coup de tonnerre. Me voyant pâlir ou frémir au nom de mon pere, il évita déſormais de le prononcer devant moi.

Ce fut lui qui m'apprit par quels incidens Zaka avoit été conduite à San-Salvador. Le ſcélérat Lodever avoit cherché à perſuader à Zaka que j'étois tombé dans le fleuve par accident, lorſque je tenois ma fille entre mes bras. L'hypocrite joignit ſes larmes aux ſiennes; mais la malheureuſe Zaka n'en ſoupçonna pas moins l'affreuſe vérité, & bientôt la con-

duite du barbare la convainquit qu'elle étoit tombée au pouvoir d'un monſtre. Vingt fois Caboul défendit & ſauva l'honneur de Zaka, & la ſauva enſuite de ſon propre déſeſpoir.

Zaka conſentit à vivre; mais ce fut pour venger ma mort. Sa fermeté & ſa préſence d'eſprit firent échouer les infames projets de cet Anglois, dont rien ne changea la perverſité.

Un vaiſſeau Portugais, heureuſement rencontré, reçut à ſes cris l'infortunée Zaka. Lodever la ſuivit dans le même vaiſſeau. Il eut l'inſolence de proteſter qu'elle lui appartenoit; & une nuit que, cédant à l'excès de ſes maux, elle étoit endormie, le barbare, forcené d'amour & de rage, pouſſa la violence au dernier comble. Zaka fut aſſez heureuſe pour oppoſer une défenſe égale à l'attaque; ſes larmes attendrirent le capitaine du vaiſſeau, qui la protégea contre l'audacieux Lodever : mais ce même capitaine ne pouſſa pas la générofité juſqu'au bout; il perſécuta à ſon tour cette Zaka trop malheureuſe par ſa

beauté. Ses larmes n'eurent pas le tems de ſécher ſur ſes joues.

Au premier port, Lodever jaloux & furieux de s'être vu arracher ſa proie, combattit le capitaine, le piſtolet en main ; le capitaine le bleſſa mortellement. Lodever, ſur le point d'expirer, connut, non le remords, mais cet effroi des ſcélérats qui tremblent à l'inſtant qui va finir leur vie ; tourmenté par le déſeſpoir, il dévoila ſès forfaits.

D'après ſa confeſſion, il avoit d'abord voulu m'empoiſonner, pour jouir de Zaka & de mes tréſors ; & contre ſon attente, Azeb avoit été la victime de ſa perfidie. Il avoua qu'il m'avoit précipité dans le fleuve avec ma fille, & qu'il avoit cherché enſuite à m'aſſommer d'un coup d'aviron. Il crut expier ces crimes par quelques pratiques ſuperſtitieuſes, & en donnant à des égliſes une partie de ce qu'il m'avoit volé. Enfin, il mourut auſſi indignement qu'il avoit vécu.

Le capitaine du vaiſſeau ne ſe rendit pas du moins coupable d'une infame avarice. Il avoit

de

de l'honneur, & il restitua à Zaka ce que nous avions apporté ; mais ces trésors même engagerent la séduction trop usitée dans les monasteres à conquérir Zaka & ses richesses. Elle en fit don à la maison religieuse où elle s'étoit retirée. Le fidele Caboul, que les personnes qui environnoient Zaka avoient toujours repoussé, erra comme matelot, puis fut pris & vendu comme esclave.

Jugez, cher chevalier, au récit de tant d'horreurs, combien l'indignation me transporta ! Que je méprisai les Européens ! Que les peuples civilisés me parurent monstrueux ! Je crus qu'ils ne s'étoient rassemblés en corps que pour unir & raffiner mutuellement leurs vices.

Inutilement le Jésuite tâchoit de calmer mes accès de misanthropie ; je ne lui répondois qu'en le pressant de quitter un séjour que je ne pouvois plus supporter, Zaka ayant enfin rompu toute correspondance avec moi. Il se trouva un vaisseau qui faisoit voile pour l'Angleterre ; j'en profitai ; & après bien des

événemens qui vous sont connus, je choisis le midi de l'Irlande pour mon habitation. J'eus toujours à me louer du Jésuite. Son ame éclairée m'a servi de guide. Il reconnut en moi cette simplicité précieuse de la nature, que tant de revers n'avoient pu encore altérer, & il devint mon ami.

Les avantages dont j'ai joui en Europe pendant mes voyages, sont inestimables : avantages que je reconnois lui devoir. O mort! devois-tu le frapper presqu'entre mes bras? Permettez-moi, cher chevalier, de pleurer celui qui fut mon ami ; je l'ai retrouvé en vous, & je ne suis pas encore consolé.

Ici, je vis avec des livres & ma pensée. Aussi détaché du monde que désabusé de la chimere du bonheur, je tâche de rentrer dans lé'tat de la bonne nature, en conformant mes goûts à ses volontés, & en ne me permettant que des desirs simples & aisés à satisfaire. J'ai trop desiré, je ne desire plus rien. Cette flamme active a épuisé mon cœur : il est devenu inaccessible aux traits de l'amour ; il a

été trop profondément blessé pour l'être une seconde fois. Je n'ai eu qu'une passion, & mon cœur est mort depuis qu'il est privé de Zaka.

Le repos, l'indépendance, une légere méditation au pied d'un arbre, un soupir qui s'échappe vers le cloître de San-Salvador, voilà ce qui compose l'espece de félicité dont je suis susceptible. Je regarde de loin les maux volontaires qui assujettissent les hommes civilisés, les entraves qu'ils se forgent, l'esclavage humiliant qu'ils chérissent; & indigné de les voir renoncer aux droits d'un être libre pour des jouissances frivoles ou incertaines, je ne sais si tous ces sauvages, égarés dans les déserts de la boule du monde, ne sont pas plus heureux au milieu de la disette des arts & de la privation d'une foule de biens mensongers qu'il faut acheter si cher, & qui ne remplissent jamais ce vuide de l'ame, auquel les Européens sont si sujets.

Je voudrois de ma retraite élever une voix assez forte pour épouvanter les tyrans de l'es-

pece humaine. On pourroit les compter, tant ils sont peu nombreux, & ils commandent à la multitude. Cette action du petit nombre sur le plus grand, est un de ces phénomenes que l'on ne sauroit expliquer. La dignité de l'homme me paroît plus empreinte dans le sauvage nu, maître des forêts, que dans le courtisan doré qui flatte & sourit avec toute l'élégance d'une raison ingénieuse.

Ce que je viens d'écrire, cher chevalier, vous instruira peu. Il y a une foule de sensations qui me sont échappées; je n'ai plus mes idées primitives; je suis aveuglé le premier par les usages & par les loix; je suis trop loin de l'époque où j'aurois pu saisir les objets sous le rapport que vous auriez desiré. Il seroit utile sans doute, pour la connoissance particuliere de l'homme, de connoître l'homme sauvage. On l'a peint, dans presque tous les livres, comme vivant dans les bois, sans religion, sans loi, sans habitation fixe. Un tel sauvage est un être de raison, ou une exception rare à la loi générale, par laquelle tous

les hommes connoiſſent plus ou moins la ſociété.

Les hommes qu'on appelle ſauvages forment de petites peuplades. Ce ſeroit en vivant parmi eux qu'on parviendroit à diſtinguer ce que la nature ſeule nous a donné, de ce que l'éducation, l'imitation, l'art & l'exemple nous ont communiqué; alors le portrait d'un ſauvage ſeroit à peu près le nôtre. Un Anglois differe d'un Italien, un ſauvage de l'Amérique differe conſéquemment d'un Portugais; mais pour ceux qui ſavent voir & reconnoître les traits naturels qui forment la baſe du caractere, ils ne les trouvent pas oppoſés dans toute l'eſpece humaine. Je les ai vus de près ces hommes, tels qu'ils ſont ſortis des mains de la nature, & l'homme m'a ſemblé par-tout à peu près le même, ſoit nu, ſoit habillé; car il a les mêmes beſoins & les mêmes deſirs. Lorſqu'on dit que le ſauvage ne réfléchit point, lorſqu'on le peint errant dans les bois, ſans loi & ſans devoir connu, ſoumis aux impreſſions purement animales, on prononce

étourdiment. L'homme n'eſt jamais ſeul ſur la terre ; il fait attention à ſes ſemblables ; il les cherche ; il s'unit à eux ; ils aiment à vivre enſemble ; ils ſe parlent, & le beſoin de la ſociété eſt inné chez l'eſpece humaine.

L'homme eſt ſur la terre l'être intelligent par excellence : il agit ſelon ſa nature quand il réfléchit, en ce qu'il exerce une de ſes facultés naturelles. Prétendre que l'état de réflexion ſoit un état contre nature, & que l'être intelligent qui médite eſt un animal dépravé ; c'eſt rabaiſſer l'homme, c'eſt lui ôter l'empreinte majeſtueuſe dont ſon auteur l'a gratifié. Quoi, ſon ame feroit enſevelie dans une ſtupide inaction ! Quoi, ſon eſprit ne penſeroit point, ſon imagination ne lui peindroit rien, le ſpectacle de la nature feroit indifférent à ſon cœur, il verroit le ciel, la terre, les animaux, ſon ſemblable, ſoi-même, ſans qu'aucun de ces objets excitât en lui la curioſité d'apprendre d'où ils viennent & pourquoi ils ſont ! Et que feroit donc ſon entendement, émanation de la Divinité, feu

céleste & immortel, destiné à examiner, voir, & comprendre les ouvrages de la nature? Que deviendroit cette perfectibilité que chaque homme possede, qui le distingue de la brute? Si l'un d'eux a su réfléchir & comprendre, pourquoi l'autre, quoique jeté dans les forêts, seroit-il resté dans l'inaction, étant doué du même esprit?

Le sentiment intérieur suffit pour instruire le sauvage : réfléchissant sur ses premieres actions, comparant ses sensations & ses idées, il appercevra bientôt en lui un principe capable de penser, il se sentira libre quand il agit, & propre à se donner de nouvelles perfections. Ce témoignage qu'il se rendra sera suivi du desir d'exercer tant de nobles facultés, & ce desir croîtra par le succès des commencemens.

Accoutumé à porter ses regards sur tout ce qui existe, ce qu'il verra d'abord, il voudra le connoître : son esprit toujours pensant, toujours agissant, recevra un degré d'activité par ses premiers essais. Enfin l'homme sau-

vage n'eſt que l'homme enfant. Il ſe forme, il s'inſtruit. L'équité eſt éternelle, immuable, antérieure à tout; cette équité primitive n'eſt rien moins qu'arbitraire, pas plus que les rapports des êtres néceſſaires entr'eux, pas plus que la nature d'où elle découle.

Le cœur de l'homme, enſuite, ſoit qu'il réſide dans les forêts du Nouveau-Monde, ſoit ſous les voûtes de la brillante architecture, eſt le théatre de toutes les paſſions. Elles ſe modifient à l'infini; l'ambition le tranſporte, ſoit qu'il diſpute une cabane ou un empire. La vanité l'enivre dans la ſolitude comme dans le tumulte des villes: l'amour du plaiſir le fait ſoupirer après une beauté qu'il pourſuit à la courſe, comme il languit près de celle qui donne à ſon artifice le nom de vertu. Il eſt ſenſible au moindre trait du ridicule, comme aux traits perçans de l'injuſtice; & j'ai vu l'orgueil, ſentiment indeſtructible, qui anime, je crois, un ver de terre, dominer chez des hommes nus & privés de tous les arts.

Mais l'ignorance de nos arts ne rend pas

meilleure la condition de l'homme ſauvage: il a un goût tout auſſi vif pour la commodité & le luxe : il ſe forge des paſſions factices ; il appelle notre délicate volupté ſans la connoître; car dès l'inſtant qu'il l'appercevra, il deviendra un Sybarite ; ſon cœur l'eſt d'avance. L'homme ne peut fuir la volupté qu'en ne la connoiſſant pas : ce n'eſt jamais elle qu'il évite, c'eſt la peine qui l'accompagne ; il fera tout pour elle ; il apprendra à braver les douleurs, la mort, pour repoſer un inſtant dans ſes bras.

Je les apprécie de loin ces hommes ſauvages, à qui les philoſophes refuſent toute notion métaphyſique & morale. Ces mots ne leur appartiennent pas ; mais ils n'en ont pas moins les idées qui ſont du reſſort des êtres intelligens. L'obſervateur ne s'arrête pas à une premiere vue ſuperficielle : il creuſe, il approfondit ; il voit alors que le vice & la vertu ne ſont pas des productions humaines, qu'il eſt par-tout des rapports d'équité antérieure à la loi poſitive, que l'ignorance abſolue n'anéantit pas l'idée de la juſtice.

certain point : on accordoit la vertu à l'homme sauvage, & on lui refusoit les lumieres. Il porte en soi des vertus & des lumieres nécessaires pour sa conduite ; il n'a pas eu l'occasion de perfectionner ses penchans, voilà, selon moi, toute la différence ; & je pense qu'il faut vivre dans un état sauvage ; c'est-à-dire, borné à une unique & petite famille, telle que celle dont j'ai fait la peinture, ou jouir complétement de tous les avantages de la civilisation.



LES AMOURS

DE

CHERALE,

POËME EN SIX CHANTS.

Melius eſt amare quàm amari.



LES AMOURS

DE CHERALE.

CHANT PREMIER.

MA CONVERSION.

JE ſuivois les préceptes d'une triſte philoſophie; je pourſuivois d'inutiles vérités étrangeres au bonheur; je raiſonnois au lieu de ſentir. Mon eſprit orgueilleux vouloit tout connoître, tandis que notre ame n'eſt faite que pour jouir. Je ſondois avidement les merveilles curieuſes de la nature, &, inſenſé que j'étois, je dédaignois la beauté qui en eſt la plus touchante perfection. Je rêvois; je ne vivois pas. Un chagrin ſuperbe ſoutenoit ma

fiere infenfibilité. Je me difois : L'amour a foumis les plus grands hommes ; je brave fon pouvoir. Il a rendu efclaves des héros ; je ferai toujours indépendant & libre. J'étois idolâtre de ce mot de liberté, & je me confumois d'ennui entre Seneque & Platon.

Malheureux ! je ferois mort fans avoir goûté la vie. Je n'aurois jamais connu le cœur d'une femme, abyme de tendreffe, de délices, de volupté, où fe dévoilent les fentimens les plus délicats, où fe raffemble ce qu'on peut connoître de plus tendre, ce qu'on peut éprouver de plus doux, & même ce qu'on peut concevoir de plus élevé. Je ferois mort fans avoir fenti le charme de l'exiftence. Bientôt je reconnus que je n'avois été que fuperbe, & mon cœur avoua qu'une femme aimable a quelque chofe de divin.

Je te vis, Ifmene ! je te trouvai belle, je le dis froidement ; mais je le répétai fouvent. Je t'aimois, & je ne croyois pas t'aimer ; mes pas fe tournoient involontairement vers ta demeure, & je ne voyois que toi ; loin

de

de toi je ne respirois qu'avec peine, & près de toi l'air étoit plus léger & plus pur. Je te parlois politique, morale, philosophie ; & tel étoit le langage de mon amour, tel étoit le voile dont il se servoit pour prolonger la douce illusion où je me trouvois plongé.

Insensé ! je voulois te faire épouser mes risibles systêmes : je ne savois pas alors qu'il n'y a rien de plus réel dans le monde que le plaisir que donnent tes yeux ; tu me l'appris. Je me disois les soirs : *Ismene a de l'esprit.* Ismene avoit peu parlé ; mais elle m'avoit écouté. J'ajoutois : *Elle a des charmes, & je les apperçois.* Cette image étoit vivante à mes côtés. J'étois chagrin le matin ; je ne pouvois voir Ismene que le soir.

Un soir que j'étois près d'elle, elle me sourit, une flamme subtile pénétra dans mon cœur. L'amour ne m'avoit pas lancé l'un de ces traits dorés qui réveillent les sens sans y porter le trouble ; il m'avoit blessé d'un trait profond. Etonné, je sentis que j'adorois Ismene pour le reste de ma vie. Oui, je l'adore :

ſa voix, ſon regard, ſon moindre geſte, tout ce qui eſt d'elle remue délicieuſement mon ame. Je ne ſuis plus inſenſible, & près d'Iſmene la crainte me glace, ou le plaiſir m'enflamme.

Iſmene avoit cet air languiſſant qui décele une ame faite pour l'amour. Ce fut le premier charme qui me toucha. Bientôt je découvris ſon aimable vivacité, ſa fineſſe, les graces ingénues de ſon eſprit. Ainſi parmi les payſages des Alpes le voyageur eſt agréablement ſurpris, lorſqu'à chaque colline il découvre de nouvelles beautés qui étoient ſous ſes yeux & qu'il n'appercevoit pas.

Je briſai ma plume & mon compas, & j'eus un ſentiment bien plus vif de la régularité de la nature, en voyant la beauté d'Iſmene. Je n'étudiois plus, j'admirois, orgueilleux que j'étois de ſavoir contempler ſes graces. Son œil étoit doux, mais cet œil brûloit. Je ſervis Iſmene comme une de ces divinités toujours prêtes à foudroyer leurs adorateurs. Que de jours triſtes & pénibles j'ai paſſés!

Tantôt livré aux troubles de la jalousie, aux langueurs de l'amour, tantôt aux traits aigus du désespoir, tous les tourmens qu'un cœur sensible peut éprouver, le mien les a connus. Oublions ces tems cruels... un regard d'Ismene peut dédommager d'un siecle de maux.

J'ai touché enfin le cœur d'Ismene; mais ce triomphe a flatté mon cœur, & non mon orgueil. Amour! amour! je vais la peindre : prête-moi ton pinceau, & que ma main tremblante ne la défigure pas.

Ismene a un front arrondi par la main des Graces. Qu'il est bien! Il n'est ni trop élevé ni trop étroit. De petites veines d'azur délicates & transparentes rendent ce front adorable. On diroit y voir circuler sa pensée, sa pensée toujours fine & pleine de feu.

Ses cheveux sont bruns, & non pas noirs. Admirablement plantés, ils couronnent son front touchant; ils développent heureusement sa physionomie vive & spirituelle.

Ismene est de la taille de l'Amour; mais c'est le corsage d'une Nymphe & la démarche

d'une Grace. Perſonne au monde ne porte mieux ſa tête. Si j'étois roi, je mettrois un diadême ſur cette tête charmante, qui réunit à la fois quelque choſe de piquant & de majeſtueux. La couronne ſiéroit bien à ce front. Son col eſt plein de nobleſſe & d'expreſſion; & c'eſt le col, comme on ſait, qui décide les airs de tête. Iſmene eſt un peu fiere; elle ſourit quelquefois avec un noble dédain, mais ſon ſourire n'offenſe jamais.

Son ſein eſt preſque toujours couvert; mais ſon ſein reſpire. A ce doux mouvement, mon cœur palpite & mon œil eſt troublé. Ceux qui chériſſent l'élégance des formes préférablement à un avantage plus vulgaire, treſſailleront comme moi, & ne ſentiront pas encore tout ce que je ſens. Sa prunelle eſt légere, éloquente, auſſi mobile que ſa penſée. Son éclat eſt tantôt vif, tantôt doux, mais toujours touchant. Son regard... comment le définir? Il exprime tout ce qu'il veut dire, ſon imagination s'y peint; & comme Iſmene a beaucoup d'eſprit, ſes yeux ſont

assurément les plus beaux yeux du monde.

Sa bouche est vermeille, mais je ne donne pas une idée de sa fraîcheur. Son sourire accompagne son regard : il est toujours fin, quelquefois piquant & malicieux ; mais quand il exprime la générosité, la grandeur, le sentiment, alors il enchante, il transporte, il éleve l'ame. J'ai vu ses yeux mouillés de quelques larmes au récit d'une belle action, & les miennes naissoient délicieusement ; alors le goût de la vertu m'étoit mille fois plus cher. A mon approche, j'ai vu quelquefois son front se colorer d'une rougeur céleste... Arrêtons-nous : ce moment de trouble & d'enchantement ne sera point gravé sur le papier, mais dans mon cœur.

Une belle main promet de belles choses. La main d'Ismene est douce, polie, délicate, adroite en mille petits ouvrages ; ses doigts... Mon pinceau n'a point le talent d'achever. Son pied est mignon, joli, extrêmement flatteur, mais... Je n'en sais pas davantage.

Ismene plait à tout homme sensible. Qui-

conque n'en eſt point frappé me devient indifférent ; c'eſt peu, je le dédaigne à cauſe de ſon inſenſibilité. Je ne puis ſouffrir que l'on en parle froidement, & cependant je ne veux point qu'on la trouve auſſi aimable qu'elle me le paroît. J'ai cette jalouſie qui vient d'un excès d'amour, & qui n'eſt cauſée que par la crainte de perdre ce que l'on aime ; mais elle n'eſt jamais ſombre, défiante, tyrannique. Ah ! qu'on aime Iſmene, on ne l'aimera jamais autant que je l'aime. Je n'aurai point de rivaux dans l'excès de mon amour.

L'eſprit d'Iſmene eſt tout en ſentiment, & ce ſentiment ne nuit point à la raiſon. Je ne conçois pas comment on peut allier tant de naturel & de fineſſe, de bon-ſens & d'imagination, de vivacité & de ſageſſe. Elle penſe ainſi que dans l'âge d'or, & s'exprime avec toute la délicateſſe du ſiecle. Je ſuis toujours de ſon avis, non parce qu'elle eſt belle, mais parce que la raiſon emprunte ſa bouche charmante. Je ſuis fier de ſavoir ſentir ſon eſprit léger, naïf, brillant & juſte. Tout le monde

n'a pas le bonheur de l'entendre, de l'admirer comme moi. Les dons du génie ne lui sont point étrangers. On pourroit être jaloux de ses talens. Le tour de ses pensées n'appartient qu'à elle, &, j'oserai le dire, le sentiment d'en bien juger n'appartient qu'à moi. Je la loue rarement, de peur qu'elle ne croie que j'idolâtre son esprit aux dépens de ses autres charmes. Ils sont tous également puissans sur mon cœur ; & quand je dis, j'aime Ismene, c'est dire, j'aime la beauté, les talens, les vertus & les graces réunies.

Parlerai-je de ce cœur noble, généreux bienfaisant, sensible envers les malheureux ? Que ne puis-je ajouter, il est !.. O dieu des amans, fais que je le peigne un jour tel que je veux le rendre !

CHANT II.

LA MÉDITATION.

JE cherchois la solitude si douce à un cœur blessé des traits de l'amour. Je me promenois à pas lents, non plus pour rêver à de vains systêmes, mais pour mieux penser à Ismene. Ismene ! je te portois dans mon cœur. J'avois fermé les yeux, pour n'être point distrait de ta chere image. Je redoutois le vol d'un oiseau & le murmure d'un feuillage ; ils auroient pu m'enlever un plaisir. . . . .

J'entrai sous un berceau où le jour expiroit. Mon ame est toute à la tendresse, lorsqu'elle songe à Ismene. Heureux dans ces momens où je me dérobe à tout ce qui m'obsede, pour me livrer entiérement à elle ! La contrainte, la froide bienséance enchaînent ma langue en sa présence ; les mouvemens de mon cœur sont gênés par de cruels témoins : mais ici mon imagination la voit seule. Is-

mene ! je te parle, je te peins ma flamme ; j'intéresse ta pitié ; ah ! pardonne ; j'ose te voir sensible ; tu m'écoutes, & ton œil n'est plus sévere. Je pleure à tes genoux ; je baise tes mains. Ismene, que tu es belle ! Oui, ce sont là tes yeux, ta bouche, ton sourire. Je te presse dans mes bras... Coulez, mes larmes, coulez, & soulagez le feu qui me dévore.

Je m'apperçus que j'étois dans l'illusion, & je ne voulus pas en sortir. Elle m'étoit si chere ! Ismene, non, tu ne sais pas à quel point je t'aime. Je t'apperçois dans tout objet enchanteur. Tu me suis dans l'ombre des forêts, dans le tumulte des villes ; la pompe des spectacles, la fraîcheur matinale d'une riante campagne, rien ne peut m'arracher ton image. Si Euphrosine danse, si Aglaé chante, si Cyane pince le luth harmonieux, c'est toi que je vois, que j'entends ; c'est toi qui me ravis ; enfin tout ce qui est beau est toi !

Si je suis digne de tes charmes, c'est seu-

lement par mon amour ; c'eſt ma tendreſſe qui mérite ton cœur. Dis, que faut il faire pour le poſſéder ? L'amour eſt le plus beau chemin qui conduiſe aux vertus ; c'eſt une flamme divine qui éleve l'ame. Je lirai mon devoir écrit dans tes yeux. Ordonne, j'obéis. Alors à ma penſée s'offrirent trois dieux.

Le premier avoit un air inquiet & avide ; ſes regards étoient durs, ſa phyſionomie commune. Il marchoit d'un pas lourd, & tenoit pour ſceptre un lingot d'or. A ſa robe de pourpre & d'hermine que ſurchargeoient de gros diamans, je reconnus *Plutus*. Mon ſiecle l'adore, & moi je le mépriſe. Il eſt le pere des forfaits & des baſſeſſes. « Dieu » du vil intérêt, ferois-tu le bonheur d'un » amant ? S'il me falloit des tréſors pour » plaire à Iſmene, mon cœur ne l'aimeroit » point. Achete-t-on l'amour, le plaiſir, » la volupté ? M'avilirois-je devant l'idole » de la fortune, moi qu'honorent les regards » d'Iſmene ? Serois-je eſclave des richeſſes, » moi qui toujours me ſuis trouvé au-deſſus

» d'elles ? Fuis, fuis, dieu trompeur ! J'ou-
» tragerois l'Amour, en songeant à son plus
» cruel ennemi. »

Un dieu plus fier s'avance. Son front est ceint d'un casque que surmonte un panache ondoyant. Son bras est armé d'une lance, il porte un vaste bouclier. Son œil animé respire les combats ; il allume un courage guerrier dans les cœurs ; il me présente une épée..... A cette vue, mon sang bouillonne. J'allois saisir l'arme fatale. Ismene chérira le héros vengeur de la patrie. Je reviendrai triomphant & couvert de nobles blessures..... Mais l'image d'Ismene en pleurs m'arrêta. « Quoi,
» tu pourrois me quitter pour aller verser
» le sang des hommes ! Instrument de car-
» nage & de destruction, tu endurcirois
» ton cœur aux horreurs de la guerre !...
» Ah ! l'humanité proscrit ces bourreaux
» héroïques, de quelques beaux noms qu'ils
» soient revêtus. Que nous importent, les
» tristes querelles des rois ? Qu'est-ce que
» cette gloire qui trempe ses ailes dans des

» torrens de ſang humain ? Ne me ramene » point un amant enſanglanté... Sois tendre, » ſois fidele : c'eſt tout ce que veut Iſ- » mene. »

Auſſi-tôt un dieu brillant, paré d'une jeuneſſe immortelle, à l'air noble, aux cheveux blonds, au front ceint de lauriers toujours verds, entrelacés de roſes éclatantes, s'avance d'un pas doux & majeſtueux. Il touche une lyre d'or ; les chantres des airs ſuſpendent leur ramage, & juſqu'aux êtres inanimés, tout ſemble prendre une ame. L'extaſe repoſe ſur ſon front radieux. Son œil étincele de la flamme ſacrée du génie.... C'eſt Apollon, m'écriai-je, c'eſt le dieu que j'adorai dès l'enfance ; & je m'élançai pour ſaiſir ſa lyre divine. L'Amour m'arrête en ſouriant. Eh quoi, triſte ambitieux, la vanité te domine encore ? Que ſont de ſtériles lauriers ? Vois les plus beaux empoiſonnés du venin de l'envie. Quel eſt donc ce bonheur qu'enfante la gloire ? Inſenſé qui cours après un fantôme, tu te conſumes follement dans

de vains travaux. Renonce à ces jeux fatigans; la renommée eſt un ſon qui s'éteint. Sers la beauté; ne chante qu'Iſmene. Il eſt une récompenſe qui vaut mieux que l'immortalité! Eſt-ce d'Apollon que tu dois recevoir des loix, foible maître! Ecoute l'Amour, écoute ton cœur & écris. Un myrte parut; je pris un de ſes rameaux, que je taillai en forme de plume, & ſoudain tous les lauriers d'Apollon pâlirent.

CHANT III.

LE PRÉSENT.

JE devois un préſent à la maîtreſſe de mon cœur. Un préſent eſt un tribut de l'amour, un gage de notre attachement. Mais que donner à Iſmene, qui ſoit digne d'elle? Si le préſent eſt riche, il eſt orgueilleux. L'amour embellit un rien plutôt qu'un don magnifique. Ferai-je pour elle des vers? Non, il y entre de l'art; on veut briller; on eſt poëte, on

n'eſt plus amant. Si je prenois le pinceau pour repréſenter Iſmene, ce portrait, quoique non achevé, feroit ſans doute le plus beau préſent que je puſſe lui offrir; mais l'art eſt impuiſſant à ſaiſir le vrai caractere de ſa beauté : l'art pourra la flatter; mais l'art ne pourra jamais la rendre.

Je lui ferai un préſent ſimple comme mon cœur; des fleurs, images de ſon teint, des fleurs, filles aimables du printems, voilà ce que je lui offrirai. Je choiſirai les fleurs écloſes ſur le bord des fontaines, & non celles qui croiſſent au pied des rochers. Celles-ci, dit-on, impriment la fureur, le ſoupçon, la jalouſie effrénée, tyrans deſtructeurs de l'amour. Celles-là au contraire inſpirent les ſentimens tendres & naïfs qui font céder les bergeres & rendent les bergers plus fortunés que les rois.

O dons de la nature! allez, volez ſur le ſein d'Iſmene. Mais quelle fleur choiſirai-je? Toutes les fleurs ſont paſſageres; il n'en eſt point d'immortelles ainſi que mon amour. La

nature peint l'œillet de mille couleurs ; mais l'œillet annonce la légéreté, l'inconſtance. Le pâle narciſſe eſt chéri des Nymphes ; mais il peint l'amour-propre ; l'amour-propre, vice affreux aux yeux du tendre amour ! L'éclat du jaſmin, l'odeur de l'humble violette déſignent cette modeſtie, cette timidité qui accompagnent les deſirs naiſſans & qui ſont dans mon cœur. Mais dois-je les montrer, ou dois-je les taire ? Si Iſmene ne m'a point entendu, il eſt inutile que je me déclare. Le plus cruel des tourmens eſt d'avouer une tendreſſe que l'objet de nos feux ne partage pas. Mais que vois-je ? La roſe ! La roſe eſt faite pour Iſmene ; elle exhale le plus doux parfum ; elle repréſente le coloris de ſes joues ; elle peint la flamme qui me conſume : mais la roſe a des épines..... O mes dieux ! écartez-les de la beauté que j'adore. C'eſt à moi d'éprouver tous les tourmens attachés à l'amour. Qu'Iſmene n'en goûte que les douceurs.

O roſe, adoucis la vivacité de tes parparfums ! Garde-toi d'offenſer l'extrême ſen-

ſibilité de ſon odorat; ne porte à ſon cerveau qu'une douce émanation. Si l'adorable Iſmene doit ſe pâmer, ce ne doit être que dans les bras de l'amour.

Je cueillis une roſe environnée de pluſieurs boutons naiſſans; ſon calice étoit à peine ouvert, l'abeille n'avoit jamais ſucé ſes feuilles odorantes; les pleurs de *la roſée* la couvroient encore. Je volai chez Iſmene. Ah, comme le cœur me battoit! Amour! tu inſpires plus de défiance que d'orgueil. Je lui préſentai cette roſe en tremblant, & mon front coloré égaloit ſa vive rougeur. Iſmene, la charmante Iſmene me ſourit, prit la roſe & la mit ſur ſon ſein. Roſe heureuſe, tu penchois ta tige pour mieux preſſer les lis ébloui ſſans de ce ſein d'albâtre. Un frémiſſement délicieux ſe répandit dans mes veines. Entraîné par un mouvement vainqueur, je me penchai, & j'oſai un inſtant reſpirer ſur ſon ſein l'odeur de cette roſe. Dieux immortels, ſavourez l'ambroiſie, je n'en ſuis point jaloux! Mes regards errerent & moururent. Téméraire,

raire, j'allois imprimer mes levres. . . . Le bras de la févere Ifmene m'arrêta; mais ma bouche & mes yeux lui dirent : O Ifmene!.. je meurs de mon amour. . . . Je ne pus en dire davantage. Je ne prononçai que ces trois mots; mais je les prononçai d'un ton qui émut fon cœur.

Son filence fut l'inftant le plus heureux de ma vie. Je refpirois, libre d'un fardeau cruel, auffi trifte que douloureux : mon cœur, jufqu'alors oppreffé, léger comme l'air, éprouvoit un repos inconnu. Il ne pouvoit contenir, il ne pouvoit exprimer les fentimens délicieux qui l'agitoient. Alors je furpris un de fes regards : quel regard! Il fut à mon ame, ce qu'eft la vie rendue à un malheureux au moment qu'il alloit la perdre. L'aurore du bonheur fourit à mes yeux. La douce efpérance, charme de nos jours, vint dorer l'avenir de fes rayons fortunés & m'enivrer de fes délices. Seroient-elles trompeufes? O mes dieux! fi vous voulez abufer un

tendre cœur, ne m'offrez pas des amorces si séduisantes.

Depuis cet heureux instant, que l'univers me paroît beau! C'est Ismene qui l'embellit. Le séjour qu'elle habite est un séjour enchanté: l'air y est toujours pur, le ciel toujours serein, la terre toujours fleurie. Ah, qu'il est doux d'aimer! Ce *sont nos feux qui animent* la nature; elle expire loin du dieu qui la vivifie; mon ame enchaîne ses pensées volages dans les bornes charmantes de son séjour. Un sourire d'Ismene est le calme des airs & l'arbitre de mon bonheur.

Ecoute-moi, chere Ismene: c'est la félicité du cœur qui fait la paix & la santé de l'ame; & c'est alors seulement que l'on vit & que notre existence nous devient chere. Les passions factices nous abusent, mais l'amour ne nous trompe pas. Il est le pere des plaisirs. C'est sa main bienfaisante qui déchire le voile qui nous cachoit un riant Elysée. Alors tout enchante sur la terre, tout intéresse. On prête l'oreille au chant matinal des oiseaux; on res-

pire une fleur avec volupté ; on ouvre son sein au souffle délicieux du zéphyr. Abandonne-toi toute entiére au charme de l'amour, mon Ismene ! L'éclat de tes yeux en deviendra plus vif ; le doux coloris, empreint sur tes joues, aura de nouveaux charmes. Pourquoi le ciel te fit-il belle ? C'est pour faire un heureux. Le bonheur d'être aimé de toi me donnera un nouvel être ; je connoîtrai l'orgueil de posséder ton cœur ; & contemplant de loin le faste des rois, la gloire des génies du siecle, l'opulence des favoris de la fortune, je dirai : Je ne suis point jaloux ; ils ont la puissance, la renommée, les richesses ; moi, j'ai le cœur d'Ismene.

CHANT IV.

LA PROMENADE.

Le printems étoit descendu sur la terre : l'Amour est par-tout, mais il est caché ; il est avec cette épine qui fleurit ; il coule avec ce ruisseau qui murmure ; il est dessous cette mousse voluptueuse qui, pour certains yeux, n'est qu'un amas d'herbes. Douce saison des amours, je t'avois vue, mais jamais si belle, si fraîche & si pure ! O Vénus, ne rejette point ma priere ! Une force inconnue fait couler mes pleurs. Quelle volupté de conduire en silence la beauté sous ces ombrages solitaires, de respirer avec elle le parfum des fleurs, de soupirer avec le zéphyr qui caresse mollement son sein !

Que dis-je ! je ne pouvois me livrer à toute ma tendresse. De tristes témoins gênoient mon cœur. Je tenois Ismene par la main, & toutes les facultés de mon ame se

réunissoient sous ce toucher délicieux. Je ne pouvois parler, & ma main plus hardie, plus expressive peut-être que ma bouche, lui disoit ce que ma voix n'osoit exprimer. En amour, tout sort de l'ordre commun des choses, tout sert de langage, chaque mot a un sens, le moindre geste signifie, l'assurance la plus légere est un serment, la moindre faute un parjure. On nous peint le dieu de l'Olympe ébranlant d'un clin-d'œil les poles du monde ; c'est ainsi qu'Ismene, d'un léger mouvement de paupiere, m'éleve aux cieux ou me plonge au Tartare. Que de desirs, que de soupirs, que de plaisirs échappent à mon pinceau ! Quel désordre régneroit dans mes chants, si je représentois tout ce que j'ai pu sentir ! J'aurois voulu que, sous les pas d'Ismene, tout eût pris une voix pour lui attester qu'il falloit aimer.

Je marchois à ses côtés ; je soupirois & n'osois la regarder. Je marchois sur le même gazon qu'elle fouloit d'un pied léger ; nous traversions les mêmes routes fleuries, nous

avions les mêmes pensées, peut-être les mêmes desirs, peut-être; ah!... Je déguisois les miens, & ils s'en enflammoient davantage. Ismene sensible aux tourmens secrets qu'elle me voyoit étouffer, laissoit échapper un peu de tendresse pour me consoler; heureux d'un regard, & jamais satisfait.

Le ciel n'eut jamais *un plus brillant* azur. Le char du soleil paroissoit plus radieux, roulant sur la tête d'Ismene. Les bois, les côteaux, les vergers avoient des charmes nouveaux. Je la vis s'asseoir au pied d'un rôsier. Sa seve plus animée, plus vive, se précipita dans les extrêmités des branches qui touchoient ma déesse, & l'on vit plusieurs boutons prêts à donner des roses enfermées sous un tissu qui ne les comprimoit qu'avec peine.

Je vis Zéphyr qui caressoit Flore, quitter la déesse en appercevant Ismene. Jalouse, elle répandit les plus doux parfums pour rappeller le volage. Il les rapporta tous à Ismene. Flore le voyoit, & un dépit secret faisoit pâlir son front.

Zéphyr voltigeoit ſans ceſſe autour d'Iſmene ; il touchoit impunément cette bouche où voloit mon cœur. Son haleine amoureuſe baiſoit ſes cheveux. Il ſe jouoit parmi ſes treſſes flottantes, il careſſoit ce ſein que mon œil ébloui n'oſoit fixer. Il prit une boucle entre ſes levres & la poſa ſur ſa gorge d'albâtre. O boucle fortunée, tu ſemblois t'y coller, y prendre vie, & friſſonner de plaiſir ! D'un regard furtif j'embraſſai les contours de cette gorge divine. Tous les points lançoient la flamme. Je fus jaloux de Zéphyr. J'avertis l'Amour, dont il uſurpoit les droits. L'Amour bleſſa Zéphyr du trait le plus aigu. Loin de retourner à Flore, il devint plus empreſſé auprès d'Iſmène. Pere des dieux, s'écria le fils de Vénus, deſcends, juge entre Zéphyr & moi ! Les cieux s'ouvrirent. Le maître du tonnerre vit Iſmene. Il prononça qu'elle étoit faite pour l'Amour. . . . .

Et cependant le papillon entr'ouvroit les roſes naiſſantes ; & la vaſte ſolitude des bois qu'animoit le concert amoureux des oiſeaux,

& ces afyles fombres qui, au milieu des plus beaux jours, formoient les plus charmantes nuits, & le tendre gazon qui fert de lit aux Amours, & la nature renaiffante dans toute fa pompe, & la préfence d'Ifmene, & plus encore mon cœur, tout préfentoit à mon imagination des plaifirs qui, hélas ! fuyoient loin de moi. Non, ce n'étoit point l'ivreffe & le délire des fens, c'étoit la pure volupté qui régnoit dans mon ame. La trifte connoiffance des amertumes de la vie prêtoit un charme inexprimable aux courts inftans que je paffois près d'Ifmene.

Deux moineaux s'abattirent fur un rameau pliant ; le frémiffement de leurs ailes exprimoit toute la vivacité de leurs tranfports & de leurs plaifirs. Je les fis remarquer à Ifmene. Qu'ils font heureux ! Rien ne contraint leur ardeur, ils font libres comme l'air. L'homme feul a corrompu fon propre bonheur !

Ifmene, tu m'entends foupirer, mais tu ne connois pas tout le feu qu'allument tes beaux yeux. Tu m'enivres d'amour ; l'amour eft

dans l'air que ta bouche respire ; il se peint dans ton sourire ; il anime ton esprit brillant & facile. Partage le sentiment que tu m'inspires, & je n'aurai plus rien à demander aux dieux. Si je n'avois pas connu la douceur de t'aimer, j'aurois vécu dans une tranquille indifférence. Mais te voir, t'adorer, te connoître, & ne pas goûter le bonheur, non, il n'est plus possible ! Unique objet de mes pensées, tu me fais éprouver une alternative continuelle de crainte & d'espérance, de douceur & d'amertume, de repos & d'agitation, de plaisir & de tourment. Acheve, décide mon sort. . . . Je pressois la main d'Ismene ; mon cœur étoit descendu dans ma main ; il lui faisoit cent protestations d'un amour éternel, cent sermens d'une constance inaltérable. O trop cruelle Ismene ! Une larme douloureuse vint mouiller le bord de ma paupiere. Ismene me jeta un de ces regards qui fondent mon ame toute entiere, & je fus consolé. La main d'Ismene m'apporteroit la mort, que mes levres expirantes baiseroient cette main chere

& barbare. C'eſt peu : Iſmene ſeroit perfide ; je lui pardonnerois & je mourrois.

CHANT V.

Le Songe.

AMOUR, Amour ! *je reſſens ta* divine fureur. Je répéterai mille fois ton nom, il n'en eſt point de plus beau. Tu ſeras toujours ſur mes levres comme tu es dans mon cœur. L'ame fatiguée de deſirs, je ne puis me refuſer au tourment délicieux d'en éprouver de nouveaux. J'aime mieux ſouffrir que de ne plus rien ſentir. Iſmene me ſeroit plutôt odieuſe que de m'être indifférente.

J'avois paſſé près d'elle un jour heureux. Un tel jour eſt bientôt écoulé. Dans un cercle nombreux, je n'avois vu qu'Iſmene, je n'avois entendu que ſa voix touchante. Les flambeaux du ciel brilloient au firmament. L'heure fatale du départ étoit arrivée. Iſmene étoit plus belle, plus ſéduiſante, plus adorable que

jamais, & il falloit la quitter, lorſque la nuit ne ſembloit étendre ſes voiles que pour favoriſer les entrepriſes de l'amour, & étouffer dans ſes ombres les derniers combats d'une trop ſévere pudeur. Il falloit la quitter! Dieux, que la nuit étoit belle! Que les berceaux étoient frais! L'encens de la volupté étoit répandu dans les airs. J'aurois donné de mon ſang pour ne point m'éloigner d'elle. Vingt fois je voulus partir, vingt fois je reſtai. O cruelle décence! triſtes loix ennemies de l'amour! c'eſt vous qui privez un amant des plus doux inſtans que préparent à la fois le myſtere & la nature. Age d'or, âge du bonheur, où l'on ne connoiſſoit pas tant de chaînes cruelles, hélas, qu'êtes-vous devenu!

J'étois triſte, penſif. Je m'arrachai avec peine de ces lieux enchantés, où je laiſſois Iſmene; mon cœur étoit oppreſſé, mes larmes coulerent. Je m'arrêtai ſur le ſeuil de la porte, je tournai mes regards dans l'ombre épaiſſe des arbres. Je ſus encore y diſtinguer mon amante. Je la vis qui s'enfonçoit à pas

lents dans un boçage sombre. Je fus tenté vingt fois de revenir sur mes pas, de la surprendre.... Mais sa gloire m'étoit mille fois plus chere que l'intérêt de mon amour.

Je rentre chez moi. Quelle affreuse solitude ! Je marchois rêveur, entendant encore sa voix, voyant tous ses traits, lui souriant, lui parlant comme si elle eût *été présente*. Revenu de mon illusion, la douleur s'empara de mon ame. J'étois loin de chercher le repos. Dors, aimable Ismene, dors, tandis que j'entretiendrai dans la nuit sombre ton image. Goûte la douceur du sommeil & sa fraîcheur bienfaisante, tandis que tes charmes embrasent & consument ton amant malheureux. Un autre moins délicat souhaiteroit que l'Amour vînt interrompre ton repos ; pour moi, je consens à être moins aimé, pourvu que tu sois exempte de toute inquiétude. Dors, mon aimable Ismene, dors, & je m'occuperai de toi dans le calme silencieux de la nuit. Que rien n'altere ton paisible sommeil : que le souffle impur d'un orage, même passager, ne vienne

point flétrir les fleurs de ton doux printems. Ce n'est pas à toi de gémir & de soupirer. Tu es née pour recevoir nos hommages, & nous, pour obtenir d'un regard le bonheur de contribuer à embellir les instans de ta vie. Si tu daignois un instant penser à moi, à ma constance, à ma fidélité, à l'excès de mon amour, aux tourmens qui l'accompagnent; si tu daignois me plaindre, ou si ton beau sein, oppressé de l'image de mes maux, laissoit échapper un léger soupir qui répondroit aux soupirs brûlans de mon cœur; si.... Insensiblement le sommeil gagna tous mes sens. Le sommeil est le miroir de la vie. Les cœurs homicides font des rêves cruels. Ils sentent des chaînes pesantes, ils voient les prisons, l'échafaud. Regardez un enfant dans son berceau : tous ses traits sont rians, sa petite paupiere est tranquille; l'innocence est peinte sur son front uni comme une glace. Moi, je rêvois d'Ismene; je dormois, & j'entendois sa voix. Son portrait, si bien gravé dans mon cœur, se retraçoit sans peine à mes esprits;

mais, ô mes dieux, en quel lieu, en quel tems, fur-tout en quel état je la vis!

O trop flatteufe illufion! C'étoit dans le doux fanctuaire des amours, dans cet afyle étroit & charmant, où mon imagination feule avoit jufqu'alors ofé pénétrer. Je retenois mon fouffle, je n'ofois prefque refpirer & faire un pas dans ce *féjour où repofoit l'objet* de mes tendres feux; où voloit l'effain de mes defirs, où étoit Ifmene. Etonné de me voir dans ce lieu redoutable & cher à mon cœur, je friffonnois de furprife & de joie. Peu accoutumé au bonheur, je ne me livrois qu'en tremblant au fpectacle enchanteur qui féduifoit mes regards. Ifmene, mollement étendue fur un lit parfemé de fleurs, étoit prête à fe livrer aux douceurs de Morphée. Elle dévoloit lentement les tréfors de fes adorables charmes, fes levres étoient plus fraîches que les rofes du matin. Ses bras fembloient abandonnés au charme de la volupté. Sa taille enchantereffe, un voile qui couvre mille tréfors, & qui paroît prêt à s'échapper,

une rougeur divine empreinte sur son front; & qui paroît pêtrie des mains du plaisir, tout porte l'ivresse dans le cœur d'un amant. Invisible à ses yeux, ses yeux étoient jusqu'alors demeurés baissés. Ils se leverent sur moi. Quel moment ! J'y vis la douce modestie; mais je n'y découvris ni honte, ni colere. Je crus même y appercevoir ce rayon de l'amour.... Je volai vers Ismene, & le plus doux baiser fut pris sur sa bouche de rose; mon ame erra long-tems sur ses levres divines, & j'y puisai un feu vif & subtil dont je ne fus plus maître. Je ne sais d'où me vint tant d'audace: je pris Ismene entre mes bras. Le courroux vouloit animer ses yeux, un doux nuage vint les obscurcir. Mes transports augmenterent, la volupté alluma soudain son flambeau, & je devins le dieu des plaisirs. La vivacité de mon bonheur servit à l'éteindre. Trompé que j'étois, & à demi heureux, je détestois l'instant de mon réveil; je refermois les yeux, je poursuivois les restes d'une volupté évanouie.

Désabusé, j'étois honteux, je rougissois de la crédule erreur de mon imagination. Ah, seroit-ce plutôt un pressentiment !.. Je ne sais, depuis ce jour, je ne sépare plus Ismene de ma propre existence; je crois toujours la sentir contre mon sein, embrasant mes sens & mon ame. Ces plaisirs, dont je n'ai goûté que l'ombre, *égarent ma raison. Une* ardeur invincible consume ma jeunesse; je meurs, si la cruelle Ismene rejette mes voeux & mes transports. Mais, que dis-je! j'amollirai son cœur, j'en jure par l'amour. Je l'aime trop pour enfin n'être point aimé.

O Ismene! ô souveraine de mon coeur! ô toi qui peux faire le charme de ma vie! vois ton amant épuisé d'amour, languissant à tes genoux, implorer à tes pieds le bonheur. Va, ses transports ne sont point l'ouvrage des sens; ils sont l'effet du plus tendre amour. Il t'adore, parce que son cœur, par une sympathie secrete, répond au tien; il est altéré de tes charmes, parce que tes charmes sont toi. Une flamme brûlante, que tes regards

regards ont attiſée, le conſume & le tue. De quoi lui ſerviront ſa jeuneſſe, ſon amour, ſa fidélité, ſi tu es inſenſible ? Vois les jours qui s'écoulent, l'âge du bonheur qui fuit, le tems, le tems irréparable qui vole. L'inſtant où je te prie eſt perdu pour la tendreſſe. Iſmene ! l'amour eſt la récompenſe de l'amour. Quand deux cœurs n'en forment qu'un, on ne vit plus en ſoi, ni pour ſoi; on vit pour l'objet aimé.... Tu m'entends: ah!... oſons être heureux. C'eſt ſur ta bouche que l'Amour veut que j'expire. Voilà toute mon ambition, & c'eſt là le trône de ma gloire. Alors je verrai tous les mortels au-deſſous de moi; & lorſque les glaçons de la vieilleſſe viendront blanchir mes cheveux, lorſque mes yeux affoiblis chercheront dans la nature & ſa pompe & ſes vives couleurs, le froid des années ne paſſera pas juſqu'à mon cœur. Echauffé du ſouvenir de ta tendreſſe & de tes appas, je dirai à la mort: Frappe! j'ai connu le bonheur; que peux-tu m'ôter ? J'ai été l'amant d'Iſmene, j'en ai été aimé. Frappe!..

j'emporte au tombeau & son image & son cœur.

CHANT VI.

LE PLAISIR.

O PLAISIR, vie précieuse de l'ame, ô toi sans qui le bonheur n'est qu'un vain nom, goutte d'ambroisie que les dieux ont mêlée par pitié dans le calice amer de la vie, ô plaisir! être aimable & fugitif, si pour te peindre mieux, nous devons te sentir, c'est à moi de te chanter. Que mon pinceau sans dessein & sans art, soit pur & libre comme toi; apprends-moi à intéresser, à plaire, & que la sagesse elle-même avoue mes accens. Ma plume abhorre les scenes honteuses de la débauche; mais elle se plait à rendre cette joie innocente, fille du sentiment, qui, loin de produire le désordre de l'ame, enfante ce calme, cette harmonie où l'ame se con-

temple & se replie voluptueusement sur elle-même.

Et si mon pinceau ne répondoit pas à la délicatesse de ton cœur, ô Ismène ! favorise-moi d'un regard : c'est là que je puiserai l'expression du plus bel ouvrage. L'amour qui a formé ton œil aime à s'y peindre : c'est là que je le verrai tel qu'il est, ou plus touchant encore, tel que tu l'inspires.

Oui, j'ai connu le plaisir : il brûle dans mon cœur, comme le feu sacré sur les autels de la chaste Vesta. Il ne s'éteindra jamais. Il est un amour inséparable des soins fâcheux, des soucis cuisans, des inquiétudes dévorantes, des impatiences impétueuses, des sombres jalousies, & de mille autres sentimens désordonnés ; ce n'est pas celui que j'éprouve. Je m'applaudis d'aimer. Je me condamnerois, si je cessois d'être sensible. Je me trouve heureux d'être percé de tous les traits de l'amour ; je goûte une volupté qui appartient à l'ame, qui l'éleve au-dessus des objets terrestres. Ce ne

ſont point des émotions paſſageres, de vaines illuſions que l'on reconnoît trop tard, après qu'elles nous ont trompés. Iſmene m'a appris à aimer ; je l'aime parfaitement ; & le plaiſir que reſſent mon cœur, eſt auſſi ſupérieur aux plaiſirs vulgaires, qu'Iſmene eſt ſupérieure aux ſurpriſes des ſens.

Je ne forme plus aucun deſir dont je puiſſe rougir. Je jouis d'un calme qui m'avoit été juſqu'alors inconnu. Un regard d'Iſmene a diſſipé la tempête qui grondoit dans mon ſein. Ce n'eſt plus tant le feu de ſes yeux, ni les attraits de ſon viſage que j'idolâtre ; c'eſt moins ſon eſprit qui me charme, que ſon cœur aimant. Nous paſſons ſouvent des heures entieres à nous entretenir enſemble ; & la douceur de nos entretiens n'eſt altérée, ni par les fades & baſſes complaiſances, ni par les tranſports & les emportemens d'une paſſion effrénée.

Laiſſez-moi, mes amis ; en vain vous me parlez de notre Sophocle, en vain vous m'annoncez le nouveau chef-d'œuvre dont il va

enrichir la ſcene. Iſmene m'attend. Autrefois j'aurois pu vous écouter ; aujourd'hui Melpomene & ſon diadême, Thalie & ſa gaieté, Armide & ſes palais enchantés ne valent point un ſourire d'Iſmene. Ne me demandez point quelles ſont les délices qui m'attendent. Elles ſont au-deſſus de toute expreſſion. Aimez comme moi, mes amis ; & il n'y aura plus qu'un plaiſir pour vous.

Il eſt une déeſſe jeune, aimable, au front ouvert, à l'œil radieux, qui tient en main une chaîne de roſes. Le contentement brille ſur tous ſes traits, l'aiſance l'accompagne ; elle éclaire l'amour ; elle le rend ingénu, facile, adorable. Cette déeſſe eſt la Confiance : elle s'avance d'un pied léger ; elle s'aſſied entre nous deux, elle préſide à nos entretiens, elle entrelace nos bras de ſa guirlande de fleurs. Les ſentimens naïfs de la plus belle ame coulent à mon cœur ; comme une onde pure coule au fond des vallons fleuris. Iſmene ! on doit élever des autels à l'amour, non comme à un dieu redoutable, mais

comme à un dieu bienfaisant. Il nous rend meilleurs, plus doux, plus sensibles ; sans lui je n'aurois pas connu les plus rares vertus. Autrefois mes transports étoient impétueux ; ils ont acquis quelque chose de modéré. C'est ton ame, Ismene, c'est ton ame douce qui a versé le calme dans la mienne.

Peut-on appeller plaisir ce qui n'est pas l'amour, ou ce qui sert à le détruire ? Qu'on a mal défini les momens les plus enchanteurs de la vie ! Je ne parle point de ces transports qui égarent & qui trompent ; je parle de cette tendresse pure, de ces goûts exquis qui distillent dans les cœurs la volupté goutte à goutte, comme le baume découle de l'arbre odoriférant de l'Inde ; je parle de cette ivresse douce qui remplit toute la capacité de l'ame, qui se suffit à elle-même, qui ne desire rien que ce qu'elle sent. Ismene ! il n'appartenoit qu'à toi de donner ainsi le change aux desirs. Je suis pénétré d'une douceur divine qui ne me permet pas de sentir une autre façon d'être heureux : oui, j'ai vu des momens où

m'élevant au-dessus des voluptés sensuelles, Ismene m'auroit fait mépriser dans ses bras des faveurs qu'un cœur délicat eût dédaignées de lui-même.

Non, jusqu'à cet instant je n'avois point connu l'amour. Je t'entends; tu me dis : « Goûtons en paix, sans mêlange & sans » remords, un bien-être si grand, si parfait. » Quel autre plaisir ne corromproit pas notre » bonheur ? »

Tant d'amour fait couler des larmes de mes yeux, larmes délicieuses ! O quel cœur je possede ! Jugez si je cesserai un moment de l'aimer. Ismene, es-tu contente ? ton amant est-il digne de toi ? Son cœur s'est-il épuré au feu de ton amour ? S'il n'a pas toutes les vertus, il sait les connoître.

Que de délices je ressens ! Mon œil la contemple; dans ma prunelle vient se peindre l'image de sa beauté. Admirable organe, source féconde de plaisirs, puisses-tu te fermer avant que je voie une autre qu'Ismene avec le même ravissement ! Si je respire le parfum des

fleurs qui ſont ſur ſon ſein, ſi j'entends ſa voix douce & harmonieuſe, ce n'eſt point mon odorat, ce n'eſt point mon oreille qui ſont frappés; c'eſt mon cœur, c'eſt lui ſeul qui eſt ému lorſque ma bouche baiſe ſa main.

Si je quitte Iſmene, le plaiſir ne m'abandonne point. Je lui dis adieu avec une *triſteſſe* paſſionnée. Je ne perds rien de l'impreſſion de ſes charmes; je me rappelle chaque mot qu'elle a prononcé. Je me plonge dans une douce mélancolie, je m'y plais, je m'y livre tout entier. Tout ſe peint autour de moi ſous des images riantes; heureux de conſerver la précieuſe émotion de mon ame. Ainſi, quand la cymbale éclatante a ceſſé de retentir dans les airs, elle conſerve encore un frémiſſement ſonore qui plait à l'oreille attentive.

Amis! je ne ſens que le plaiſir d'aimer. Je jouis à la fois du paſſé, du préſent, de l'avenir; l'avenir doit porter un nouveau degré de ſentiment dans le cœur d'Iſmene;

l'image de mes maux paſſés rendra mon bonheur plus vif ; mon ame voit l'univers en beau ; la philoſophie l'endormoit, c'eſt l'amour qui la réveille. Pas un moment de vuide ou d'indifférence : quel état plus délicieux ! Prolonge-le, chere Iſmene ; j'adore tes rigueurs, filles du devoir ; & lorſqu'elles me chagrinent, l'Amour en ſouriant me montre dans le lointain le temple de l'Hymen.

Arrive, arrive, moment enchanteur, où je la conduirai aux autels pour y recevoir ma foi ! Ah ! les dieux qui liſent dans mon cœur pourroient me diſpenſer des ſermens. Que dis-je ! non, je veux les faire aux yeux de toute la terre ; ce ſera l'inſtant le plus glorieux de ma vie. Alors.... Ma vue ſe trouble, ma main tremble, mon cœur palpite avec violence. Alors.... Il n'eſt plus de termes pour m'exprimer.

Ah, que ce que le cœur accorde doit être préférable à ce qu'arrache un tranſport indiſcret ! Il n'eſt point de volupté, ſi elle n'eſt partagée. C'eſt l'aveu du bonheur dans la

bouche d'une amante, qui touche un amant délicat; & ce bonheur lui est plus sensible que le sien propre. Amour, plaisir! car vous êtes synonymes, ah! retirez vos faveurs, si votre main fortunée, en me couronnant de myrte, ne rend pas Ismene encore plus heureuse que moi. Je ne conçois pas un plus beau moment que celui de cette douce victoire; & cependant je puis le dédaigner, si dans cet instant même son cœur ne s'applaudit point d'avoir fait un amant heureux.

FIN.

THÉATRE complet de M. MERCIER, en huit volumes in-8. *précédé de l'Essai sur l'art dramatique, proposé par souscription.*

Nous nous proposons de donner le Théatre complet de M. Mercier. Ses pieces, représentées sur tous les théatres & traduites en différentes langues, n'ont pas encore été rassemblées. Une édition en trois volumes, faite en Hollande en 1778, est fautive; elle a été publiée contre le gré de l'auteur; elle ne contient d'ailleurs qu'onze pieces, au lieu de vingt-six qui seront dans ce recueil.

Dans cette édition on trouvera les dernieres & importantes corrections de l'auteur: les pieces seront imprimées conformément à la représentation. Le nouveau dénouement du *Déserteur* s'y trouvera, & chaque piece offrira des changemens essentiels.

L'auteur bornant à vingt-six pieces sa carriere dramatique, on peut être assuré que cette édition, la seule qu'il avoue, sera stable & permanente.

La variété des sujets répond à l'intérêt vif que ces pieces inspirent. On sait que la morale en fait la base, & que le théatre de cet auteur n'offre que des leçons de vertu & de grandeur d'ame. C'est ce qui lui a concilié l'estime même de ceux qui ont critiqué le genre qu'il a choisi.

Drames, comédies & pieces historiques seront rassemblés dans cette collection. Voici la liste de ces différens ouvrages dramatiques.

DRAMES.

Jenneval, ou le Barnevelt françois, en cinq actes.

Le Déserteur, [avec le nouveau dénouement] en cinq actes.

L'Indigent, [corrigé] en quatre actes.

Le Juge, ou *le paysan qui plaide contre son seigneur*, en trois actes.

Natalie, en cinq actes. Cette piece sera suivie des mémoires relatifs au procès contre les comédiens.

Les Tombeaux de Vérone, ou *Roméo & Juliette*, en cinq actes.

Zoé, en trois actes.

Montesquieu à Marseille, en trois actes.

COMÉDIES.

Le faux Ami, en trois actes.
La Brouette du vinaigrier, en trois actes.
Le Soupé, ou *la Demande imprevue*, en trois actes.
L'Homme de ma connoissance, en deux actes.
Moliere, en cinq actes.
Le Gentillâtre, en trois actes.
L'Habitant de la Guadeloupe, en trois actes.
Les deux Parisiennes, ou *le Riche désabusé*, en trois actes.

PIÈCES HISTORIQUES.

Olynde & Sophronie, en cinq actes.
Jean Hennuyer, évêque de Lysieux, en trois actes.
Childeric, roi de France, en trois actes.
La Main de fer, piece imitée de l'allemand, en cinq actes.
La Mort de ***, en cinq actes.
La vie de *****, en cinq actes.
La *****, en cinq actes.
Jeanne Gray, en cinq actes.

Deux autres pièces, dont l'auteur se réserve le titre jusqu'au moment de la publication.

Toutes ces pieces auront leurs préfaces, & seront accompagnées de quelques anecdotes relatives à l'histoire du théatre.

Les volumes auront 400 pages d'impression. On les recevra tous à la fois au commencement de 1785. La souscription pour les huit volumes est de 18 liv. de France. Elle est ouverte jusqu'au 30 octobre 1784.

ON SOUSCRIT:

A Versailles, chez Poinçot, libraire, rue Dauphine.
A Neuchatel, chez la Société Typographique.
A Geneve, chez Barthélemi Chirol.

